MICROCOPY RESOLU

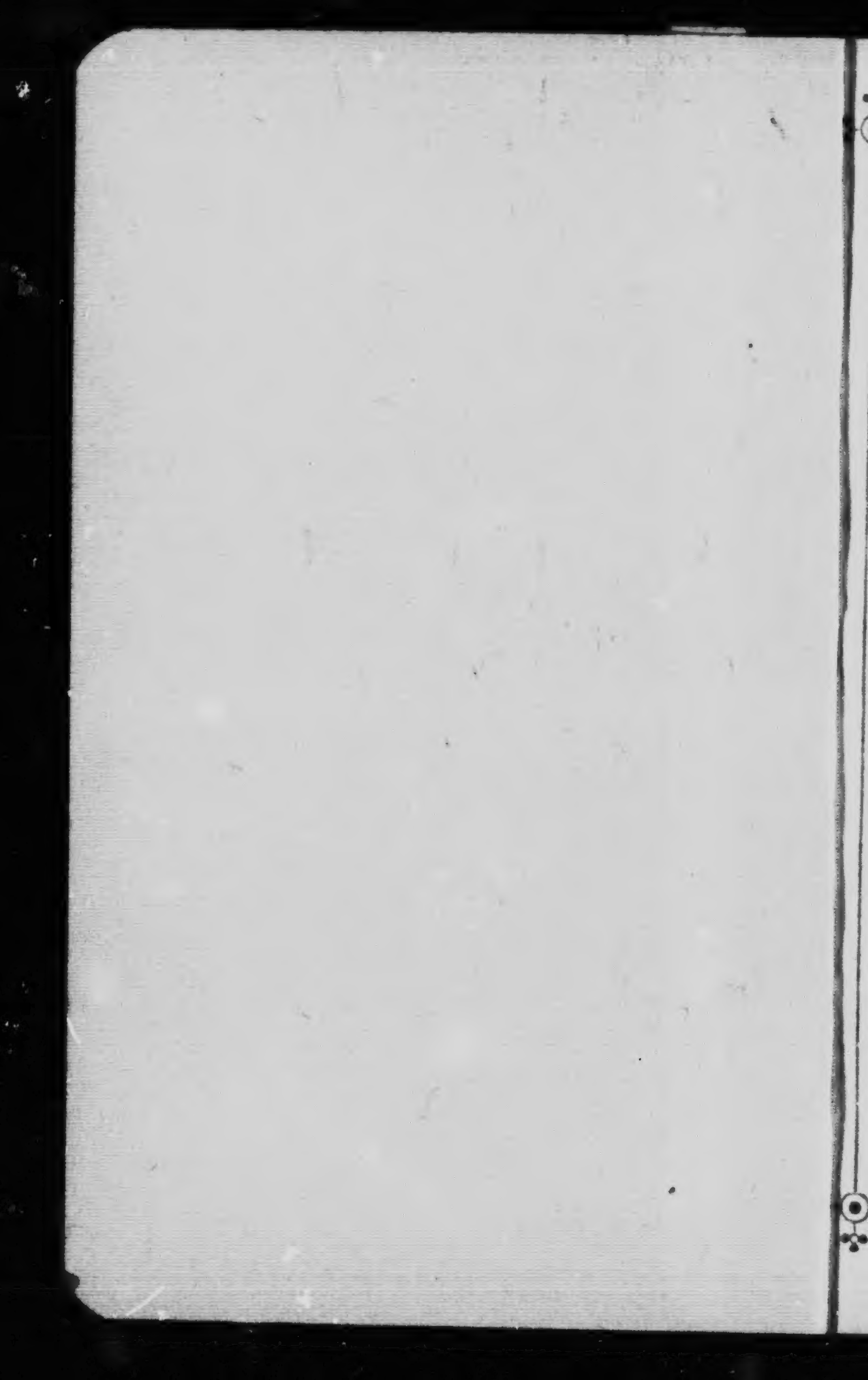
(ANSI and ISO TE





APPLIE

1653 East Main
Rochester, New
(716) 482 - 03
(716) 288 - 59



LE

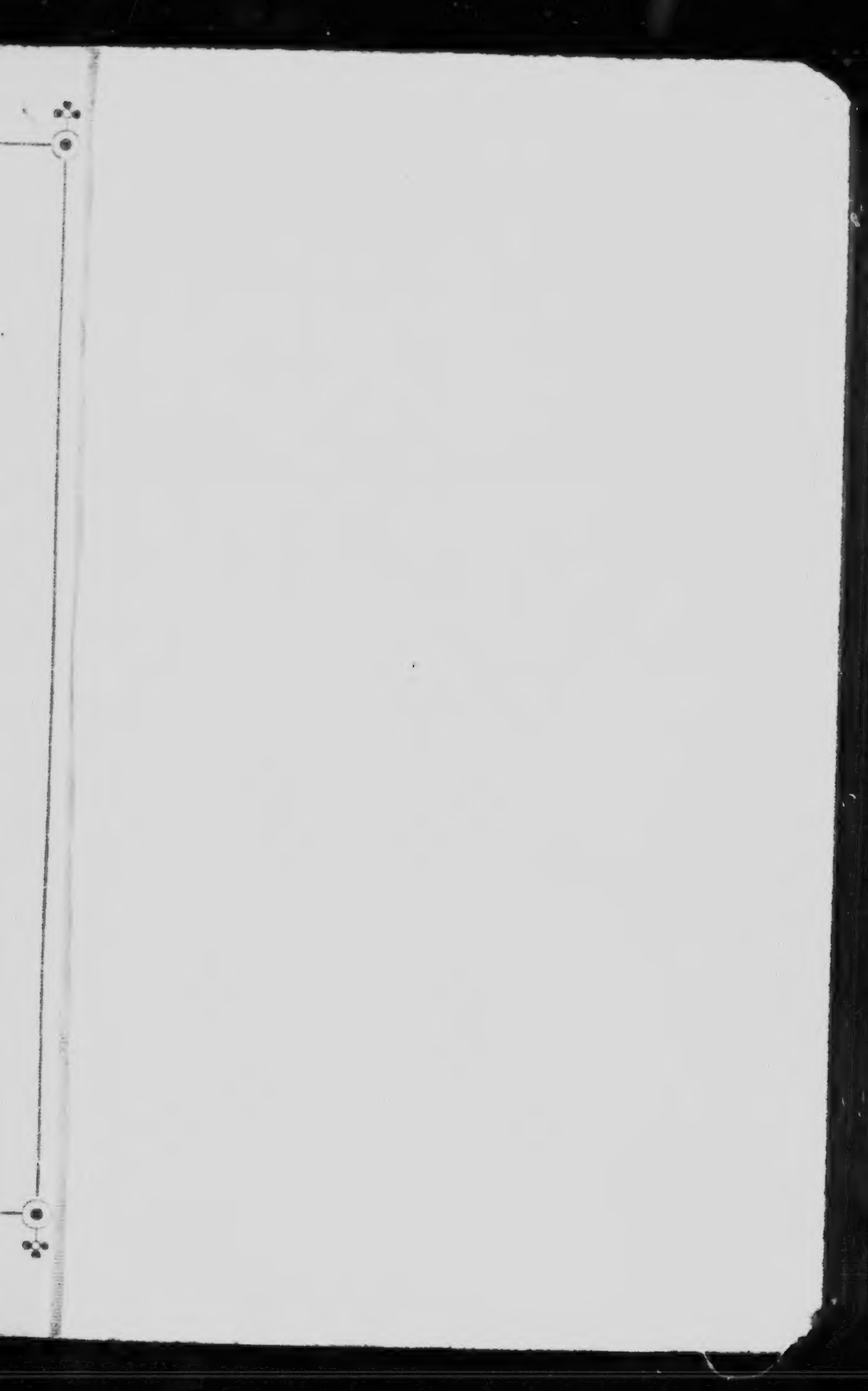
COMBAT SPIRITUEL

Nº 634

IMPRIMATUR

Tornaci, die 18 Aprilii 1912

V. Cantineau,
Can. cens. lib.





LE
COMBAT SPIRITUEL

PAR

le R. P. D. LAURENT SCUPOLI

TRADUIT

PAR LE P. J. BRIGNON

Librairie Notre-Dame
28, Notre Dame Ouest
MONTRÉAL





LE COMBAT SPIRITUEL

PAR

le R. P D. LAURENT SCUPOLI

TRADUIT

PAR LE P. J. BRIGNON

Librairie Notre-Dame

28, Notre Dame Ouest

MONTRÉAL

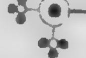
PRÉFACE

On n'est généralement pas d'accord sur le nom de l'auteur de l'excellent ouvrage *le Combat spirituel*. L'opinion la plus commune en attribue la paternité à un pieux religieux de la congrégation des Théatins, le R. P. Scupoli, mort à Naples en odeur de sainteté, le 28 novembre 1610, à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il avait été reçu par saint André Avellin, supérieur de la maison des Théatins de Naples; il fit sa profession le 16 janvier 1572, à l'âge de quarante ans environ. Il demeura ensuite dans les villes de Plaisance, Milan, Gênes, Venise et Naples. Il vécut toujours dans une grande union avec Dieu, une rigoureuse pauvreté, et soutint avec une patience héroïque une calomnie affreuse, que suscita contre lui une personne du monde, dans un temps où ce saint prêtre exerçait avec un grand zèle les fonctions de son ministère; il était même venu à Gênes dans le dessein de secourir les pestiférés. Ce digne religieux adora les décrets de la Providence, qui permettait cette calomnie. Il vint à Venise, où il vécut dans la retraite, uni à Jésus-Christ humilié et souffrant, et y composa *le Combat spirituel*. La première édition de cet ouvrage, écrit en italien et qui n'a-

vait d'abord que vingt-quatre chapitres, parut à Venise en 1589, et il y en eut près de cinquante éditions avant la mort de l'auteur. Peu à peu il fut augmenté par l'auteur ; et quoique quelques traductions françaises n'aient que trente-trois chapitres, cependant, dès 1608, c'est-à-dire deux ans avant la mort du P. Scupoli, on en donna à Paris une traduction en soixante chapitres, avec ce titre : *Le Combat spirituel, composé par les prêtres réguliers appelés communément Théatins, et par eux augmenté de vingt-sept chapitres.* Alexandre VII, après avoir béatifié en 1659 le grand évêque de Genève, fit dire au général des Théatins, le P. Bozomo, « qu'en » béatifiant saint François de Sales, il » avait béatifié un enfant de sa congréga- » tion, puisque le saint évêque avait puisé » sa piété dans la doctrine du *Combat spi-* » *rituel* ». Ce fait est attesté dans une lettre du P. Bozomo datée de Rome le 22 février 1662, qu'il adressa à tous les religieux de la congrégation. Cette lettre a été conservée par le P. Méazza, dans l'édition latine qu'il a donnée du *Combat spirituel*. Cet ouvrage est si recommandable qu'il a été traduit non seulement en latin et en français, mais encore en anglais, en espagnol, en allemand, en portugais, en grec, en arménien, en flamand. Une dissertation historique sur *le Combat spirituel*, imprimée in-12, en latin, à Vérone en 1741, et

dont le P. Contini, théatin de Venise, est l'auteur, donne la date de toutes ces différentes éditions. Parmi les traductions latines, il y a celle du P. Méazza, théatin de Milan, imprimée à Munich ; celle du célèbre Lorichius, professeur dans l'université de Fribourg, et ensuite chartreux : celle du Père Mazotti, théatin de Vérone, qui, étant venu à Paris, en donna, en outre, une traduction française, dont il y a eu pendant l'espace de quinze ans (depuis 1568 jusqu'en 1673) cinq éditions. Le même P. Mazzotti surveilla l'édition italienne donnée en 1659 à l'imprimerie royale, à Paris, in-folio On voit au frontispice de cette superbe édition le nom et le portrait du P. Scupoli. Ce pieux auteur ayant encore fait quelques additions à l'édition divisée en soixante chapitres, *le Combat spirituel* fut distribué en soixante-six chapitres. Dès l'année de la mort de l'auteur, c'est-à-dire dès l'an 1610, l'édition qu'on en donna à Bologne parut avec le nom du Père Scupoli. Plusieurs éditions précédentes avaient paru, par l'humilité de l'auteur, tantôt sous le simple nom *d'un serviteur de Dieu*, tantôt sous le nom général des Pères Théatins. Le P. Scupoli est encore auteur d'un petit ouvrage intitulé : *la Paix de l'âme ou le Sentier du paradis*, dont nous donnons également ici la traduction.

Ce pieux écrivain a encore produit d'autres opuscules, mais qui n'ont pas été tra-



duits en français, entre autres, la *Manière d'assister les infirmes*, la *Manière de réciter le rosaire*, *Addition au Combat spirituel*, qui eût pu faire une seconde partie au *Combat spirituel*, si elle eût pu être revue et perfectionnée par l'auteur.

L'épître dédicatoire que le P. Scupoli mit au commencement du *Combat spirituel* est une offrande de son ouvrage à Jésus-Christ, et cette pieuse dédicace se trouve à l'édition italienne du Louvre. Le P. du Buc, supérieur des Théatins de Paris, donna en 1696 une traduction du *Combat spirituel*. Celle que nous donnons ici est du Père Brignon et depuis deux cents ans qu'elle a paru son succès n'a fait que grandir.

Saint François de Sales, dans une de ses lettres (épître 48. Livre II) écrit qu'il porta sur lui pendant quinze ans *le Combat spirituel* et qu'il le lisait toujours avec un nouveau profit ; il l'appelait son *cher livre*, son *livre favori*. Mgr Camus, évêque de Belley, rapporte ceci : « Je demandais un
» jour au bienheureux évêque de Genève
» qui était son directeur. Il tira de sa poche
» le livre du *Combat spirituel*, et me dit :
» Voilà celui qui, avec Dieu, m'enseigna
» dès ma jeunesse : c'est mon maître dans
» les exercices de la vie intérieure. Lors-
» que j'étais écolier à Padoue, un théatin
» me l'enseigna et me le conseilla : j'ai suivi
» son avis, et m'en suis bien trouvé. Il a

» été composé par un saint religieux de
» cette célèbre congrégation, qui a caché
» son nom particulier, et qui l'a laissé se
» répandre sous le nom de son institut. »

Ce témoignage authentique de saint François de Sales, outre qu'il confirme l'opinion généralement admise que *le Combat spirituel* est l'œuvre d'un religieux de la congrégation des Théatins, contient encore un avis des plus salutaires. Sachez le mettre à profit. Imitez l'exemple du saint évêque de Genève, lisez souvent cet excellent traité; il est tout de pratique. Le premier chapitre à lui seul suffit pour éclairer toutes les âmes sur la voie de la vraie piété, d'une grande ferveur et de la vraie sainteté.

Suivez la doctrine du *Combat spirituel*, et vous vous élèverez à une grande perfection.

Braine-le-Comte, en la fête de sainte Elisabeth de Hongrie, 19 novembre 1901.

Les Editeurs.



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR

Le *Combat spirituel* est un de ces ouvrages dont le nom seul fait l'éloge. Il contient en abrégé tout ce qui regarde la vie intérieure. C'est un précis des grandes maximes de l'Evangile, surtout de celles qui conduisent au mépris et à l'abnégation de soi-même. On ne peut le lire sans être édifié. Quiconque saura s'en servir deviendra bientôt un homme spirituel, et apprendra en peu de temps à se détacher des créatures pour s'attacher au Créateur. Je pourrais en produire assez d'exemples ; mais je me contente de celui de saint François de Sales, qui pendant plus de vingt ans porta ce petit livre sur lui, et qui, à force de le lire, parvint à une sublime perfection. Il l'appelait son directeur, et en recommandait la lecture à toutes les personnes dont il dirigeait la conscience. Il ne l'estimait pas moins que le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; il lui donnait même la préférence en quelque chose ; parce qu'encore que ces deux ouvrages aient le même but, qui est de porter les âmes à un parfait détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, la manière en est différente. L'*Imitation de Jésus-Christ* est une réunion de sentences qui n'ont pas

toujours beaucoup de liaison entre elles : mais le *Combat spirituel* a des discours suivis et traite à fond les matières. Quoi qu'il en soit, il l'avait souvent entre les mains, et ne passait pas de jour sans en lire quelque chapitre ou quelques pages. Aussi l'on peut dire qu'il s'est étudié tant qu'il a vécu à en prendre l'esprit, et qu'il en tirait les règles dont il s'est toujours servi pour acquérir cet empire absolu qu'il avait sur ses passions et sur tous les mouvements de son cœur.

Le mérite et la réputation de ce livre universellement estimé ont excité entre divers Ordres religieux quelques doutes sur son véritable auteur. Les RR. PP. Bénédictins veulent que ce soit dom Jean de Gattanisa, Espagnol ; les RR. PP. Théatins prétendent que c'est dom Laurent Scupoli, Italien ; le P. Théophile Raimond, célèbre écrivain de la Compagnie de Jésus, assure que c'est le P. Achille Gagliardo, jésuite, le fameux prédicateur en Italie, connu, estimé et chéri particulièrement de saint Charles Borromée Je ne me hasarderai point à trancher le différend, quelque intérêt que j'y puisse avoir ; car outre que cela demanderait une longue discussion, j'aime mieux laisser chacun en possession de ses droits, que de me faire des ennemis en me déclarant ouvertement pour l'un des partis.

Il en sera donc du *Combat spirituel*

comme de l'*Imitation de Jésus-Christ* : on le lira éternellement, il produira partout de grands fruits, et l'on ne saura jamais certainement qui l'a composé. En quelque langue qu'on l'ait écrit, il s'en est fait beaucoup de traductions en langues diverses. Comme on a trouvé à critiquer celles faites en français, soit pour la fidélité, soit pour le style, j'ai tâché de corriger les défauts que j'y ai remarqués, et de rendre le sens de l'auteur, sans m'attacher trop aux mots et aux phrases.

J'ai choisi pour ma traduction l'édition italienne du R. P. D. Laurent Scupoli, théatin, et traduit déjà, mais mot à mot, et trop fidèlement, par le R. P. D. Olympe Mazotti, aussi théatin. C'est apparemment celui dont parlent les PP. Bénédictins lorsqu'ils disent que dom Jean de Gattanisa, religieux de leur Ordre, est le vrai auteur du *Combat spirituel*, mais que le P. Laurent Scupoli l'a augmenté beaucoup. C'est en effet l'exemplaire le plus complet de ceux qui ont éte publiés, puisqu'il contient soixante-six chapitres, et que d'autres n'en contiennent que trente-trois. Je n'y ai rien changé : seulement l'auteur adresse toutes ses instructions à une personne dévote, véritable ou feinte, qu'il nomme sa très chère fille en Jésus-Christ, et je le fais parler en général à tous ceux qui liront son livre, ce qui semble plus conforme à notre manière et au génie de notre langue.

LE COMBAT SPIRITUEL

Nul ne sera couronné s'il n'a bien combattu. (II. Tim., II, 5.)

CHAPITRE PREMIER

En quoi consiste la perfection chrétienne ; pour l'acquérir, il faut combattre, et pour sortir victorieux de ce combat, quatre choses sont nécessaires.

Si vous désirez, ô âme chrétienne, parvenir au comble de la perfection évangélique, et vous unir tellement à Dieu que vous deveniez un même esprit avec lui, il faut que vous sachiez d'abord ce que c'est que la véritable et parfaite spiritualité.

Quelques-uns, ne regardant la vie spirituelle qu'à l'extérieur, la font consister dans les pénitences extérieures, dans les haires, les disciplines, les jeûnes, les veilles, et dans d'autres semblables mortifications de la chair.

D'autres personnes, et surtout les femmes, s'imaginent être consommées en vertu lorsqu'elles se sont fait une habitude de réciter de longues prières vocales, d'entendre beaucoup de messes, d'assister à tout l'office divin, de demeurer longtemps dans l'église et de communier souvent.

Quelques-uns, même parmi ceux qui ont

embrassé la vie religieuse, croient que pour être parfait il suffit d'être assidu au chœur, d'aimer la retraite et le silence, de bien observer la discipline de leur Ordre. Ainsi chacun fait consister la perfection dans tel ou tel exercice de dévotion; mais il est certain qu'ils se trompent tous; car, comme les œuvres extérieures ne sont que des dispositions pour devenir parfaitement saints, ou des fruits de sainteté parfaite, on ne peut pas dire que ces sortes d'œuvres constituent la perfection chrétienne et la véritable spiritualité.

Ce sont toutefois de puissants moyens pour devenir vraiment spirituel et vraiment parfait, et quand on en use avec discrétion, ils servent merveilleusement à fortifier la nature, toujours lâche pour le bien, et toujours ardente pour le mal; à repousser les attaques, à éviter les pièges de notre ennemi commun, et à obtenir enfin du Père des miséricordes les secours qui sont nécessaires à tous les justes, principalement à ceux qui sont nouvellement engagés dans la voie du salut.

Ce sont aussi des fruits excellents d'une vertu consommée dans les personnes tout à fait saintes et spirituelles: car elles maltraitent leur corps, ou pour le punir de ses révoltes passées, ou pour l'humilier et l'assujettir à son Créateur. Elles se tiennent dans la solitude et dans le silence, loin du commerce du monde, afin de se garantir

des fautes, et de n'avoir plus de conversation que dans le ciel avec les Anges. Elles s'appliquent aux bonnes œuvres et au service de Dieu ; elles prient souvent avec ferveur, elles méditent sur la vie et sur la Passion du Sauveur, non par un esprit de curiosité, ni parce qu'elles y trouvent quelque goût sensible, mais par le désir de mieux connaître, d'un côté, les miséricordes divines, et de l'autre leurs ingratitudes. Elles s'excitent de plus en plus à aimer Dieu et à se haïr elles-mêmes, à suivre Notre Seigneur portant sa croix, en renonçant à leur propre volonté ; en fréquentant les sacrements sans autre vue que d'honorer Dieu, de s'unir plus étroitement à lui, et de se fortifier davantage contre les puissances de l'enfer.

Il arrive tout le contraire à ces esprits grossiers et imparfaits, qui font consister la dévotion dans les œuvres extérieures ; car souvent elles sont cause de leur perte, et leur nuisent beaucoup plus que les péchés manifestes : non qu'elles ne soient bonnes par elles-mêmes, mais parce qu'ils en font un mauvais usage. Ils s'y attachent de telle sorte, que, négligeant de veiller aux mouvements de leur cœur, ils lui donnent toute liberté de suivre ses penchants et l'exposent aux illusions du démon ; et alors cet esprit trompeur, voyant qu'ils s'écartent du droit chemin, non seulement les invite à continuer leurs exercices accou-

tumés, mais leur remplit l'imagination de chimériques idées du paradis, où ils croient déjà être transportés et jouir avec les Anges de la vue de Dieu. Il a même la malice de leur suggérer dans l'oraison des pensées sublimes, curieuses, agréables, afin qu'ayant en quelque sorte oublié le monde et les choses d'ici-bas, ils s'imaginent être élevés au troisième ciel.

Mais, pour peu que l'on réfléchisse sur leur conduite, on voit leur égarement et combien ils sont éloignés de cette haute perfection que nous recherchons ; car en toutes choses, grandes ou petites, ils souhaitent d'être préférés aux autres ; ils ne suivent que leur propre jugement, ils ne font que leur propre volonté, et, aveugles en tout ce qui les regarde, ils ont toujours les yeux ouverts pour observer et pour censurer les actions d'autrui. Que si l'on porte la moindre atteinte à cette vaine réputation dont ils croient jouir dans le monde et dont ils sont très jaloux, si on leur commande de quitter certaines pratiques de dévotion dont ils se sont fait une habitude, ils se troublent et s'inquiètent étrangement. Si Dieu même, voulant leur apprendre à se connaître, et leur montrer le vrai chemin de la perfection, leur envoie des adversités, des maladies, des persécutions cruelles, qui sont les épreuves les plus certaines de la fidélité de ses serviteurs, et qui n'arrivent jamais sans son

ordre et sans sa permission, on voit alors leur intérieur gâté jusque dans le fond par l'orgueil dont il est rempli.

Dans tous les événements, soit heureux, soit malheureux de cette vie, ils ne savent ce que c'est de conformer leur volonté à celle de Dieu, de s'humilier sous sa main toute-puissante, de se soumettre à ses jugements, non moins justes que secrets et impénétrables, de s'abaisser au-dessous de toutes les créatures, à l'imitation de Jésus souffrant et humilié, d'aimer leurs persécuteurs comme les instruments dont la divine bonté se sert pour les former à la mortification, et pour coopérer avec eux non seulement à leur salut, mais encore à leur perfection. De là vient qu'ils sont toujours dans un danger évident de périr ; car, se considérant avec des yeux obscurcis par l'amour-propre, ne voyant rien de blâmable dans leurs actions extérieures, qui sont bonnes en elles-mêmes, il est bien difficile qu'ils ne soient disposés à l'orgueil, à se croire fort avancés dans la voie de Dieu, et à condamner le prochain ; souvent l'orgueil les aveugle jusqu'à un tel point, qu'il faut une grâce tout extraordinaire du ciel, pour les convertir. Aussi l'expérience nous fait-elle voir qu'il y a beaucoup moins de peine à ramener un pécheur déclaré qu'un pécheur qui se déguise ses fautes et se cache volontairement à lui-même sous le voile de la vertu.

Vous comprenez bien maintenant que la vie spirituelle ne consiste dans aucune des œuvres extérieures dont nous venons de parler : elle consiste surtout à adorer la bonté et la grandeur infinies de Dieu, à connaître en même temps notre bassesse et notre penchant au mal, à aimer Dieu et à nous haïr nous-mêmes, à nous soumettre non seulement à lui mais à toutes les créatures pour l'amour de lui ; à renoncer entièrement à notre propre volonté afin de suivre la sienne, et surtout à faire ces choses pour la seule gloire de son nom, sans autre dessein que de lui plaire, par la raison seule qu'il veut et qu'il mérite l'amour et la soumission de ses créatures.

C'est ce que prescrit la loi que l'Esprit-Saint a gravée dans le cœur des justes ; c'est par là que l'on pratique cette abnégation de soi-même si recommandée par le Sauveur dans l'Evangile ; c'est ce qui rend son joug si doux et son fardeau si léger : c'est en cela que consiste la parfaite obéissance que ce divin Maître nous a toujours enseignée et par ses paroles et par ses exemples. Si donc vous aspirez au plus haut degré de la perfection, vous devez vous faire une continuelle guerre, et employer toutes vos forces pour détruire ce qu'il y a en vous d'affections vicieuses, quelque légères qu'elles vous paraissent : ainsi il faut nécessairement vous préparer au combat avec toute la résolution et toute

l'ardeur possibles, parce que la couronne ne sera donnée qu'à celui qui aura généreusement combattu.

Mais songez que, comme il n'est point de plus rude guerre que celle dont nous venons de parler, puisqu'en combattant contre soi-même on est combattu par soi-même, il n'est point aussi de victoire plus agréable à Dieu, et plus glorieuse au vainqueur; car quiconque a le courage de mortifier ses passions, de dompter ses appétits, de réprimer jusqu'aux moindres mouvements de sa propre volonté, fait une œuvre d'un plus grand mérite devant Dieu que si, dominé par une seule de ses passions, il se déchirait le corps par des disciplines sanglantes, ou jeûnait plus austèrement que les anciens solitaires, ou même convertissait plusieurs milliers de pécheurs

En effet, quoique, à considérer les choses en elles-mêmes, la conversion d'une âme soit plus agréable à Dieu que la mortification de quelque désir déréglé, chacun néanmoins doit mettre son principal soin à faire ce que Dieu demande particulièrement de lui. Or ce que Dieu demande avant toutes choses, c'est qu'on s'appliquera à mortifier ses passions; ce combat intérieur lui est plus agréable que si, avec un cœur immortifié, nous lui montrions en apparence une plus grande fidélité.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la perfection chrétienne, que

vous voyez que pour y parvenir il faut se résoudre à une guerre continuelle contre soi-même, préparez-vous au combat, et pour cela munissez-vous de quatre dispositions qui sont comme autant d'armes nécessaires pour remporter la victoire. Ces quatre dispositions sont : la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre corps et de votre âme, et l'exercice de la prière. Nous en parlerons, avec la grâce de Dieu, d'une manière claire et succincte dans les chapitres suivants.

CHAPITRE II

De la défiance de soi-même

La défiance de soi-même est si nécessaire dans le combat spirituel, qu'on ne peut, sans cette vertu, non seulement vaincre tous ses ennemis, mais surmonter les moindres passions. Cette vérité doit être gravée profondément dans notre esprit, parce que, bien que nous ne soyons qu'un pur néant, nous ne laissons pas de concevoir de l'estime pour nous-mêmes et de croire, sans nul fondement, que nous sommes quelque chose. Ce vice est l'effet de la corruption de notre nature; mais plus il est naturel, plus on a de peine à le reconnaître. Dieu, qui voit tout, le regarde avec horreur, parce qu'il veut que nous

soyons convaincus qu'il n'y a en nous ni vertu ni grâce qui ne vienne de lui seul, comme de la source de tout bien, et que nous sommes incapables de former sans lui une pensée qui puisse lui plaire.

Mais, quoique la défiance de soi-même soit un don du ciel que Dieu communique à ceux qu'il aime, tantôt par de saintes inspirations, tantôt par des peines très fâcheuses, tantôt par des tentations presque insurmontables et par d'autres voies qui nous sont cachées, il désire néanmoins que nous fassions de notre côté tout ce qui est en notre pouvoir pour l'acquérir. Nous l'obtiendrons infailliblement si, avec le secours de la grâce, nous employons bien les quatre moyens dont je vais parler.

Le premier est de nous mettre souvent devant les yeux notre bassesse et notre néant, et de reconnaître que par nos forces naturelles nous ne pouvons rien faire de bien, ni qui soit d'aucun mérite pour le ciel.

Le second est de demander à Dieu avec beaucoup d'humilité et de ferveur cette importante vertu, qui ne peut venir que de lui. Nous confesserons d'abord que non seulement nous ne la possédons pas, mais que de nous-mêmes nous sommes dans une entière impuissance de l'acquérir. Nous nous jetterons aux pieds du Seigneur, nous la lui demanderons instamment, et, pleins d'une ferme espérance d'être exaucés, attendant patiemment l'effet de notre de-

mande, nous continuerons à prier aussi longtemps qu'il plaira à sa providence.

La troisième est de nous accoutumer peu à peu à nous défier de nous-mêmes, à craindre les illusions de notre propre jugement, la violente inclination de notre nature au péché, l'effroyable multitude des ennemis qui nous attaquent de toutes parts, ennemis qui sont, sans comparaison, plus artificieux, plus aguerris et plus forts que nous, qui savent se transformer en anges de lumière, et qui nous tendent partout des pièges, même dans la voie du ciel.

Le quatrième est, à chaque faute que nous commettons, de rentrer en nous-mêmes, pour considérer attentivement jusqu'où va notre faiblesse, parce que Dieu ne permet nos chutes qu'afin qu'éclairés d'une nouvelle lumière nous nous connaissions mieux que jamais, nous apprenions à nous mépriser comme de viles créatures, et nous concevions le désir sincère d'être méprisés des autres; sans cela nous ne devons pas espérer d'avoir jamais cette défiance de nous-mêmes, qui est fondée sur l'humilité et sur la connaissance de notre misère.

En effet, quiconque veut s'approcher de la vérité increéee et de la source des lumières doit nécessairement se connaître à fond, et n'être pas comme les superbes, qui ne s'intruisent que par leurs propres chutes, qui ne commencent à ouvrir les yeux que lorsqu'ils sont tombés dans quelque désor-

dre honteux et imprévu : Dieu le permettant ainsi afin qu'ils sentent leur faiblesse, et que par cette funeste expérience ils viennent à se défier de leurs forces. Mais Dieu ne se sert ordinairement d'un remède si fâcheux pour guérir leur présomption, que quand les autres plus faciles et plus doux n'ont pas eu l'effet qu'en attendait sa miséricorde. Il permet, au reste, que l'homme tombe plus ou moins souvent, selon qu'il a plus ou moins d'orgueil ; et, s'il se trouvait quelqu'un aussi exempt de ce vice que le fut la sainte Vierge, j'ose dire qu'il ne tomberait jamais. Lors donc qu'il vous arrive de faire quelque chute, recourez aussitôt à la connaissance de vous-mêmes ; priez instamment N. S. de vous donner ses vraies lumières, afin que vous vous connaissiez tels que vous êtes à ses yeux, et que vous cessiez de présumer de votre vertu. Autrement vous retomberez dans les mêmes fautes, et peut-être en commettrez-vous de plus grandes, qui seront la cause de la perte de votre âme.

CHAPITRE III

De la confiance en Dieu

QUOIQUE la défiance de soi-même soit très nécessaire dans le combat spirituel, comme nous venons de le montrer, cependant, si elle est seule et qu'elle

n'ait point d'autre secours, on prendra bientôt la fuite, ou l'on sera désarmé et vaincu par l'ennemi. Il faut donc y ajouter une grande confiance en Dieu, l'auteur de tout bien, et de qui seul on doit attendre la victoire. S'il est vrai que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous devons nous attendre à des chutes dangereuses et fréquentes, et nous avons tout sujet de nous défier de nos forces; mais si nous sommes parfaitement convaincus de notre faiblesse, nous remporterons sans doute, avec l'assistance du Seigneur, de grands avantages sur nos ennemis, attendu que le moyen le plus puissant pour nous attirer les grâces du ciel, c'est de nous armer d'une généreuse confiance en Dieu. Nous avons quatre moyens d'acquérir cette excellente vertu.

Le premier est de la demander humblement à Notre Seigneur.

Le second, de considérer attentivement, avec les yeux de la foi, la toute-puissance et la sagesse infinies de cet être souverain, à qui rien n'est impossible ni difficile, de qui la bonté n'a point de bornes, qui, par un excès d'amour pour ceux qui le servent, est prêt à toute heure, à tout moment, à leur donner tout ce qui leur est nécessaire pour vivre en hommes spirituels et pour se rendre tout à fait maîtres d'eux-mêmes. La seule chose qu'il leur demande, c'est qu'ils recourent à lui avec confiance. Eh! qu'y a-t-il de plus juste? Comment serait-il pos-

sible que ce bon Pasteur qui pendant trente-trois ans n'a cessé de courir après la brebis égarée, par des chemins laborieux et pleins d'épines, avec des peines si extrêmes qu'il lui en a coûté le sang et la vie, voyant maintenant sa brebis venir à lui dans le dessein de ne plus suivre d'autre conduite que la sienne, et avec une volonté peut-être encore un peu faible, mais sincère de lui obéir, refusât de jeter sur elle un regard de miséricorde, de prêter l'oreille à ses cris, et de la rapporter sur ses épaules à la bergerie! Sans doute, ah! gardons-nous d'en douter, il la voit rentrer dans le troupeau avec une joie inexprimable, et il invite les Anges du ciel à s'en réjouir. Car s'il cherche avec tant de diligence la drachme de l'Evangile, qui est la figure du pécheur, s'il remue tout pour la trouver, peut-il rejeter celui qui, comme une brebis attristée de ne plus voir son pasteur, se met en devoir de retourner au bercail? Quelle apparence que l'époux des âmes, qui frappe sans cesse à la porte de notre cœur, qui brûle d'y entrer, et qui n'a point de plus grand plaisir que de se communiquer à nous et de nous combler de ses biens, trouvant cette porte ouverte, et voyant que nous le prions de nous honorer de sa visite, ne daigne pas nous accorder la faveur que nous souhaitons?

Le troisième moyen d'acquérir cette salutaire confiance est de rappeler souvent dans notre mémoire les divines Ecritures,

ces oracles de la vérité, qui en mille endroits assurent que quiconque *espère en Dieu ne tombera point dans la confusion.* (Ps. XXX, 2.)

Enfin le quatrième moyen d'avoir tout ensemble la défiance de nous-mêmes et la confiance en Notre Seigneur, est, lorsque nous avons ou quelques bonnes œuvres à faire, ou quelque passion à combattre, avant de rien entreprendre, de jeter les yeux d'un côté sur notre faiblesse, et de l'autre sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté de Dieu, et, tempérant la crainte qui vient de nous par l'assurance que Dieu nous donne, de nous exposer courageusement à tout ce qu'il y a de plus pénible dans les travaux, et de plus rude dans les combats. Avec ces armes jointes à la prière, comme on le verra dans la suite, nous serons capables d'exécuter les plus grands desseins et de remporter les plus insignes victoires.

Si nous manquons de suivre cet ordre, quoiqu'il nous semble que nous agissons par le principe d'une véritable espérance en Dieu, nous nous trompons le plus souvent, parce que la présomption est si naturelle à l'homme, qu'elle se mêle insensiblement avec la confiance qu'il s'imagine avoir en Dieu, et avec la défiance qu'il croit avoir de lui-même. Ainsi, pour s'éloigner le plus qu'il est possible de la présomption, et pour faire entrer dans toutes ses œuvres

les deux vertus qui sont opposées à ce vice, il faut que la considération de sa faiblesse devance dans son esprit celle de la toute-puissance divine, et que l'une et l'autre précèdent toutes ses œuvres.

CHAPITRE V

Comment on peut juger si l'on a véritablement la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.

Un homme présomptueux croit avoir acquis la défiance de lui-même et la confiance en Dieu ; mais c'est une erreur qu'on ne connaît jamais mieux que lorsqu'on vient à tomber en quelque péché ; car alors, si l'on se trouble, si l'on s'afflige, si l'on perd toute espérance d'avancer dans la vertu, c'est signe que l'on a mis sa confiance non pas en Dieu, mais en soi-même ; et plus la tristesse et le désespoir sont grands, plus on doit se juger coupable en ce point. Car si celui qui se défie beaucoup de lui-même et se confie beaucoup en Dieu commet quelque faute, il ne s'en étonne point ; il n'en a ni inquiétude ni chagrin, parce qu'il voit bien que c'est un effet de sa faiblesse et du peu de soin qu'il a eu d'établir sa confiance en Dieu. Sa chute, au contraire, lui apprend à se défier davantage de ses forces, et à se confier davantage au secours du Tout-Puissant. Il déteste

par-dessus toutes choses son péché; il condamne la passion ou l'habitude vicieuse qui en a été la cause; il conçoit une très vive douleur d'avoir offensé son Dieu; mais sa douleur, toujours tranquille, ne l'empêche pas de revenir à ses premières occupations, ni de poursuivre ses ennemis jusqu'à la mort.

Plût à Dieu que ce que je dis fût bien médité par certaines personnes qui veulent passer pour spirituelles, et qui, étant une fois tombées en quelque faute, ne peuvent ni ne veulent se donner aucun repos, mais sont dans une étrange impatience d'aller trouver leur directeur, plutôt pour se délivrer de la peine que leur cause l'amour-propre que pour quelque autre motif, quoique leur principal soin dût être de se laver de leurs péchés par le sacrement de pénitence, et de se prémunir contre les rechutes par celui de l'Eucharistie.

CHAPITRE V

De l'erreur d'un grand nombre de personnes qui prennent la pusillanimité pour une vertu.

C'EST encore une illusion bien commune que d'attribuer à la vertu cette crainte et ce trouble qu'on ressent après le péché; car, quoique l'inquiétude qui suit le péché soit accompagnée de quelque

douleur, elle ne procède néanmoins que d'un fonds d'orgueil, d'une présomption secrète causée par la confiance trop grande qu'on a dans ses forces. Lors donc qu'un homme se croyant affermi dans la vertu méprise les tentations, et vient à reconnaître par expérience qu'il est fragile et pécheur comme les autres, il s'étonne de sa chute comme d'une chose surprenante, et, voyant tout son appui renversé, il se laisse aller au chagrin et au désespoir.

Ce malheur n'arrive jamais aux âmes humbles, qui ne présument point d'elles-mêmes, et qui ne s'appuient qu'en Dieu seul; car, lorsqu'elles ont failli, elles ne sont ni surprises ni troublées, parce que la lumière de la vérité qui les éclaire leur fait voir que c'est un effet naturel de leur inconstance et de leur faiblesse.

CHAPITRE VI

De quelques autres avis très utiles pour acquérir la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.

COMME tout ce que nous avons de force pour vaincre notre ennemi vient de la défiance de nous-mêmes et de la confiance en Dieu, je crois devoir encore donner quelques avis très nécessaires pour obtenir ces vertus.

Premièrement donc, que chacun soit

bien convaincu que tous les talents, et naturels et acquis, de quelque espèce qu'ils soient, toutes les grâces gratuites, l'intelligence de toutes les Ecritures, la fidélité dans le service de Dieu durant l'espace de plusieurs années, ne peuvent le rendre capable d'accomplir la divine volonté et de satisfaire à ses obligations, si la main du Tout-Puissant ne le fortifie dans chaque occasion qui se présente, ni de faire quelque bonne œuvre, de surmonter quelque tentation, de sortir de quelque péril, ou de supporter quelque croix que la Providence lui envoie. Il faut donc que tous les jours de sa vie, à chaque heure, à chaque moment, il se propose cette vérité, que jamais il ne l'oublie ; et par ce moyen il s'éloignera du vice de la présomption, et n'osera pas se confier témérairement en ses propres forces.

Mais pour avoir une plus solide espérance en Dieu, on doit croire d'une ferme foi qu'il lui est également facile de vaincre toute sorte d'ennemis, quels que soient leur nombre et leur force. Suivant ce principe, quand une âme serait chargée de péchés, quand elle se serait inutilement efforcée de se corriger de ses vices et de pratiquer les vertus, quand même elle se sentirait de jour en jour plus de penchant pour le mal et d'éloignement pour la perfection, elle ne devrait pas pour cela manquer de confiance en N. S., ni perdre cou-

rage, ni abandonner ses exercices spirituels : elle devrait, au contraire, s'exciter plus que jamais à la ferveur, et faire de nouveaux efforts pour repousser l'ennemi.

Car, dans cette espèce de combat, on est toujours victorieux quand on a assez de constance pour ne point quitter les armes, et pour tout espérer de Dieu. Son secours ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, quoique assez souvent il permette que dans la mêlée ils reçoivent jusqu'aux blessures. Il faut donc combattre jusqu'à la fin, et c'est de là que la victoire dépend! car, du reste, celui qui combat pour le service de Dieu, et qui met en lui seul toute sa confiance, trouve toujours un remède prompt et efficace aux blessures qu'il reçoit : et lorsqu'il y pense le moins, il voit son ennemi à ses pieds.

CHAPITRE VII

Du bon usage des puissances, et premièrement de la nécessité de rendre l'entendement libre de l'ignorance et de la curiosité.

Si dans le combat spirituel nous n'avons point d'autres armes que la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu, non seulement nous ne pourrions pas vaincre nos passions, mais nous tomberions souvent dans de grands désordres. C'est

pourquoi il faut y joindre le bon usage des puissances de notre corps et de notre âme, troisième disposition que nous avons proposée comme un moyen nécessaire pour arriver à la perfection.

Commençons donc par régler l'entendement et la volonté. L'entendement doit être exempt de deux grands vices dont il a peine à se défendre, l'ignorance et la curiosité. Pour le tirer de l'ignorance qui l'empêche de connaître la vérité, son véritable objet, il faut s'efforcer par un exercice continuel de dissiper ses ténèbres et de l'éclairer, de sorte qu'il voie ce qui est à faire pour purger l'âme des passions déréglées et pour l'orner de vertus. Or cela se fait par deux moyens.

Le premier et le principal est l'oraison, par laquelle on demande au Saint-Esprit ses lumières, qu'il ne refuse jamais à ceux qui cherchent Dieu avec sincérité, qui aiment à accomplir sa divine loi, et qui soumettent en toute rencontre leur jugement propre à celui de leurs supérieurs.

Le second est une application continuelle à examiner soigneusement et de bonne foi les choses qui se présentent, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, et pour en juger non pas selon l'apparence et sur le rapport des sens, ni selon l'opinion du monde, mais selon l'idée que l'esprit de Dieu nous en donne. Par ce moyen nous connaîtrons clairement que ce que le

monde aime avec tant d'ardeur, et ce qu'il recherche en tant de manières, n'est que vanité et illusion; que les honneurs et les plaisirs passent comme un songe, et qu'étant passés ils remplissent l'âme de regrets et de chagrins; que les opprobres sont des sujets de gloire, et les souffrances des sources de joie; qu'il n'y a rien de plus grand, de plus généreux, ni qui nous rende plus semblable à Dieu, que de pardonner à nos ennemis et de leur faire du bien; qu'il vaut mieux mépriser le monde que d'être le maître du monde; qu'il est plus avantageux d'obéir pour l'amour de Dieu au dernier des hommes que de commander aux rois et aux princes; qu'une humble connaissance de soi est préférable aux sciences les plus sublimes; qu'enfin l'on mérite plus de louanges en mortifiant ses appétits dans les moindres choses, que si l'on prenait beaucoup de villes, qu'on défît de grandes armées, qu'on opérât des miracles et même qu'on ressuscitât des morts.

CHAPITRE VIII

De ce qui peut nous empêcher de juger sainement des choses, et de ce qui peut nous aider à les bien connaître.

CE qui nous empêche de juger sainement des choses dont nous venons de parler et de beaucoup d'autres, c'est qu'aus-

sitôt qu'elles se présentent à notre esprit, nous concevons pour elles ou de l'amour ou de la haine; et ces passions aveugles, qui préviennent la raison, nous les déguisent de telle sorte, qu'elles nous paraissent toutes différentes de ce qu'elles sont. Or quiconque veut se garantir d'une illusion si commune et si dangereuse doit veiller avec tant de soin sur son cœur, qu'il n'y souffre nulle affection déréglée pour quelque objet que ce soit.

Si quelque objet vient s'offrir à lui, il faut que l'entendement le considère et l'examine attentivement avant que la volonté se détermine à l'embrasser s'il est agréable, à le rejeter, s'il est contraire; car l'entendement, n'étant pas encore préoccupé par la passion, peut sans nul obstacle démêler la vérité d'avec le mensonge, et discerner le mal caché sous le voile d'un bien apparent d'avec le bien qui a l'apparence d'un mal véritable : mais, dès que la volonté, frappée par l'objet, commence à l'aimer ou à le haïr, l'entendement devient incapable de le reconnaître tel qu'il est, parce que la passion qui le lui déguise fait qu'il s'en forme une fausse idée, et alors le proposant encore une fois à la volonté tout autre qu'il n'est, cette puissance, déjà émue, redouble son affection ou son aversion pour lui, et ne peut plus garder de mesure ni écouter la raison.

Dans un désordre et une confusion si

étranges, l'entendement s'obscurcit de plus en plus, et représente toujours à la volonté l'objet plus odieux ou plus aimable qu'auparavant ; de sorte qu'à moins qu'on observe très exactement la règle que j'ai donnée, et qui est très importante en cette rencontre, les deux plus nobles facultes de l'âme ne font que rouler comme dans un cercle, et tomber d'erreurs en erreurs, de ténèbres en ténèbres, d'abîmes en abîmes. Heureux ceux qui n'ont nulle attache à aucune créature, et qui, avant de rien aimer en ce monde, tâchent de connaître ce qui leur paraît aimab[illegible] en jugeant selon la raison, et partic[illegible]ment selon les lumières surnaturell[illegible] le Saint-Esprit leur communique, soit par lui-même, soit par ceux qui les gouvernent en sa place !

Mais remarquez que cet avertissement est quelquefois plus nécessaire en certaines actions extérieures qui de soi sont bonnes, qu'en d'autres moins louables, parce qu'on y est plus facilement trompé, et qu'on s'y porte souvent avec trop de chaleur et d'indiscrétion. Il ne faut donc pas s'y engager aveuglement, puisqu'une seule circonstance de temps ou de lieu, étant négligée, peut tout corrompre, et qu'il suffit de ne pas faire les choses d'une certaine manière, ou selon l'ordre de l'obéissance, pour commettre de grandes fautes, ainsi qu'on peut en juger par

l'exemple de beaucoup de gens qui se sont perdus dans les ministères et les exercices les plus saints.

CHAPITRE IX

D'une autre chose nécessaire à l'entendement pour bien connaître ce qui est le plus utile.

L'AUTRE vice dont il faut que nous délivrions notre entendement est la trop grande curiosité; car, lorsque nous nous remplissons l'esprit de pensées vaines, ridicules, criminelles, nous le rendons incapable de s'attacher à ce qui est le plus propre à mortifier nos appétits déréglés. et à nous conduire à la véritable perfection. Soyons donc tout à fait morts aux choses terrestres. et ne les recherchons point si elles ne sont absolument nécessaires. quoiqu'elles ne soient pas défendues. Donnons peu de liberté à notre esprit; ne permettons pas qu'il se répande vainement sur beaucoup d'objets; rendons-le comme stupide pour toutes les connaissances profanes. Ne prêtons jamais l'oreille aux nouvelles et aux bruits qui courent; fuyons ceux qui n'aiment qu'à s'entretenir des affaires du monde; ne soyons pas plus touchés des diverses révolutions qui arrivent ici-bas que si c'étaient des imaginations et des songes. Usons même de rete-

nue à l'égard des choses du ciel: ne portons point nos pensées trop haut; contentons-nous d'avoir sans cesse devant les yeux Jésus crucifié, de savoir sa vie et sa mort, de connaître ce qu'il désire de nous. Laissons tout le reste, et rendons-nous agréables à ce divin maître, dont les vrais disciples sont ceux qui ne lui demandent que ce qui peut leur être de quelque secours pour le servir et pour faire sa volonté. Aussi, hors de là, tout désir, toute recherche ne sont qu'amour-propre, qu'orgueil spirituel et que piège du démon.

Quiconque se gouvernera de la sorte pourra se défendre des artifices de l'ancien serpent, qui, voyant une volonté ferme et constante dans ceux qui embrassent avec ferveur les exercices de la vie spirituelle, les attaque du côté de l'entendement, afin que par l'entendement il gagne la volonté et qu'il se rende maître de ces deux puissances. L'envie qu'il a de les tromper fait qu'il leur inspire dans l'occasion des pensées sublimes, des sentiments élevés, surtout si ce sont des esprits curieux, subtils, capables de s'enorgueillir, et de s'entêter de leurs idées et de leurs visions.

Son dessein est qu'ils s'amusent à de vains raisonnements, qu'ils y trouvent un goût sensible, et que dans un faux repos, croyant jouir de Dieu, ils ne pensent ni à purifier leur cœur, ni à acquérir la connaissance d'eux-mêmes et la véritable mortifi-

cation : qu'ainsi, pleins d'orgueil, ils se fassent une idole de leur esprit, et qu'enfin, s'accoutumant à ne consulter en toute chose que leur propre sens, ils viennent à s'imaginer qu'ils n'ont plus besoin de conseils ni de la conduite de personne.

C'est là un mal dangereux et presque incurable, parce qu'il est bien plus difficile de guérir l'orgueil de l'entendement que celui de la volonté. L'orgueil de la volonté étant découvert et reconnu par l'entendement, on peut y remédier par une soumission volontaire aux ordres de ceux à qui l'on doit obéir ; mais si un homme se met dans l'esprit, et soutient avec opiniâtreté que son sentiment vaut mieux que celui de ses supérieurs, qui sera capable de le détromper ? Comment reconnaîtra-t-il son erreur ? comment se soumettra-t-il à la direction d'un autre, lui qui s'estime plus sage et plus éclairé que tous les autres ? Si l'entendement, qui est l'œil de l'âme, qui seul peut voir et guérir l'enflure du cœur, est malade, s'il est aveugle et rempli lui-même d'orgueil, qui pourra trouver quelque remède à son mal ? Si la lumière se change en ténèbres, si ce qui doit servir de règle est faux et trompeur, que sera-ce de tout le reste ?

Tâchons donc de nous défaire au plus tôt d'un vice si pernicieux ; ne permettons pas qu'il corrompe les facultés de notre âme. Accoutumons-nous à soumettre notre

jugement à celui d'autrui, à ne point trop subtiliser dans les choses spirituelles, à aimer cette folie et cette simplicité si recommandées par le grand Apôtre (1), et nous deviendrons incomparablement plus sages que Salomon.

CHAPITRE X

De l'exercice de la volonté, et de la fin vers laquelle nous devons diriger toutes nos actions intérieures et extérieures.

Après avoir corrigé les vices de l'entendement, il est nécessaire de corriger ceux de la volonté, afin que, renonçant à ses propres inclinations, elle se conforme entièrement à la volonté divine.

Remarquez donc qu'il ne suffit pas de vouloir ni même de faire ce qui est le plus agréable à Dieu, mais que de plus il faut le vouloir et le faire par un mouvement de sa grâce et par le désir de lui plaire. C'est en ceci principalement que nous avons à combattre contre la nature, toujours si avide de plaisir, qu'en toutes choses, et quelquefois dans les spirituelles plus que dans les autres, elle cherche sa propre satisfaction, et se contente ainsi elle-même avec d'autant moins de scrupule qu'elle n'y aperçoit rien de mal. De là vient

(1) Ire Epitre aux Cor., III, 18.

que, quand il s'agit d'entreprendre quelque bonne œuvre, nous nous y portons avec ardeur, non pas dans la seule vue d'obéir à Dieu, mais à cause d'un certain plaisir que nous trouvons quelquefois à faire les choses que Dieu nous commande.

Cette illusion est d'autant plus difficile à reconnaître, que l'objet de notre affection et de nos désirs est meilleur en soi. Qui croirait que l'amour-propre, tout vicieux qu'il est, peut quelquefois nous engager à vouloir nous unir à Dieu; qu'en désirant de posséder Dieu, nous avons souvent plus d'égard à notre intérêt qu'à sa gloire et à l'accomplissement de sa volonté, qui est cependant l'unique chose que doivent envisager ceux qui l'aiment, qui le cherchent et qui font profession de garder sa loi? Pour éviter un écueil si dangereux, et pour nous accoutumer à ne rien vouloir, à ne rien faire que selon l'impression de l'Esprit divin, et avec une intention très pure d'honorer Celui qui veut être non seulement le premier principe, mais encore la dernière fin de toutes les actions, voici ce qu'il y a à observer :

Quand il se présente une occasion de faire quelque bonne œuvre, ne permettons pas à notre cœur de la désirer et de s'y affectionner sans avoir auparavant élevé notre esprit à Dieu, afin de savoir s'il veut que nous la fassions, et d'examiner si nous la désirons purement parce qu'elle lui est

agréable. De cette sorte, notre volonté, prévenue et réglée par celle de Dieu, se portera à aimer ce qu'il aime par le seul motif de le satisfaire pleinement et de procurer sa gloire. Il faut en user de même dans les choses que Dieu ne veut pas ; car, avant de les rejeter, nous devons pareillement nous élever en esprit vers lui, pour connaître sa volonté, et pour avoir quelque certitude qu'en les rejetant nous nous rendons agréables à ses yeux.

Mais il est bon de remarquer qu'on ne découvre pas aisément les artifices de la nature corrompue, qui, sous des prétextes spécieux, se cherche toujours elle-même, et nous fait croire qu'en toutes nos œuvres nous n'avons point d'autre vue que de faire quelque chose d'agréable à Dieu. De là vient que ce que nous embrassons et ce que nous rejetons dans le seul dessein de nous contenter nous-mêmes nous croyons ne l'embrasser et ne le rejeter que par le désir de plaire à Notre Seigneur, ou par la crainte de lui déplaire. Le remède le plus essentiel à ce mal consiste dans la pureté du cœur, que ceux qui s'engagent au combat spirituel doivent se proposer pour fin en se dépouillant du vieil homme pour se revêtir du nouveau.

La manière de nous appliquer ce remède divin est de tâcher, au commencement de nos actions, de nous défaire de tous les motifs où il entre quelque chose de

naturel et d'humain, de n'aimer rien et de ne rien haïr que par la seule considération de la volonté divine. Si dans tout ce que nous faisons, et particulièrement dans les mouvements du cœur et dans quelques œuvres extérieures qui ne durent qu'un instant, nous ne sentons pas toujours l'impression actuelle de ce motif, faisons en sorte du moins qu'il se trouve virtuellement partout, et qu'au fond de l'âme nous conservions un véritable désir de ne plaire qu'à Dieu seul. Mais, dans les actions qui ont quelque durée, ce n'est pas assez de diriger notre intention à cette fin ; il faut la renouveler souvent, et l'entretenir dans sa pureté et dans sa ferveur ; sans cela nous serions fort en danger de nous laisser aveugler par l'amour-propre, qui, préférant en toutes choses la créature au Créateur, a coutume de nous séduire ; de sorte qu'en peu de temps et presque insensiblement nous changeons d'intention et d'objet.

Un homme de bien commence ordinairement toutes ses actions dans la seule vue de plaire à Dieu ; mais, s'il ne se tient pas sur ses gardes, il se laisse aller peu à peu et sans y penser à la vaine gloire ; de façon que, ne songeant plus à la volonté divine, qui auparavant le faisait agir, il s'attache au seul plaisir qu'il trouve dans son travail, et n'envisage que l'utilité ou la gloire qu'il peut en retirer.

Si, dans le temps où il peut le mieux

réussir, Dieu l'empêche de continuer ce qu'il a commencé, soit en lui envoyant quelque maladie, soit en permettant qu'on l'interrompe, il en devient tout chagrin, jusqu'à murmurer contre les obstacles qu'il rencontre et quelquefois contre Dieu même, ce qui montre clairement que son intention n'est pas droite et qu'elle vient d'un mauvais principe ; car quiconque agit par le mouvement de la grâce et dans le dessein de plaire à Dieu seul n'a pas plus d'inclination pour un exercice que pour un autre ; et s'il désire quelque chose, il ne prétend l'obtenir que de la manière et dans le temps qu'il plaira à Dieu, toujours soumis aux ordres de sa providence, toujours tranquille et content, quelque succès qu'aient ses desseins, parce qu'il ne veut qu'une seule chose, l'accomplissement de la volonté divine.

Que c[illegible]n, se recueillant en soi-même, songe à rapporter toutes ses actions à une fin si excellente et si noble ; et si quelquefois, dans la disposition intérieure où il est, il se sent porté à faire de bonnes œuvres pour se garantir par là des peines de l'enfer, ou pour mériter le bonheur du ciel, il peut encore se proposer pour dernière fin d'obéir à Dieu, qui veut qu'on gagne le ciel et qu'on évite l'enfer. On ne saurait croire combien est grande la vertu de ce motif, puisque la moindre action, quelque basse qu'elle soit, étant faite simplement pour

Dieu, vaut mieux de beaucoup que plusieurs autres, quoique fort bonnes et d'un grand mérite, qui se font dans une autre vue. C'est par ce principe qu'une aumône peu considérable donnée à un pauvre pour la seule gloire de la Majesté divine, lui est sans comparaison plus agréable que si pour quelque autre fin on abandonnait de grands biens, quand même on serait porté à s'en défaire par l'espérance des biens du ciel, quoique, après tout, ce motif soit louable et mérite qu'on se le propose.

Cette pratique si sainte de faire toutes nos œuvres pour plaire à Dieu nous semblera au commencement un peu difficile; mais avec le temps elle nous deviendra aisée et même agréable, si nous nous accoutumons à chercher Dieu de tout notre cœur, si nous soupirons sans cesse après lui comme après notre unique et souverain bien, qui de soi mérite que toutes les créatures le recherchent, l'estiment et l'aiment par-dessus toute autre chose. Plus nous nous attacherons à considérer combien Dieu est grand et aimable, plus les affections de notre cœur envers ce divin objet seront tendres et fréquentes; et par là nous acquerrons plus facilement et plus promptement cette habitude de rapporter toutes nos actions à sa gloire.

Ajoutons que le dernier moyen de faire toutes nos actions par ce motif si excellent et si relevé, c'est d'en demander instam-

ment la grâce à Notre Seigneur, et de considérer souvent les biens infinis que Dieu nous a accordés et dont il nous comble encore à toute heure, non point par rapport à notre intérêt, mais uniquement dans l'intérêt de sa gloire.

CHAPITRE XI

De quelques considérations qui peuvent porter la volonté à ne vouloir que ce que Dieu veut.

Pour engager plus facilement notre volonté à ne vouloir que ce que Dieu veut et à ne chercher que sa gloire, souvenons-nous qu'il a daigné nous aimer et nous honorer le premier de mille manières différentes. C'est lui qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui a fait toutes les autres créatures pour notre service ; c'est lui qui, voulant nous donner un rédempteur, nous a envoyé, non pas un Ange, mais son Fils unique, qui a racheté le monde, *non pas au prix de l'argent et de l'or, qui sont des choses corruptibles, mais au prix de son sang* (1), et par sa mort, non moins infâme que douloureuse ; c'est lui enfin qui à tout moment nous protège contre la fureur de nos ennemis, combat pour nous par sa grâce, et, pour

(1) Ire Epitre de saint Pierre, I, 18, 19.

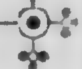
fortifier notre faiblesse, est toujours prêt à nous donner le corps de son Fils à la sainte table.

Ne sont-ce pas là des témoignages certains de l'estime et de l'affection que ce grand Dieu a pour nous? Qui pourrait comprendre jusqu'où va sa charité pour des créatures aussi pauvres et aussi viles que nous, et jusqu'où doit aller notre reconnaissance pour ce bienfaiteur de qui nous tenons tout? Si les grands de la terre, se voyant honorés par des personnes que la naissance et la fortune ont mises au-dessous d'eux, se croient néanmoins obligés de leur rendre quelque honneur, quels hommages ne doivent pas rendre des vers de terre au souverain Maître du monde, qui leur donne tant de marques de sa bienveillance et de son estime! Il faut surtout nous souvenir que cette infinie Majesté mérite que nous la servions par le principe d'un amour très pur, qui ne cherche qu'à lui plaire.

CHAPITRE XII

Il y a dans l'homme plusieurs volontés qui se font sans cesse la guerre

Il y a dans l'homme deux volontés, l'une supérieure, l'autre inférieure. La première est celle que nous appelons communément la raison; l'autre, celle à la-

quelle nous donnons le nom d'appétit, de chair, de sens, de passions. Cependant, comme, à proprement parler, on n'est homme que par la raison, ce n'est pas vouloir quelque chose que de s'y porter par un premier mouvement de l'appétit sensitif, à moins que la volonté supérieure ne s'y porte ensuite et ne s'y attache.

C'est pourquoi toute notre guerre spirituelle consiste en ce que la volonté raisonnable, ayant au-dessus d'elle la divine volonté, au-dessous, l'appétit sensitif, et se trouvant comme au milieu, est combattue presque également des deux côtés, parce que Dieu d'une part, et la chair de l'autre, la sollicitent sans relâche jusqu'à ce qu'elle soit déterminée pour le bien ou pour le mal. C'est ce qui cause des peines inconcevables à ceux qui, ayant contracté de mauvaises habitudes dans leur jeunesse, prennent enfin la résolution de changer de vie, de dompter leur chair, et de rompre avec le monde pour se dévouer entièrement au service de Notre Seigneur; car leur volonté est en même temps attaquée avec beaucoup de violence par la volonté divine et par l'appétit sensitif; et, de quelque côté qu'elle se tourne, elle ne peut résister qu'avec peine à de si rudes attaques.

Ce combat n'a pas lieu dans ceux qui depuis longtemps se sont fait une habitude ou de la vertu, ou du vice, et qui, ayant pris leur parti, veulent toujours vivre

comme ils ont vécu ; car les âmes saintes se conforment à la volonté de Dieu, et celles que le vice a corrompues n'écoutent que la sensualité. Mais que l'on ne s'imagine pas pouvoir acquérir les véritables vertus et servir Dieu comme il faut, si l'on n'est dans la résolution de se faire violence à soi-même, de vaincre la difficulté qu'il y a de renoncer à tous les plaisirs du monde, soit grands, soit petits, auxquels le cœur tient par quelque attachement criminel.

De là vient que si peu de gens arrivent à un haut degré de perfection : car, après avoir surmonté les plus grands obstacles, ils perdent courage et ne peuvent continuer à se vaincre, quoiqu'ils n'aient plus que de légers combats à soutenir pour détruire quelques faibles restes de leur propre volonté, et pour étouffer beaucoup de petites passions, qui, venant à se fortifier de jour en jour, se rendent enfin tout à fait maîtresses de leur cœur.

Parmi ces derniers, il en est plusieurs qui, par exemple, ne dérobent point le bien d'autrui, mais aiment le leur passionnément. Ils n'usent pas de moyens illicites pour se procurer des honneurs mondains ; mais, bien loin de rejeter comme ils le doivent ces vains honneurs, ils les désirent souvent, et tâchent même d'y parvenir par d'autres voies qui leur semblent légitimes. Ils observent les jeûnes d'obligation, mais

ils aiment la bonne chère et les viandes les plus délicates. Ils sont chastes et continents, mais ils ne s'abstiennent pas de certains plaisirs qui sont de grands obstacles aux exercices de la vie spirituelle et à l'intime union avec Dieu.

Comme donc ces choses sont dangereuses pour toutes sortes de personnes et particulièrement pour celles qui n'en craignent pas les suites funestes, il faut que chacun apporte tous les soins imaginables pour les éviter ; sans cela il est impossible qu'on ne fasse la plupart de ses bonnes œuvres avec un esprit de tiédeur, et qu'on n'y mêle beaucoup d'amour-propre, de respect humain, d'imperfections cachées, d'estime de soi-même, d'envie de paraître et d'être applaudi du monde. Ceux qui se négligent en ce point, non seulement ne font aucun progrès dans la voie de leur salut, mais retournent en arrière, et s'exposent à retomber dans leurs anciens vices, parce qu'ils ne s'attachent point à la solide vertu, qu'ils ressentent peu la grâce que Dieu leur a faite de les affranchir de la tyrannie du démon, qu'ils ne connaissent pas même le péril où ils sont. et qu'ils s'endorment ainsi dans une paix et dans une sécurité trompeuses.

On doit faire remarquer ici une illusion d'autant plus à craindre qu'il est moins aisé de la découvrir. Plusieurs de ceux qui ont embrassé la vie spirituelle, s'aimant

trop eux-mêmes, si toutefois l'on peut dire qu'ils s'aiment eux-mêmes, choisissent les exercices qui leur plaisent davantage, et laissent les autres qui ne sont pas de leur goût, qui choquent leur inclination naturelle, qui servent à mortifier leurs passions brutales, contre lesquelles ils devraient tourner toutes leurs forces dans le combat spirituel. On ne saurait trop les exhorter à aimer la peine qu'ils trouveront à vaincre ces habitudes, parce que tout dépend de là, et que plus ils feront paraître de courage à surmonter les premières difficultés qui se rencontrent dans la vertu, plus leur victoire sera prompte et assurée. Que s'ils se proposent uniquement les travaux de cette guerre, s'ils s'y dévouent sans réserve, s'ils n'aspirent pas trop à la victoire et aux fruits de la victoire, qui sont les vertus, ils obtiendront plus facilement et plus sûrement l'objet de leurs désirs.

CHAPITRE XIII

De quelle manière il faut combattre la sensualité. Quels actes la volonté doit produire pour acquérir l'habitude des vertus.

Lorsque nous sentons que Dieu et la chair se disputent la possession de notre cœur, voici les moyens que nous

devons prendre pour faire pencher la victoire du côté de Dieu.

1° Dès que les premiers mouvements de l'appétit sensitif s'élèvent contre la raison, il faut avoir soin de les réprimer, de peur que la volonté ne viennent à y consentir;

2° Ces mouvements étant apaisés on peut les laisser renaître, afin d'avoir occasion de les combattre encore une fois avec plus de force qu'auparavant ;

3° Il est bon même de les provoquer à un troisième combat, pour s'accoutumer à les repousser avec un généreux mépris. Remarquons pourtant que ces deux manières d'exciter en soi ses propres passions ne doivent point avoir lieu à l'égard des mouvements de la chair, dont nous parlerons en un autre endroit ;

4° Enfin il importe extrêmement de former des actes des vertus contraires aux habitudes vicieuses dont on veut se défaire. L'exemple suivant va éclairer tout ceci.

Vous êtes peut-être agité de mouvements d'impatience. Recueillez-vous en vous-même, et considérez tout ce qui se passe dans votre intérieur : vous verrez sans doute que le chagrin, qui a pris naissance dans l'appétit intérieur, tâche de s'emparer de la volonté et de gagner la partie supérieure de votre âme. Alors, suivant le premier avis que je viens de vous donner, faites tout votre possible pour en arrêter le cours, et pour empêcher que la

volonté ne s'y laisse aller. Prenez garde à ne pas quitter le combat avant que votre ennemi, abattu et terrassé, soit contraint de se soumettre à la raison.

Mais voyez l'étrange artifice du malin esprit. Quand il s'aperçoit que vous résistez courageusement à quelque violente passion, non seulement il cesse de l'émouvoir dans votre cœur, mais, s'il l'y trouve déjà allumée, il s'efforce de l'éteindre pour un temps. Son dessein est de vous empêcher d'acquérir par une ferme résistance la vertu contraire, et de vous inspirer ensuite des sentiments de vanité, en vous faisant croire que, comme un vaillant soldat, vous avez en peu de temps vaincu l'ennemi. Il faut donc que vous livriez un second combat, que vous rappeliez en votre mémoire les pensées qui vous ont causé de l'impatience et du chagrin; et aussitôt qu'elles auront excité quelque mouvement dans la partie inférieure, employez toutes les forces de la volonté pour les réprimer.

Mais comme il arrive souvent qu'après avoir fait de grands efforts pour repousser l'ennemi, dans la pensée qu'on le doit et que c'est une chose agréable à Dieu, on n'en est pas pourtant hors de danger d'être vaincu dans une troisième attaque, vous devez encore une fois retourner au combat contre le vice dont vous voulez vous défaire, jusqu'à ce que vous en ayez conçu

non seulement de l'aversion, mais du mépris et de l'horreur.

Enfin, pour orner votre âme des vertus, et pour vous en faire de saintes habitudes, il faut produire beaucoup d'actes de celles qui sont contraires à vos passions déréglées. Par exemple, si vous voulez acquérir une parfaite douceur dans les occasions d'impatience qu'on vous donne en vous méprisant, il ne suffit pas d'employer les trois sortes d'armes dont nous venons de parler pour vaincre la tentation; il faut de plus que vous aimiez le mépris qu'on fait paraître pour vous, il faut que vous désiriez d'être souvent méprisé de la même sorte, et par les mêmes personnes; il faut que vous vous proposiez de souffrir encore de plus grands outrages.

La raison pour laquelle on ne peut se perfectionner dans la vertu sans ces actes contraires aux vices qu'on veut corriger est que tous les autres actes, quoiqu'ils soient d'une fort grande efficacité et en très grand nombre, ne sauraient ôter jusqu'à la racine du mal. Ainsi, pour ne point changer d'exemple, quoique vous ne consentiez pas aux mouvements de colère qui vous viennent lorsqu'on vous méprise, mais que vous les combattiez de toutes les manières que nous avons indiquées, sachez néanmoins que, si vous ne vous accoutumez à aimer l'opprobre et à vous en faire un sujet de joie, vous ne parvien-

drez jamais à déraciner de votre cœur le vice de l'impatience, qui naît d'une trop grande crainte d'être méprisé du monde, et d'un désir trop ardent d'en être estimé; car enfin, tant que cette méchante racine demeurera dans votre âme, elle poussera toujours, et votre vertu s'affaiblira, peut-être même qu'avec le temps vous vous trouverez destitué de toute vertu, et dans un danger continuel de retomber malheureusement dans vos désordres passés.

N'espérez donc pas obtenir jamais les vertus solides, si par des actes fréquents de ces mêmes vertus vous ne détruisez les vices qui leur sont directement opposés. Je dis par des actes fréquents; car, comme il faut plusieurs péchés pour former une habitude vicieuse, il faut aussi plusieurs actes de vertu pour produire une habitude sainte. qui soit parfaite et incompatible avec le vice. Il faut même un plus grand nombre d'actes de vertu pour faire une habitude sainte, qu'il ne faut de péchés pour en faire une vicieuse, parce que la corruption de la nature fortifie toujours celle-ci et affaiblit l'autre.

Remarquez de plus que, si la vertu que vous voulez pratiquer ne peut s'acquérir sans quelques actes extérieurs conformes aux intérieurs, ainsi qu'il arrive dans la patience, vous devez non seulement parler avec charité et douceur, mais rendre tous les services imaginables à celui qui vous

aura maltraité de quelque manière que ce soit : et encore que ces actes, soit intérieurs, soit extérieurs, vous semblent faibles et que vous ne les fassiez qu'avec une extrême répugnance, gardez-vous bien cependant de les négliger, parce que, tout faibles qu'ils sont, ils vous soutiendront dans le combat, et vous seront de puissants moyens pour remporter la victoire.

Veillez donc sur votre intérieur, et ne vous contentez pas de réprimer les mouvements les plus violents des passions; étouffez jusqu'aux plus légers, parce que ceux-ci, pour l'ordinaire, servent de dispositions aux autres, d'où naissent enfin les habitudes vicieuses. Nous savons, par exemple, que beaucoup de gens, ayant négligé de mortifier leurs passions dans des choses assez légères, quoiqu'ils eussent eu le courage de se mortifier dans des occasions très considérables, ont été attaqués, lorsqu'ils y pensaient le moins, plus rudement que jamais par des ennemis qui n'étaient qu'à demi vaincus.

J'ai encore ici un avis de grande importance à vous donner : c'est de mortifier vos appétits dans les choses mêmes qui sont permises, mais non nécessaires; car vous en retirerez de grands avantages. Vous pourrez vous vaincre plus facilement dans les autres occasions, vous deviendrez plus aguerri et plus fort dans les tentations, et vous vous rendrez en même temps agréa-

ble à Notre Seigneur. Je ne saurais trop insister sur ce point : ne vous lassez point de pratiquer les saints exercices que je viens de vous enseigner, et dont vous avez besoin pour la réforme de votre intérieur. Vous remporterez bientôt une glorieuse victoire sur vous-même. Vous ferez en peu de temps de fort grands progrès dans la vertu, et vous deviendrez spirituel, non pas de nom seulement, mais en effet et en vérité.

Que si vous prenez d'autres voies, quoiqu'elles vous paraissent excellentes, que vous y goûtiez de grandes délices spirituelles, que vous croyiez y avoir une intime union avec Dieu, tenez pour certain que jamais vous n'acquerrez de vertus solides, ni ne saurez pas ce que c'est que la véritable spiritualité, qui, comme nous l'avons dit au premier chapitre, ne consiste pas en des exercices doux et qui flattent la nature, mais en ceux qui la crucifient avec ses passions et ses désirs déréglés.

C'est ainsi que l'homme, renouvelé intérieurement par les vertus qu'il a acquises, parvient enfin à une union intime avec son Créateur et son Sauveur attaché en croix. Aussi est-il hors de doute que, comme les habitudes vicieuses se forment en nous par plusieurs actes de la volonté lorsque celle-ci succombe à l'appétit sensitif, de même les vertus chrétiennes s'acquièrent par plusieurs actes de la volonté lorsqu'elle

se conforme à celle de Dieu, qui excite l'âme tantôt à une vertu et tantôt à l'autre. Comme donc la volonté ne peut être criminelle, quelque effort que fasse l'appétit inférieur pour la corrompre, à moins qu'elle n'y consente, aussi ne peut-elle être sainte et unie à Dieu, quelque forte que soit la grâce qui l'attire, à moins qu'elle n'y coopère par des actes non seulement intérieurs, mais extérieurs, si les circonstances l'exigent.

CHAPITRE XV

De ce qu'il faut faire lorsque la volonté semble être vaincue, et hors d'état de résister à l'appétit sensitif.

S'IL vous semble quelquefois que votre volonté est trop faible pour résister à l'appétit inférieur, et à d'autres ennemis qui tâchent de s'en rendre maitres, et qu'alors vous ne vous sentiez pas assez de courage et de résolution pour soutenir leurs attaques, ne laissez pas de tenir ferme, n'abandonnez pas le combat, puisque vous devez croire que vous êtes victorieux tant qu'il ne paraît pas que vous soyez tout à fait vaincu. En effet, comme votre volonté n'a pas besoin du consentement de l'appétit inférieur pour prendre tel parti qu'il lui plaît, aussi, quelque violence qu'elle souffre du côté de cet ennemi

domestique, elle conserve toujours l'usage entier de sa liberté, [illegible] le Créateur lui a donné un pouvoir [illegible] empi[illegible] absolus, que quand tous les [illegible] démons, toutes les créa[illegible] auraient conspiré contre elle, [illegible] rait l'empêcher de faire ou de ne [illegible] ce qu'elle veut ou ce qu'elle ne veut pas, autant de fois et aussi longtemps, pour telle fin et de telle manière que bon lui semble.

Que si quelquefois la tentation vous presse de telle sorte que votre volonté, faible et presque vaincue, semble n'avoir pas toute la force nécessaire pour résister, gardez-vous bien de perdre courage et de mettre bas les armes. Criez au moins et défendez-vous en disant au tentateur : Retire-toi d'ici, Satan; car je mourrais mille fois plutôt que de consentir à tes suggestions infâmes. Faites comme un homme qui, étant aux prises avec un ennemi opiniâtre, et ne pouvant le percer de son épée, le frappe avec le pommeau et comme il peut. Voyez comme il tâche de se dégager, comme il recule de quelques pas, et comme il revient sur son adversaire pour lui donner le coup de la mort! Cela vous apprend à vous retirer souvent en vous-même pour considérer votre néant, pour vous animer ensuite d'une généreuse confiance en la toute-puissance de Dieu, pour attaquer et pour vaincre, avec sa grâce, la passion qui vous domine. C'est

alors que vous devez dire : « Aidez-moi, Seigneur mon Dieu; aidez-moi, Jésus et Marie, n'abandonnez point votre serviteur, ne permettez pas que je succombe à la tentation. »

Mais si l'ennemi vous donne quelque relâche, appelez votre entendement au secours de la volonté, fortifiez-la par diverses considérations propres à relever votre courage et à vous animer au combat. Si vous êtes, par exemple, ou persécuté injustement, ou affligé de quelque autre manière, et que, dans une profonde tristesse, vous vous sentiez violemment tenté d'impatience, jusqu'à ne pouvoir ou à ne vouloir plus rien souffrir, tâchez de ranimer votre courage en faisant une sérieuse réflexion sur les articles suivants, et sur d'autres semblables :

1° Voyez si vous ne méritez pas le mal que vous endurez, et si vous ne vous l'êtes point attiré vous-même ; car, s'il vous est arrivé par votre faute, la raison veut que vous souffriez patiemment une plaie que vous vous êtes faite de vos propres mains ;

2° Si vous n'avez rien à vous reprocher là-dessus, jetez les yeux sur vos désordres passés, dont la justice divine ne vous a pas encore puni, et que vous n'avez pas expiés par une juste pénitence : et voyant que Dieu, dans sa miséricorde, change la peine que vous avez méritée, qui devrait être ou fort longue dans le purgatoire, ou

éternelle dans l'enfer, en une autre et plus légère et plus courte, recevez-la non seulement avec patience, mais même avec joie et avec actions de grâces ;

3° Si vous croyez, quoique sans raison, avoir commis peu de fautes et fait beaucoup de pénitences, souvenez-vous qu'on ne peut entrer dans le royaume du ciel que par la porte étroite des tribulations ;

4° Songez de plus que, quand vous pourriez y entrer par une autre porte, la loi seule du pur amour devrait vous en ôter le désir et la pensée, parce que le Fils de Dieu et tous les saints après lui y sont allés, portant leurs croix, et par un chemin tout couvert d'épines ;

5° Mais ce qu'il faut que vous envisagiez principalement ici et en toutes choses, c'est la volonté de Dieu, qui a pour vous tant d'amour, qu'il prendra un plaisir extrême à vous voir faire des actes héroïques de vertus, et répondre par ces preuves de votre courage et de votre fidélité à l'affection qu'il vous porte. Sachez, au reste, que plus la persécution que vous souffrirez sera injuste du côté de son auteur, et par conséquent plus insupportable du vôtre, plus le Seigneur estimera votre constance ; puisque, au milieu des afflictions, vous adorerez ses jugements, vous vous soumettrez à sa providence, qui tourne en bien tous les événements fâcheux, et fait servir à notre salut la haine de nos ennemis.

CHAPITRE XV

De quelques avis fort utiles pour savoir quelle est la manière de bien combattre, quels ennemis on doit attaquer, et par quelle vertu on peut les vaincre.

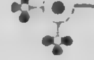
Vous avez vu de quelle sorte il faut combattre afin de pouvoir se vaincre soi-même et acquérir la vertu; mais, pour remporter plus aisément et plus promptement la victoire, ne pensez pas que ce soit assez de combattre et de signaler son courage une seule fois : il est nécessaire de retourner au combat, surtout contre l'amour-propre, jusqu'à ce qu'on en vienne à regarder comme ses amis ceux dont on reçoit de plus cruels et de plus sanglants outrages. Si vous négligez ce combat, vos victoires deviendrontdifficiles,imparfaites, rares et de peu de durée. Combattez donc avec beaucoup de résolution; ne vous excusez pas sur votre faiblesse naturelle, et si vous manquez de force, demandez-en à Notre Seigneur, et il vous en donnera.

Songez de plus que, si la force de vos ennemis est extrême, si la multitude en est innombrable, l'amour que Dieu vous porte est infiniment plus grand; les Anges du ciel qui vous défendent, les saints qui intercèdent pour vous, sont en beaucoup plus grand nombre.

Ces considérations ont tellement encouragé de simples femmes, qu'elles ont vaincu

toutes les ruses du monde, résisté aux attraits de la chair, et triomphé de la rage du démon. C'est pourquoi vous ne devez pas vous épouvanter, quoiqu'il vous semble que les efforts de tant d'ennemis sont difficiles à soutenir, que cette guerre ne finira qu'avec votre vie, et que vous êtes menacés de toutes parts d'une ruine presque certaine ; car il faut encore que vous sachiez que ni les forces ni les ruses de vos ennemis ne peuvent vous nuire sans la permission de Celui pour l'honneur duquel vous combattez; et comme il aime extrêmement cette sorte de combat, puisqu'il y appelle tous les hommes, non seulement il ne souffrira pas que ceux qui ont conjure votre perte exécutent leurs mauvais desseins, mais il combattra pour vous, et vous donnera la victoire tôt ou tard, avec de grands avantages, dût-il attendre jusqu'au dernier jour de votre vie.

Tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous vous défendiez vaillamment, et que, quand vous seriez tout couvert de blessures, vous ne quittiez point pour cela les armes, ni ne preniez point la fuite. Au reste, pour vous exciter à bien faire votre devoir, souvenez-vous que cette guerre est inévitable, et qu'il faut nécessairement combattre ou mourir ; car enfin, vous avez affaire à des ennemis si furieux et si opiniâtres, qu'il est impossible d'avoir jamais ni paix ni trève avec eux.



CHAPITRE XVI

Dès le matin le soldat chrétien doit se préparer au combat

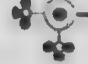
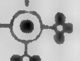
La première chose que vous devez faire à votre réveil, c'est d'ouvrir les yeux de l'âme, et de vous considérer comme dans un champ de bataille, en présence de votre ennemi et dans la nécessité de combattre ou de périr pour jamais. Figurez-vous donc devant vous cet ennemi, qui n'est autre chose qu'un vice, une passion déréglée, dont vous tâchez depuis quelque temps de vous défaire; figurez-vous ce monstre furieux qui vient se jeter sur vous pour vous dévorer. Représentez-vous en même temps à votre droite Jésus-Christ, votre invincible chef, accompagné de Marie et de Joseph, de plusieurs troupes d'Anges et de bienheureux, et particulièrement du glorieux Archange saint Michel; à gauche, le prince des ténèbres avec ses ministres, résolus à soutenir cette passion ou ce vice que vous avez à combattre, et à mettre tout en œuvre pour vous y faire succomber.

Cependant imaginez-vous entendre au fond du cœur la voix de votre Ange gardien qui vous parle de la sorte: C'est aujourd'hui que vous devez faire les derniers efforts pour vaincre cet ennemi et tous ceux qui ont conspiré contre vous. Ayez bon courage; ne vous laissez vaincre ni par une vaine frayeur, ni par quelque

considération que ce soit, parce que Jésus, votre chef, est ici près de vous, avec les troupes de l'armée céleste, pour vous défendre contre tous ceux qui vous font la guerre, et il ne permettra jamais qu'ils vous réduisent sous leur puissance ni par la force ni par l'adresse. Demeurez fermes, et, quelque peine que vous éprouviez, faites-vous violence : criez au Seigneur du plus profond de votre âme, invoquez continuellement Jésus et Marie, priez tous les saints de vous secourir, et ne doutez point après cela que vous ne remportiez la victoire.

Quelque faible que vous vous trouviez, quelque redoutables que vos ennemis vous paraissent et par leur nombre et par leurs forces, ne craignez rien, car les troupes qui viennent du ciel à votre secours sont plus nombreuses que celles que l'enfer envoie pour vous ôter la vie de la grâce. Le Dieu qui vous a créé et qui vous a racheté est tout-puissant ; il vous aime, il vous protège, et il a, sans comparaison, plus d'envie de vous sauver que le démon n'en a de vous perdre.

Combattez donc vaillamment : ne vous lassez pas de vous mortifier, parce qu'en faisant une guerre continuelle à vos mauvaises inclinations et à vos habitudes vicieuses vous remporterez enfin la victoire, et par là vous entrerez dans le royaume du ciel, où l'âme demeurera éternellement

unie à son Dieu. Commencez dès maintenant à combattre au nom du Seigneur, ayant pour épée et pour bouclier la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, l'oraison, l'exercice saint de vos puissances spirituelles.

Avec ces armes vous attaquerez l'ennemi, je veux dire cette passion dominante que vous vous êtes proposé de vaincre, ou par un mépris généreux, ou par une ferme résistance, ou par des actes réitérés de la vertu qui lui est contraire, ou enfin par d'autres moyens que le Ciel vous fournira pour l'extirper de votre cœur. Ne vous donnez point de repos que vous ne l'ayez tout à fait domptée : vous mériterez par votre constance de recevoir la couronne du souverain Juge, qui, avec toute l'Eglise triomphante, sera spectateur de votre combat.

Je vous le dis encore une fois, vous ne devez point vous lasser dans cette guerre. Considérez seulement que tous les hommes sont obligés de servir Dieu et de tâcher de lui plaire ; que c'est d'ailleurs une nécessité de combattre, puisqu'on ne peut prendre la fuite sans s'exposer à être blessé, et même à perdre la vie ; et qu'après tout, quand on voudrait se révolter contre Dieu, embrasser le parti du monde, s'abandonner au plaisir des sens, on ne serait pas exempt de peines, puisqu'on aurait à souffrir beaucoup et dans le corps et dans

l'âme, pour satisfaire sa sensualité et son ambition. Quelle plus grande folie que de ne pas craindre en ce monde des peines très rudes, suivies d'une éternité de tourments, et de craindre quelques peines assez légères qui se terminent à une éternité de bonheur et à un repos d'où l'on jouit pour jamais de la vue de Dieu !

CHAPITRE XVII

De l'ordre qu'il faut garder dans le combat contre les passions et les vices

Il est d'une extrême importance que vous sachiez l'ordre qu'il faut garder dans le combat contre les passions et les vices, pour ne pas agir en aveugle et donner des coups en l'air, comme font beaucoup de gens, qui perdent par là presque tout le fruit de leurs peines.

Commencez donc par vous recueillir en vous-même, afin d'examiner soigneusement quelles sont pour l'ordinaire vos pensées et vos affections, quelle est la passion qui règne en vous. C'est particulièrement à celle-là, comme à votre plus grand ennemi, que vous devez déclarer la guerre. Si l'esprit malin, voulant faire diversion, vous attaque par quelque autre endroit, il faut aller du côté où le danger est le plus pressant, et revenir ensuite à votre première entreprise.

CHAPITRE XVIII

De quelle manière on doit réprimer les mouvements subits des passions

Si vous n'êtes pas encore bien accoutumé à supporter patiemment les injures, les affronts et les autres peines de la vie, vous vous y accoutumerez en les prévoyant, et en vous préparant de loin à les recevoir. Lors donc que vous aurez examiné de quelle nature est cette passion qui vous tourmente davantage, vous verrez ensuite quelles sont les personnes à qui vous avez affaire, quels sont les lieux et les occasions où vous vous trouvez ordinairement, et vous connaîtrez ce qui peut vous arriver de fâcheux.

S'il vous survient quelque accident imprévu, outre qu'il vous sera très utile de vous être précautionné contre de pareils sujets de mortification et de peine, voici encore un moyen de vous le rendre plus supportable. Dès que vous vous sentirez tant soit peu ému d'une injure, d'une affliction qui vous arrive contre votre attente, prenez garde à ne pas vous laisser aller au chagrin; songez d'abord à élever votre cœur à Dieu, et considérez que cet accident est une grâce du Ciel, que Dieu même, ce père si bon, ne vous l'envoie que comme un moyen de vous purifier et de vous unir plus étroitement à lui, et qu'il se plaît infiniment à vous voir souffrir avec joie les

plus grandes adversités pour l'amour de lui.

Tournez-vous après cela vers vous-même, et faites-vous de justes reproches. Lâche que je suis, comment avoir si peu de courage, que de ne pouvoir porter une croix qui vient, non pas de cette personne ou de cette autre, mais de mon Père qui est dans le ciel ? Puis, envisageant cette croix, recevez-la non seulement avec soumission, mais avec allégresse, en disant : O croix que la Providence divine m'a préparée avant que je fusse au monde ! croix que l'amour de mon Jésus crucifié me rend plus douce que tous les plaisirs des sens, attachez-moi désormais à vous, afin que par vous je puisse être uni à Celui qui m'a racheté en mourant entre vos bras.

Si la passion vous trouble tellement d'abord, qu'elle vous mette hors d'état d'élever votre âme à Dieu, et que même votre volonté en reçoive quelque atteinte, gardez-vous bien de la laisser aller plus avant ; et, quelque désordre qu'elle ait pu causer dans votre cœur, ne laissez pas de faire tous vos efforts pour la vaincre, en implorant avec ferveur le secours du Ciel. Après tout, la voie la plus sûre pour arrêter ces premières saillies des passions est d'essayer de bonne heure d'en détruire la cause. Si vous remarquez, par exemple, que, pour avoir trop d'attache à quelque chose, vous vous mettez en colère toutes les fois que l'on s'oppose à vos inclinations,

rompez cette attache, et vous jouirez toujours d'un parfait repos.

Mais si le trouble que vous ressentez vient, non d'un amour déréglé pour quelque objet agréable, mais d'une aversion naturelle pour une personne en qui tout vous choque, et dont les moindres actions vous déplaisent, le grand remède à ce mal est, malgré votre antipathie, de tâcher d'aimer cette personne, non seulement parce que c'est une créature formée de la main de Dieu et rachetée par le précieux sang de Jésus-Christ aussi bien que vous, mais parce qu'en supportant avec douceur ses défauts vous pouvez vous rendre semblable au Père céleste, qui a de l'amour et de la bonté généralement pour tous.

CHAPITRE XIX

Comment il faut combattre le vice de l'impureté

Vous devez combattre ce vice d'une manière particulière, et avec plus de vigueur que les autres. Pour y réussir, il faut distinguer trois temps : le premier, avant la tentation ; le second, pendant la tentation ; le troisième, après la tentation.

1° Avant la tentation, on doit employer tous ses soins à en prévenir jusqu'aux moindres occasions, et s'éloigner des personnes dont le commerce est dangereux. Si

par malheur on est obligé de voir ces sortes de personnes, il faut le faire le plus vite possible, avec un visage modeste, des paroles graves, et d'un air plutôt sérieux que familier et enjoué. Ne présumez point de vous-même sur ce que, durant plusieurs années que vous avez vécu dans le monde, vous n'avez presque jamais su ce que c'est que l'aiguillon de la chair, car le démon de l'impureté fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années. Il est quelquefois longtemps à préparer ses machines; mais les coups qu'il donne sont d'autant plus rudes, les plaies qu'il fait sont d'autant plus dangereuses qu'il sait l'art de contrefaire et de tuer en flattant. Il est même à remarquer, et l'expérience journalière le montre, que le péril n'est jamais plus grand que lorsqu'on fait ou qu'on entretient certaines liaisons où rien de mal ne paraît parce qu elles sont fondées sur des raisons spécieuses ou de parenté, ou de gratitude, ou de quelque autre devoir, ou sur le mérite et la vertu de la personne qu'on aime. L'amour impur se glisse insensiblement dans ces amitiés par des visites fréquentes, par des conversations trop longues, par des familiarités indiscrètes, jusqu'à ce qu'enfin le poison gagne le cœur, et la raison s'obscurcit; de sorte que l'on ne compte pour rien des regards peu modestes, des paroles tendres, des entretiens libres et pleins de railleries, d'où naissent des tentations très



rudes et très difficiles à vaincre. Fuyez donc avant toutes choses l'occasion du péché, parce que vous êtes comme de la paille auprès d'un grand feu ; et ne vous fiez point à votre vertu, ni à la résolution que vous avez prise de mourir plutôt que d'offenser Dieu ; car, quelque bonne volonté que vous ayez, l'amour sensuel qui s'allume dans ces conversations douces et fréquentes s'embrasera tellement, que rien ne sera capable de l'éteindre. Le désir violent d'assouvir votre passion vous empêchera d'écouter les remontrances de vos amis ; vous perdrez la crainte de Dieu, vous mépriserez l'honneur et la vie, les feux mêmes de l'enfer n'étoufferont pas les flammes impures dont vous brûlerez. Cherchez donc votre salut dans la fuite, autrement vous serez surpris, et le prix d'une confiance présomptueuse sera la mort éternelle ;

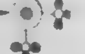
2° Soyez ennemi de l'oisiveté, pensez à vos devoirs, et n'oubliez rien pour satisfaire aux obligations essentielles de votre état ;

3° Obéissez avec joie et sans résistance à vos supérieurs ; exécutez promptement tout ce qu'ils vous commanderont, et que les choses les plus humiliantes et les plus contraires à votre inclination soient toujours celles que vous fassiez avec plus d'ardeur ;

4° Gardez-vous de juger témérairement votre prochain, surtout en matière d'impureté. S'il est tombé par malheur en quelque désordre, et si sa chute est publique,

ne le traitez pas pour cela avec mépris; ne vous fâchez pas contre lui; mais ayez pitié de sa faiblesse, et tâchez d'en profiter en vous humiliant devant Dieu, en confessant que vous n'êtes que poussière, que boue, qu'un pur néant, en redoublant vos prières, en fuyant avec plus de soin que jamais tout commerce dangereux : pour peu suspect qu'il puisse être. Car, si vous êtes trop prompt à juger désavantageusement vos freres, Dieu, pour vous punir et pour vouscorrigertoutensemble, permettra que vous tombiez dans les mêmes fautes que vous condamnez; et grâce à cette humiliation, reconnaissant votre orgueil et votre imprudence, vous chercherez des remèdes à l'un et à l'autre. Mais quand vous pourriez éviter ces chutes honteuses, sachez néanmoins que, si vous continuez à former des jugements et ’es soupçons téméraires, vous serez toujours en grand danger de périr ;

5° Si vous vous sentez le cœur rempli de délices et de consolations spirituelles, n'en ayez pas en vous-même de secrètes complaisances. Ne vous imaginez pas être arrivé au comble de la perfection, ni que l'ennemi soit hors d'état de vous nuire, parce qu'il vous semble n'avoir plus pour lui que du mépris, de l'aversion et de l'horreur. Soyez certain que, sans une extrême circonspection, vous aurez bien de la peine à vous garantir des chutes.

Venons maintenant à ce qui regarde le temps de la tentation. Il faut voir d'abord si la cause d'où elle procède est intérieure ou extérieure.

Par cause extérieure j'entends la curiosité, soit des yeux, soit des oreilles, sur des choses peu honnêtes, la délicatesse et le luxe des habits, les amitiés trop naturelles, les conversations trop libres. On remédie à ce mal par la pudeur et la modestie, qui tiennent les yeux et les oreilles fermés aux objets capables de souiller l'imagination; mais le souverain remède est la fuite, ainsi que nous avons dit.

La cause intérieure vient d'un excès de délicatesse dans notre manière de vivre, ou d'une foule de pensées mauvaises, qui sont les effets de nos méchantes habitudes ou de la suggestion du démon.

Le corps accoutumé à la bonne chère et à la mollesse doit être mortifié par les jeûnes, par les disciplines, par les cilices, par les veilles, par toutes sortes d'austérités, sans néanmoins dépasser les bornes de la discrétion et de l'obéissance.

Pour ce qui est des pensées impures, de quelque principe qu'elles viennent, on peut s'en défaire : 1° par une sérieuse application aux exercices propres de son état; 2° par l'oraison et la méditation.

L'oraison se fera de cette manière : dès que ces sortes de pensées se présenteront à votre esprit, et que vous commencerez à

en sentir l'impression, recueillez-vous en vous-même ; et, vous adressant à Jésus crucifié, dites-lui : O mon doux Jésus, hâtez-vous de venir à mon secours, de crainte que je ne tombe entre les mains de mes ennemis. Quelquefois, embrassant la croix où Jésus est attaché, baisez mille fois les plaies sacrées de ses pieds, et dites avec confiance et avec amour : O plaies adorables, ô plaies infiniment saintes, imprimez-vous dans mon cœur, dans ce cœur si plein d'abominations, et préservez-moi du péché.

Quant à la méditation, je ne vous conseille pas, lorsque la tentation vous presse et vous tourmente le plus, de faire ce que quelques livres enseignent pour donner de l'horreur de l'impureté : de considérer, par exemple, que ce vice est très honteux, qu'il est insatiable, qu'il traîne après lui une infinité de dégoûts, de déplaisirs, de chagrins, et quelquefois même la perte des biens, de la santé, de la vie et de l'honneur, etc. Ces sortes de considérations ne sont pas de trop bons moyens pour nous tirer du péril, et souvent elles ne font que nous y engager davantage ; parce que, si d'un côté, l'entendement chasse les pensées mauvaises, il les rappelle de l'autre, et met toujours la volonté en danger d'y consentir.

Ainsi la voie la plus sûre pour nous en défaire est d'éloigner de notre pensée non seulement les objets impurs, mais même

ceux qui leur sont contraires, parce qu'en nous efforçant de les dissiper par ceux qui leur sont contraires, nous y pensons malgré nous, et nous en conservons les images. Contentez-vous donc de méditer sur la vie et sur la Passion de Notre Seigneur ; et si durant ce saint exercice les mêmes pensées vous reviennent, si elles vous font plus de peine qu'auparavant, comme cela peut vous arriver, ne vous découragez pas et ne quittez pas la méditation. Bien loin de faire de grands efforts pour les chasser. méprisez-les comme venant du démon et non pas de vous; continuez seulement à méditer avec toute l'attention possible sur la mort de votre Sauveur, parce qu'il n'est rien de plus puissant pour repousser l'esprit immonde, quand même il serait déterminé à vous faire éternellement la guerre.

Vous finirez votre méditation par cette prière, ou par quelque autre semblable : O mon Créateur et mon Rédempteur, délivrez-moi de mes ennemis par votre infinie bonté et par les mérites de votre sainte Passion. Mais souvenez-vous, en disant cela, de ne point penser au vice dont vous essayez de vous défendre, parce que la moindre idée en est dangereuse. Surtout prenez garde à ne pas perdre de temps à disputer avec vous-même pour savoir si vous avez consenti ou non à la tentation ; car cette sorte d'examen est une invention de l'ennemi, qui, sous prétexte d'un bien

apparent, d'une obligation chimérique, veut vous donner de l'inquiétude, ou espère du moins vous faire prendre quelque plaisir à ces images impures dont il occupe votre esprit.

Lors donc qu'il ne paraît pas clairement que vous ayez consenti au mal, il doit vous suffire de déclarer en peu de mots à votre père spirituel tout ce que vous savez ; et, selon ce qu'il vous dira, tenez-vous l'esprit en repos et n'y pensez plus. Mais découvrez-lui fidèlement tout le fond de votre cœur, sans jamais lui rien cacher, ni par une mauvaise honte, ni par quelque autre raison que ce soit ; car si l'humilité vous est nécessaire pour vaincre généralement tous vos ennemis, combien devez-vous en avoir besoin pour vous délivrer de ce vice, qui est presque toujours un châtiment de l'orgueil !

Enfin, quand la tentation est passée, voici ce que vous avez à faire. Quoique vous jouissiez d'une grande paix, et que vous croyiez être en assurance, fuyez néanmoins tant que vous pourrez les objets qui ont fait naître la tentation, et ne souffrez point qu'ils entrent dans votre esprit, sous quelque prétexte que ce soit ; car ce sont des artifices de la nature corrompue, et des pièges du démon, qui contrefait l'ange de lumière pour vous entraîner avec lui dans les ténèbres extérieures, qui sont celles de l'enfer.

CHAPITRE XX

De la manière de combattre le vice de la paresse

Il importe extrêmement de faire la guerre à la paresse, parce que ce vice, non seulement nous détourne du chemin de la perfection, mais nous livre, pour ainsi parler, entre les mains des ennemis de notre salut. Si vous voulez donc le combattre sérieusement, commencez par fuir toutes les curiosités et tous les vains amusements; détachez votre affection des choses du monde; quittez toutes les occupations qui ne conviennent pas à votre état; tâchez ensuite d'être diligent à répondre aux inspirations du Ciel, à exécuter les ordres de vos supérieurs, et à faire toutes choses dans le temps et de la manière qu'ils le souhaitent. Ne différez pas un seul moment à accomplir ce qu'on vous ordonne. Songez qu'un premier retard en attire un autre, et celui-ci un troisième; et qu'on recule toujours, parce que la peine augmente de plus en plus, et l'amour du repos croît à mesure qu'on en goûte la douceur; de là vient que lorsqu'il faut travailler on s'y met le plus tard qu'on peut, ou on s'en dispense tout à fait, tant on a d'aversion pour le travail.

Ainsi l'habitude de la paresse vient à se former, l'on a de la peine à s'en défaire, à moins que la honte d'avoir vécu dans une



extrême nonchalance ne fasse enfin prendre une résolution d'être à l'avenir plus laborieux et plus diligent.

Remarquez que la paresse est un poison qui se répand dans toutes les puissances de l'âme, et qui n'infecte pas seulement la volonté, en lui faisant haïr le travail, mais l'entendement, en l'aveuglant de telle sorte qu'il ne voit pas que les résolutions des paresseux sont pour la plupart sans effet, et que ce qu'ils devaient faire sur l'heure ils ne le font point du tout, ou le remettent à un autre temps.

Remarquez de plus qu'il ne suffit pas de faire vite et sans délai ce qu'on a à faire, mais qu'il faut choisir le temps que la nature de l'action demande, et, quand on l'a fait, y apporter un extrême soin, pour y donner toute la perfection dont elle est capable. Car enfin ce n'est pas le propre d'une véritable diligence, mais d'une paresse fine et artificieuse, que de faire avec précipitation les choses dont on est chargé, sans se mettre en peine qu'elles soient bien faites ; pourvu qu'on en soit quitte au plus tôt, et qu'on ait plus de temps à donner au repos. Ce désordre vient de ce qu'on ne considère pas assez de quel prix est une bonne œuvre lorsqu'on la fait en son temps, et qu'on passe par-dessus toutes les difficultés que la paresse oppose à ceux qui commencent à faire la guerre à leurs vices.

Considérez donc souvent qu'une seule

aspiration, une oraison jaculatoire, une génuflexion, la moindre marque de respect pour la majesté divine, est quelque chose de plus estimable que tous les trésors de la terre, et que chaque fois qu'un homme se mortifie en quelque chose, les Anges du ciel lui apportent une couronne pour récompense de la victoire qu'il a gagnée sur lui-même. Songez, au contraire, que Dieu ôte peu à peu ses grâces aux tièdes qui les négligent, et qu'il en comble les fervents qui en profitent, afin qu'un jour ces *fidèles serviteurs puissent entrer dans la joie de leur Seigneur* (1).

Mais si au commencement vous ne vous sentez pas assez de force pour supporter tous les travaux et toutes les peines qui se présentent dans la voie de la perfection, il faut que vous ayez l'adresse de vous les cacher à vous-même, de sorte que vous les trouviez beaucoup moindres que les paresseux ne se les figurent. Si donc il est nécessaire, pour acquérir une vertu, que vous en fassiez beaucoup d'actes, que vous vous exerciez pendant plusieurs jours, que vous combattiez contre un grand nombre d'ennemis puissants qui traversent tous vos bons desseins, commencez à former ces actes comme si vous en aviez peu à faire; travaillez comme si votre travail ne devait pas durer longtemps; attaquez vos

(1) S. Matth., XXIII, 21

ennemis l'un après l'autre, comme si vous n'en aviez qu'un seul à combattre. et soyez sûr qu'avec la grâce de Dieu vous serez plus fort qu'eux tous : vous parviendrez par ce moyen à vous délivrer du vice de la paresse, et à acquérir la vertu qui lui est opposée. Pratiquez la même chose dans l'oraison. Si votre oraison doit durer une heure, et si ce temps vous paraît long, proposez-vous seulement de prier un demi-quart d'heure ; passant de ce demi-quart d'heure à un autre, il ne vous sera pas difficile de remplir enfin l'heure tout entière. Si au second ou au troisième demi-quart d'heure vous sentez une trop grande répugnance pour la prière, n'allez pas jusqu'à vous en dégoûter tout à fait ; mais discontinuez un peu ce saint exercice ; et l'interruption ne vous nuira point, pourvu que vous le repreniez peu de temps après.

Usez-en de même à l'égard des œuvres extérieures et du travail corporel. S'il vous semble que vous avez trop de choses ou des choses trop difficiles à faire, et si, par un excès de lâcheté, vous en ressentez du chagrin, commencez toujours par la première sans songer aux autres ; appliquez-vous avec tout le soin possible, et, en faisant bien celle-là, il n'y en aura aucune dont vous ne veniez à bout avec moins de peine que vous ne croyez. Allez ainsi au devant des difficultés qui se rencontrent, et ne fuyez jamais le travail : craignez seu-

lement que la paresse ne s'augmente en vous jusqu'à vous rendre insupportables les peines qui accompagnent les premiers exercices de la vertu, et qu'avant même qu'elles viennent vous n'en conceviez de l'horreur.

C'est ce qui arrive aux âmes lâches et timides; car elles appréhendent toujours l'ennemi, quelque faible et quelque éloigné qu'il soit; elles s'imaginent qu'on va à toute heure leur commander des choses fâcheuses, et ces vaines craintes leur causent du trouble au milieu même de leur repos. Sachez donc qu'il y a dans ce vice un poison caché, qui non seulement étouffe les premières semences des vertus, mais détruit même les vertus déjà formées. Sachez que ce que le ver fait dans le bois, la paresse le fait dans la vie spirituelle, et que c'est par là que le démon a coutume de faire tomber dans ses pièges la plupart des hommes, principalement ceux qui aspirent à la perfection.

Veillez sur vous-même, donnez-vous à l'oraison et aux bonnes œuvres : n'attendez pas, pour vous faire une robe nuptiale, qu'il faille que vous en soyez revêtu pour aller au devant du divin Epoux. Souvenez-vous chaque jour que Celui qui a daigné vous conserver jusqu'au matin ne vous promet pas de vous faire vivre jusqu'au soir, et que s'il a eu la bonté de vous conserver jusqu'au soir, il ne vous assure pas

que vous vivrez jusqu'au lendemain. Employez donc saintement chaque heure du jour comme si c'était la dernière : ne pensez qu'à plaire à Dieu, et craignez toujours ce compte si rigoureux qu'il faudra lui rendre de tous les moments de notre vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Quoique vous ayez beaucoup travaillé, que vous ayez expédié bien des affaires, croyez néanmoins que la journée est perdue pour vous, que toutes vos peines sont inutiles, si vous n'avez pu remporter plusieurs victoires sur vos passions et sur votre propre volonté ; si vous avez négligé de remercier Dieu de ses dons, et particulièrement de la grâce qu'il vous a faite de mourir pour vous ; si vous n'avez pas reçu comme des faveurs les châtiments que ce Père infiniment bon vous a envoyés pour l'expiation de vos crimes.

CHAPITRE XXI

Du bon usage des sens extérieurs, et comme on peut les faire servir à la contemplation des choses divines.

On ne peut, sans un grand soin et une application continuelle, régler comme il faut ses sens extérieurs, parce que l'appétit sensitif, d'où naissent tous les mouvements de la nature corrompue, aime éperdument le plaisir ; et, comme il ne peut

de lui-même se satisfaire, il emploie les sens pour attirer à lui leurs objets, dont il fait passer les images jusqu'à l'esprit. C'est de là que vient le plaisir sensuel, qui, par la communication qu'ont entre eux l'esprit et la chair, s'étant répandu d'abord dans tous les sens qui en sont capables, infecte ensuite, comme un mal contagieux, les puissances spirituelles, et corrompt enfin l'homme tout entier.

Voici les remèdes qu'on peut apporter à un si grand mal. Ne donnez point trop de liberté à vos sens, ne vous en servez jamais que pour une bonne fin, pour quelque chose d'utile ou de nécessaire, et non pour la volupté S'ils s'échappent sans que vous vous en aperceviez, s'ils passent les bornes que la raison leur prescrit, ayez soin de les ramener au plus tôt. Réglez-les de telle sorte, qu'au lieu de s'attacher à de vains objets pour y trouver quelques faux plaisirs, ils s'accoutument à tirer de ces mêmes objets de grands secours pour le salut et la perfection de l'âme; et que l'âme, se recueillant en elle-même, s'élève ensuite par la connaissance des choses créées à la contemplation des grandeurs de Dieu; ce qui peut se pratiquer de cette manière.

Lorsqu'un objet agréable se présente à un de vos sens, ne regardez pas ce qu'il a de matériel, mais considérez-le avec les yeux de l'esprit : et si vous y apercevez quelque chose qui flatte vos sens, songez

qu'il ne le tient pas de lui-même, mais qu'il l'a reçu de Dieu; que c'est Dieu qui d'une main invisible l'a créé et lui donne tout ce que vous admirez de beau et de bon. Après cela, réjouissez-vous de voir que cet Être souverain et indépendant est l'auteur de tant de rares qualités qui vous charment dans les créatures, qu'il les contient toutes éminemment, et que la plus excellente n'a rien qui approche de ses perfections infinies.

Lorsque vous voyez des arbres, des plantes, des fleurs ou d'autres choses semblables, songez que la vie qu'elles ont ne vient pas d'elles, mais de cet Esprit tout-puissant qu'on ne voit point, qui seul les fait vivre, auquel vous direz : O Dieu vivant! ô toute la joie de mon âme! ô vie souveraine! c'est de vous, c'est en vous, c'est par vous que tout vit et croît sur la terre.

Lorsque vous vous arrêtez à contempler quelque bel ouvrage du Créateur, souvenez-vous que de lui-même cet ouvrage n'est rien; pensez à l'ouvrier qui l'a fait, mettez en lui seul toute votre joie, et dites-lui : O mon Dieu! ô l'objet de tous mes désirs! ô mon unique bonheur! que j'ai de joie quand je considère que tout ce qu'il y a de perfections dans les créatures n'est que l'image des vôtres, et que vous en êtes la source!

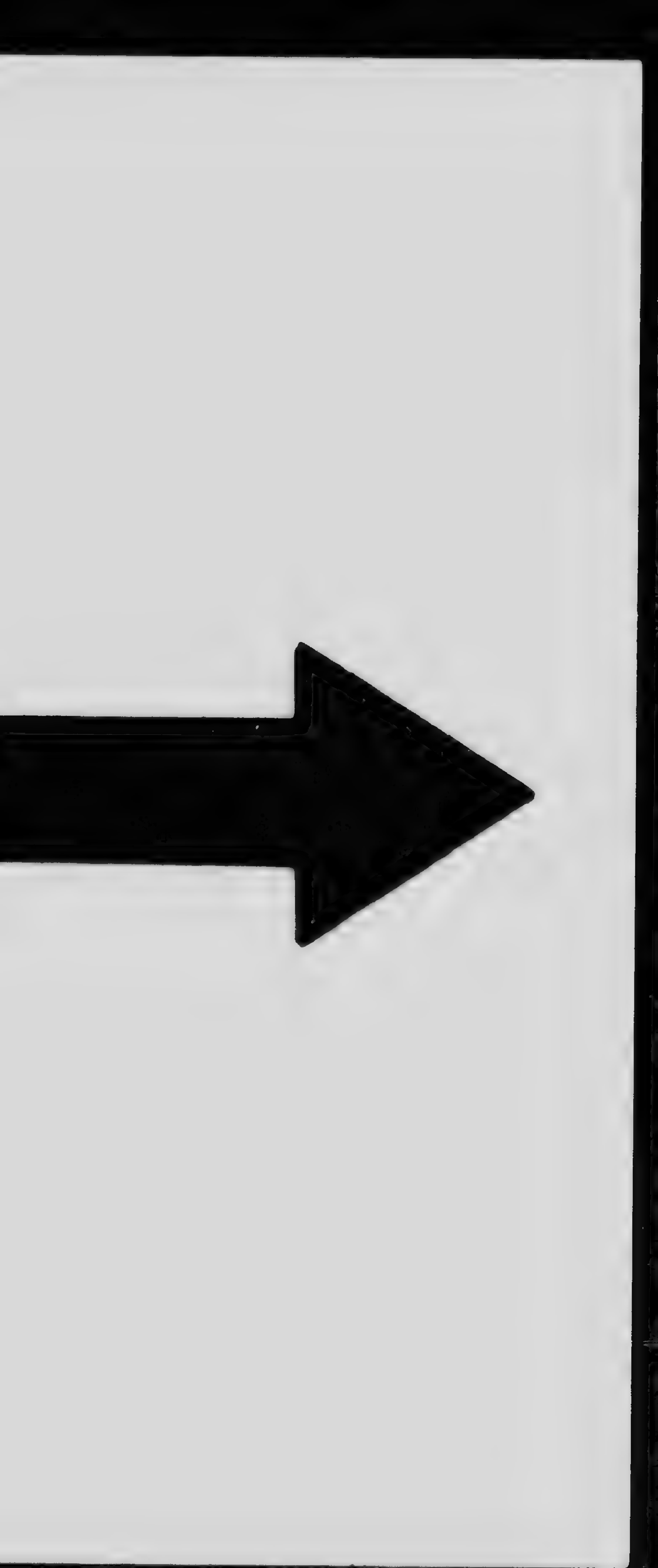
En voyant des animaux, élevez aussi votre esprit et votre cœur vers Celui qui leur donne le sentiment et le mouvement;

dites-lui avec respect et avec amour : Grand Dieu, qui faites mouvoir toutes choses dans le monde, et qui demeurez toujours immobile, je me réjouis de ce que vous êtes éternellement dans le même état, sans pouvoir souffrir aucun changement !

Quand vous vous sentez épris de la beauté des créatures, séparez incontinent ce que vous voyez de ce que vous ne voyez pas; laissez le corps, et attachez-vous à l'esprit : considérez que tout ce qui paraît beau à vos yeux vient d'un principe invisible, qui est la beauté incréée. Dites en vous-même : Voilà de petits ruisseaux de cette source inépuisable, de cet océan immense d'où découle une infinité de biens! Oh! que mon âme ressent de plaisir lorsque je pense à cette beauté éternelle, qui est le principe de toute beauté créée !

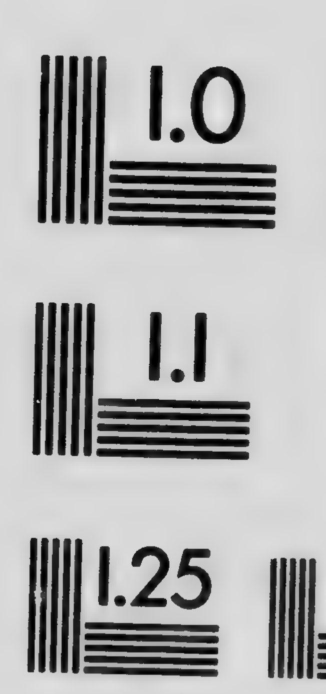
Quand vous voyez une personne douée de sagesse, de justice, de beauté, ou de quelque autre vertu, distinguez pareillement ce qu'elle a de soi avec ce qu'elle a reçu du ciel, et dites à Dieu : O Dieu des vertus, je ne puis vous exprimer le contentement que j'éprouve quand je considère qu'il n'est aucun bien qui ne procède de vous, et que toutes les perfections des créatures ne sont rien en comparaison des vôtres. Je vous rends mille actions de grâces, Seigneur, pour ce bien, et généralement pour tous les biens que vous accordez à mon prochain et à moi. Ayez pitié de





MICROCOPY RESOLU

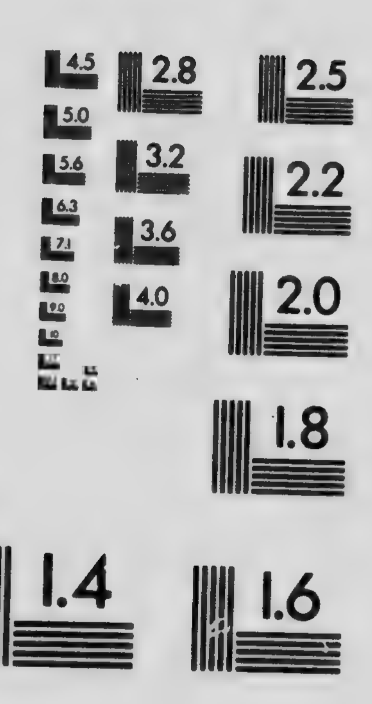
(ANSI and ISO TE





RESOLUTION TEST CHART

ISO TEST CHART No. 2)



ma pauvreté : souvenez-vous que j'ai grand besoin de telles ou telles vertus qui me manquent.

Lorsque vous faites quelque bonne action, pensez que c'est Dieu qui en est la première cause, et que vous n'êtes que l'instrument dont il se sert pour agir ; élevez les yeux vers lui, en disant : O souverain Maître du monde, c'est avec une extrême joie que je reconnais que sans vous je ne puis rien, et que vous êtes le premier et le principal ouvrier de toutes choses.

Quand vous mangez de quelque mets que vous aimez, faites ces réflexions, qu'il n'y a que le Créateur capable de lui donner ce goût que vous y trouvez et qui vous paraît si agréable : mettez en lui seul toutes vos délices, et dites-vous à vous-même : O mon âme, réjouis-toi de voir que, comme il n'y a pas de solide contentement hors de Dieu, aussi trouve-t-on en Dieu le parfait bonheur.

Lorsque vous sentez quelque douce odeur, gardez-vous bien de vous attacher au plaisir que vous y prenez. Montez en esprit au ciel, et, persuadé que c'est Dieu qui est la cause de cette odeur, réjouissez-vous-en avec lui : priez-le qu'étant le principe de cette douceur il fasse en sorte que votre âme, dégagée des plaisirs sensuels, n'ait rien qui l'empêche de s'élever jusqu'à lui, comme la fumée d'un agréable parfum.

Enfin, quand vous entendez quelque beau

concert, pensez à Dieu, et dites-lui : O mon Dieu, j'ai le cœur comblé de joie lorsque je songe à vos divines perfections, qui, jointes ensemble, produisent une harmonie ravissante, non seulement en vous-même, mais dans les Anges, dans les cieux et dans toutes les créatures.

CHAPITRE XXII

Comment les choses sensibles nous aident à méditer sur les mystères de la vie et de la Passion de Notre Seigneur.

Je vous ai montré comment on peut s'élever de la considération des choses sensibles à la considération des grandeurs de Dieu ; apprenez maintenant à vous servir de ces mêmes choses pour rappeler à votre esprit les mystères sacrés de la vie et de la Passion de Notre Seigneur. Il n'y a rien dans l'univers qui ne soit propre à vous en rappeler le souvenir.

Considérez donc premièrement que Dieu, ainsi que nous l'avons dit, est le principe de toutes choses, que c'est lui qui a donné aux créatures, même les plus nobles, l'être, la beauté, et toutes les perfections qu'elles ont. Admirez ensuite l'infinie bonté de ce souverain Maître du monde, qui a daigné s'abaisser jusqu'à se faire homme et à souffrir une mort honteuse pour votre salut, en permettant que ses propres créa-

tures conspirassent contre lui pour le crucifier. Si vous voulez venir au détail de ses travaux et de ses souffrances, de quelque côté que vous vous tourniez, vous en verrez des figures.

Si, par exemple, vous voyez des armes, des fouets, des cordes, des épines, des roseaux, des clous, des marteaux, vous vous représenterez ceux qui furent les instruments de sa Passion et de sa mort. Une maison pauvre vous fera penser à l'étable et à la crèche où il naquit. La pluie qui tombe du ciel, et qui se répand sur la terre, vous rappellera les ruisseaux de sang dont il arrosa le jardin des Oliviers. Toutes les pierres seront pour vous autant d'images de celles qui se fendirent à sa mort. En regardant le soleil ou la terre, vous songerez que, quand il mourut, la terre trembla et le soleil s'obscurcit. En voyant de l'eau, vous vous souviendrez de celle qui coula de son côté ; et ainsi de mille autres choses qui se présenteront à vos yeux.

Si vous buvez du vin ou de quelque autre liqueur, rappelez-vous le vinaigre et le fiel dont cet aimable Sauveur fut abreuvé par ses ennemis. Si vous prenez trop de plaisir à l'odeur de quelque parfum, figurez-vous l'odeur infecte des corps morts qu'il sentit sur le Calvaire. En vous habillant, considérez qu'étant Fils de Dieu il s'est revêtu de notre chair pour nous revêtir de sa dignité. En vous déshabillant, imaginez-vous

le voir dépouillé et tout nu entre les mains des bourreaux, près d'être fouetté et attaché à une croix pour l'amour de vous. Quand vous entendez quelque bruit confus, croyez entendre ces cris effroyables d'une populace mutinée contre son Seigneur : *Otez-le du monde! ôtez-le du monde! Crucifiez-le! crucifiez-le!*

Toutes les fois que l'horloge sonnera, pensez à ce battement de cœur que Jésus sentit dans le jardin des Oliviers lorsqu'il fut saisi d'une frayeur mortelle à la vue des cruels tourments qu'on lui préparait; ou bien songez aux coups de marteau que les soldats lui donnèrent en le clouant à la croix. Enfin, quelques peines et quelques douleurs que vous enduriez ou que vous voyiez endurer aux autres, soyez certain qu'elles ne sont rien en comparaison de celles que votre Sauveur souffrit, et dans son corps et dans son âme, durant tout le cours de sa Passion.

CHAPITRE XXIII

De quelques autres moyens de faire, en diverses occasions, un bon usage des sens extérieurs.

APRÈS vous avoir montré comment on doit élever son esprit des choses sensibles aux choses de Dieu et aux mystères de la vie de Jésus-Christ, je veux

encore vous enseigner d'autres moyens d'en tirer divers sujets de méditation, afin que, comme les goûts sont différents, chacun trouve ici de quoi satisfaire sa dévotion: ce qui est d'une grande utilité non seulement aux personnes simples, mais même aux plus spirituelles, qui ne vont pas toutes par la même voie à la perfection, qui ne suivent pas la même conduite, et qui ne sont pas également nées pour les plus hautes spéculations. Au reste, ne craignez point que cette grande diversité de pratiques vous cause de l'embarras et du trouble; tâchez seulement d'en user avec discrétion. Consultez quelque sage directeur; abandonnez-vous entre ses mains avec beaucoup d'humilité et de confiance, non seulement pour ce qui regarde ce que je vais dire, mais pour tout ce que je dirai dans la suite.

Lors donc que vous jetterez les yeux sur des choses qui vous plaisent, et dont on fait cas dans le monde, persuadez-vous que de soi elles sont viles comme la boue, qu'elles ne sont rien en comparaison des biens du ciel, où vous ne parviendrez qu'en foulant aux pieds toutes les vanités du monde.

Quand vous regarderez le soleil, songez que votre âme ornée de la grâce est beaucoup plus belle et plus lumineuse que tous les astres ensemble, et que sans la grâce elle est plus noire et plus affreuse que les ténèbres de l'enfer. En considérant le ciel

qui est au-dessus de vous, montez en esprit jusqu'à l'Empyrée, et demeurez-y comme dans le lieu où vous régnerez à jamais si vous vivez innocemment et saintement sur la terre.

Quand vous entendez le chant des oiseaux, souvenez-vous du paradis, où l'on ne cesse de chanter à Dieu des cantiques de louanges ; priez en même temps le Seigneur qu'il vous rende digne de le louer éternellement en la compagnie des esprits célestes.

Lorsque la beauté des créatures vous charme, figurez-vous le serpent infernal qui, caché sous ces dehors éclatants, tâche de vous séduire et de vous ôter la vie de la grâce. Dites-lui avec une sainte indignation : Va, maudit serpent, c'est en vain que tu te caches pour me nuire. Puis vous tournant vers Dieu : Soyez béni, lui direz-vous, de ce qu'il vous a plu de me découvrir mon ennemi et de me sauver de ses embûches. Après cela retirez-vous dans les plaies de votre Sauveur comme dans un asile assuré ; occupez votre esprit des douleurs inconcevables qu'il a souffertes dans sa chair sacrée pour vous garantir du péché et pour vous donner de l'horreur des plaisirs sensuels.

Voici encore un moyen de fuir les attraits des beautés créées, c'est de penser quels seront, après la mort, ces objets qui paraissent maintenant si séduisants.

Quand vous marchez, rappelez-vous à chaque pas que vous faites que vous vous approchez de la mort. Le vol d'un oiseau, le cours d'un fleuve impétueux vous avertissent que vos jours s'écoulent encore plus vite. Un tourbillon qui renverse tout, un coup de tonnerre qui fait tout trembler, vous représentent le jour effroyable du jugement, et semblent vous dire qu'il faut fléchir le genou devant votre Juge, qu'il faut l'adorer et le prier humblement qu'il daigne vous préparer de bonne heure à paraître devant lui avec assurance.

Mais si vous voulez profiter d'une infinité d'accidents auxquels cette vie est sujette, voici ce que je vous conseille de faire : s'il arrive, par exemple, que vous souffriez du chaud, du froid, ou de quelque semblable incommodité, que vous vous trouviez accablé de douleur ou de tristesse, envisagez l'ordre immuable de la Providence divine, qui a voulu pour votre bien que vous endurassiez présentement cette peine, et qui sait la proportionner à vos forces.

Par ce moyen vous reconnaîtrez avec joie l'amour tendre et paternel que le Seigneur a pour vous, et vous en avez une preuve bien sensible dans l'occasion qu'il vous donne de le servir de la manière qui lui est le plus agréable.

Vous voyant donc disposé à lui plaire plus que jamais, vous direz : C'est maintenant que s'accomplit en moi la volonté de

Celui qui, par sa miséricorde, a ordonné avant tous les siècles que je souffrisse aujourd'hui cette mortification. Qu'il en soit éternellement béni.

Quand il vous vient quelque bonne pensée, croyez fermement que c'est de Dieu qu'elle vient, et rendez-en de très humbles actions de grâces à ce Père des lumières. Quand vous lisez quelque livre de piété, imaginez-vous que c'est l'Esprit-Saint qui vous parle, et que c'est lui-même qui l'a composé.

Quand vous regardez la croix, considérez-la comme l'étendard de Jésus-Christ votre chef, et sachez que, pour peu que vous vous en éloigniez, vous tomberez entre les mains de vos plus cruels ennemis : au lieu que, si vous le suivez, vous vous rendrez digne d'entrer un jour la palme à la main et en triomphe dans le ciel.

Quand vous voyez une image de la sainte Vierge, offrez votre cœur à cette Mère de miséricorde ; témoignez-lui votre joie de ce qu'elle a toujours accompli avec une diligence et une fidélité extrêmes la divine volonté, de ce qu'elle a mis au monde votre Sauveur, et l'a nourri de son lait ; enfin remerciez-la du secours qu'elle donne à ceux qui l'invoquent dans les combats contre le démon. Toutes les images des saints vous feront souvenir de ces généreux soldats de Jésus-Christ, qui, en combattant vaillamment jusqu'à la mort, vous

ont frayé le chemin que vous devez suivre pour arriver à la gloire.

En quelque temps que vous entendiez sonner la cloche pour dire trois fois la Salutation angélique, vous pouvez faire quelque courte réflexion sur les paroles qui se disent avant chaque *Ave Maria*. Au premier coup, remerciez Dieu de la céleste ambassade qu'il envoya à Marie, et qui est le commencement de l'ouvrage de notre rédemption. Au second, réjouissez-vous avec cette Vierge auguste de la haute dignité où Dieu l'éleva en récompense de sa très profonde humilité. Au troisième, adorez le Verbe nouvellement incarné, et rendez en même temps à sa bienheureuse Mère et à l'Archange saint Gabriel l'honneur qu'ils méritent. A chaque coup il est bon de faire une inclination de tête pour marque de révérence, et particulièrement au dernier.

Tous ces actes se pratiquent également en tout temps ; mais en voici d'autres plus propres à certaines heures du jour, au soir, au matin et à midi, et qui regardent le mystère de la Passion de Notre Seigneur, car nous sommes obligés de penser souvent au cruel martyre que la sainte Vierge souffrit alors ; ce serait une étrange ingratitude d'y manquer.

Le soir, représentez-vous la douleur qu'elle ressentit de la sueur de sang, de la prise de Jésus dans le jardin des Oliviers,

et de ses peines intérieures durant toute cette nuit. Le matin, compatissez à son affliction de voir ce cher Fils que l'on conduisait ignominieusement à Pilate et à Hérode, que l'on condamnait à mort et que l'on forçait à porter lui-même sa croix en allant au supplice. A midi, figurez-vous le glaive de douleur qui perça l'âme de cette Mère affligée lorsqu'elle fut témoin du crucifiement et des derniers soupirs de l'adorable Jésus, et que, même après sa mort, elle vit son côté ouvert par une lance.

Vous pourrez faire ces pieuses réflexions sur les douleurs de la sainte Vierge. depuis le jeudi soir jusqu'au samedi suivant à midi; quant aux premières, vous les ferez en d'autres jours. Suivez cependant votre dévotion particulière selon que vous vous sentirez ému par des objets extérieurs.

Enfin, pour vous dire en peu de mots comment vous devez user de vos sens, tâchez de les régler de telle sorte, que vous ne donniez jamais entrée dans votre cœur ni à l'amour ni à l'aversion naturelle des choses qui se présentent, mais que vous conformiez toutes vos inclinations à la volonté divine, n'embrassant et ne rejetant que ce que Dieu veut que vous embrassiez et que vous rejetiez.

Remarquez, au reste, qu'à l'égard de ce grand nombre de pratiques différentes que je viens de vous indiquer pour le règle-

ment de vos sens, mon dessein n'est pas de vous obliger d'en faire votre principale occupation. Car vous devez presque toujours être recueilli en vous-même et demeurer attaché à Dieu : vous devez vous occuper intérieurement à combattre vos inclinations vicieuses, et à produire beaucoup d'actes des vertus contraires. Je ne prétends donc autre chose sinon que vous vous en serviez dans les rencontres où vous en aurez besoin. Car ce n'est pas le moyen d'avancer beaucoup dans la spiritualité que de s'assujettir à tant d'exercices extérieurs, qui sont bons en eux-mêmes, mais qui, étant mal ménagés, ne servent qu'à embarrasser l'esprit, à fomenter l'amour-propre, à entretenir l'inconstance et à donner lieu aux tentations du démon.

CHAPITRE XXIV

De la manière de bien régler sa langue

LA langue de l'homme a grand besoin d'être retenue parce qu'on se plaît naturellement à parler des choses qui flattent les sens. L'intempérance de la langue vient ordinairement d'un certain orgueil qui fait que nous nous croyons beaucoup plus intelligents que nous ne sommes, et qu'admirant nos propres pensées nous les débitons avec complaisance, nous dominons dans la conversation et nous pré-

tendons que tout le monde nous écoute.

Il est impossible de faire connaître en peu de paroles tous les maux qui naissent de ce vice détestable : ce qu'on peut en dire en général, c'est qu'il est la cause de l'oisiveté, qu'il montre beaucoup d'ignorance et de folie, qu'il entraîne avec [illegible] la médisance et le mensonge, qu'il ralentit la ferveur de la dévotion, qu'il fortifie les passions déréglées, et qu'il accoutume la langue à ne dire que des paroles vaines et oiseuses.

Pour le corriger, voici ce que je vous conseille de faire. Ne parlez pas trop ni devant ceux qui ne vous écoutent pas volontiers, de peur de les ennuyer, ni devant ceux qui prennent plaisir à vous écouter, de peur que dans le discours il ne vous échappe quelque chose de peu convenable. Prenez garde de parler trop haut, et avec trop d'autorité, car cela déplaît à ceux qui l'entendent, et montre beaucoup de suffisance et de présomption.

Ne parlez jamais de vous, ni de vos parents, ni de ce que vous avez fait, à moins que la necessité ne vous y oblige ; et lorsqu'il vous semble devoir le faire, que ce soit en peu de mots et avec une extrême retenue Si vous trouvez un homme qui parle beaucoup de lui-même, ne le méprisez pas pour cela, mais gardez-vous bien de l'imiter, quand même il ne dirait rien qui ne dût servir à faire connaître ses fautes et à lui en donner de la confusion. Parlez le moins

que vous pourrez du prochain et des choses qui le regardent, à moins que l'occasion ne se présente d'en dire du bien. Parlez volontiers de Dieu, surtout de sa charité pour les hommes; mais, dans la crainte de n'en point parler comme il faut, écoutez plutôt ce que les autres vous diront, et tâchez de ne point l'oublier.

Pour ce qui est des discours profanes, s'ils vont jusqu'à vos oreilles, ne permettez pas qu'ils entrent dans votre cœur, qui doit être tout entier à Dieu. Mais si vous êtes obligés d'écouter celui qui parle, afin de pouvoir lui répondre, élevez de temps en temps les yeux vers le ciel, où votre Dieu règne, et d'où cette haute Majesté ne dédaigne pas de regarder votre bassesse. Examinez bien par avance tout ce que vous voulez dire, apportez-y toute la circonspection possible, parce qu'il s'y trouvera toujours beaucoup de choses à supprimer; et quand même vous auriez choisi ce que vous croyez devoir dire, retranchez-en une partie, car vous trouverez encore à la fin que vous en aurez trop dit.

Le silence est d'un grand secours dans le combat spirituel, et ceux qui le gardent peuvent se promettre qu'ils remporteront la victoire. Aussi ont-ils d'ordinaire de la défiance d'eux-mêmes, de la confiance en Dieu beaucoup d'attrait pour l'oraison, et une grande facilité pour tous les exercices de vertu.

Afin de vous affectionner au silence, considérez les grands biens qui en proviennent, et les maux infinis qui naissent de l'intempérance de la langue. Je dis plus : si vous voulez vous accoutumer à parler peu, taisez-vous lors même que vous avez sujet de parler, pourvu que votre silence ne nuise ni à vous ni au prochain. Fuyez surtout les conversations profanes; préférez la compagnie des Anges, des saints, de votre Dieu, à celle des hommes. Enfin, songez à la guerre que vous avez entreprise, et à peine aurez-vous le temps de respirer, loin de pouvoir vous amuser à des entretiens inutiles.

CHAPITRE XXV

Le soldat de Jésus-Christ qui a résolu de combattre et de vaincre ses ennemis doit éviter autant qu'il est possible ce qui peut troubler la paix de son cœur.

Lorsque nous avons perdu la paix du cœur, nous devons mettre tout en œuvre pour la recouvrer ; mais, quoi qu'il arrive en ce monde, rien n'est capable de nous la ravir ni de la troubler malgré nous. Il faut, à la vérité, que nous conservions de la douleur de nos fautes ; mais cette douleur doit être tranquille, modérée, comme je l'ai dit plusieurs fois. Il faut de même que nous ayons compassion des autres pécheurs, et que, du moins intérieurement,

nous gémissions de leur perte. Il faut aussi que notre compassion soit tendre, mais sans chagrin et sans trouble, comme étant l'effet d'une charité très pure.

Pour ce qui regarde une infinité de maux auxquels nous sommes sujets en ce monde, tels que sont les maladies, les plaies, la mort, la perte de nos amis et de nos proches, la peste, la guerre, les incendies et plusieurs autres accidents fâcheux que les hommes appréhendent comme contraires à la nature, toujours ennemie des souffrances, nous pouvons, avec le secours de la grâce, non seulement les accepter de la main de Dieu, mais nous en faire des sujets de joie, en les regardant, ou comme des punitions salutaires pour les pécheurs, ou comme des occasions de mérite pour les justes.

Ces deux considérations font que Dieu même prend plaisir à nous affliger ; mais il est certain que, tant que notre volonté sera soumise à la sienne, nous conserverons un esprit tranquille au milieu des afflictions les plus rudes. Sachez, au reste, que toute inquiétude lui déplaît, parce que, de quelque nature qu'elle soit, elle n'est jamais sans quelque défaut, et vient toujours d'un mauvais principe, qui est l'amour-propre. Tâchez donc de prévenir de loin ce qui peut vous inquiéter, et préparez-vous de bonne heure à le supporter avec patience. Considérez que les maux présents, quelque

terribles qu'ils paraissent, ne sont pas effectivement des maux; qu'ils ne sauraient nous priver des biens véritables; que Dieu les envoie ou les permet pour les raisons que nous avons dites, ou pour d'autres qui nous sont cachées, mais qui ne peuvent être que très justes.

En conservant de la sorte un esprit toujours égal parmi les divers accidents de cette vie, vous profiterez beaucoup; sans cela vos exercices réussiront mal, vous n'en tirerez aucun fruit. De plus, tant que vous aurez l'esprit inquiet, vous demeurerez exposé aux insultes de l'ennemi sans pouvoir connaître quelle est la voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la vertu. Le démon fait tous ses efforts pour bannir la paix du cœur, parce qu'il sait que Dieu demeure dans la paix, et que c'est dans la paix qu'il opère de grandes choses. De là vient qu'il n'est point de ruses dont il ne se serve pour nous la ravir, et qu'afin de nous surprendre il se contrefait, il nous inspire des desseins qui paraissent bons, mais qui sont mauvais en effet, et qu'on reconnaît à plusieurs marques, surtout en ce qu'ils troublent la paix intérieure.

Pour remédier à un mal si dangereux lorsque l'ennemi s'efforce d'exciter en nous quelque mouvement ou quelque désir nouveau, ne lui ouvrons pas d'abord notre cœur. Renonçons premièrement à toute affection qui peut naître de l'amour-propre;

offrons à Dieu ce nouveau désir; prions-le instamment de nous faire connaître s'il vient de lui ou du démon. N'oublions pas de consulter là-dessus notre directeur. Lors même que nous sommes sûrs qu'un désir qui se forme dans notre cœur est un mouvement de l'esprit de Dieu, nous ne devons pas nous mettre en devoir de l'exécuter que nous n'ayons auparavant mortifié la trop grande envie que nous avons qu'il soit accompli : car une bonne œuvre précédée de cette sorte de mortification est bien plus agréable à Dieu que si elle se faisait avec une ardeur et un empressement naturels; et souvent la bonne œuvre lui plaît beaucoup moins que la seule mortification. Ainsi, rejetant les mauvais désirs, et n'exécutant les bons qu'après avoir réprimé tous les mouvements de la nature, nous conserverons notre cœur dans une tranquillité parfaite.

Il est encore besoin pour cela de mépriser certains remords intérieurs qui semblent venir de Dieu, parce que ce sont des reproches que notre conscience nous fait sur de véritables défauts, mais qui viennent effectivement du malin esprit, selon qu'on peut en juger par les suites. Si les remords de conscience servent à nous humilier, s'ils nous rendent plus fervents dans la pratique des bonnes œuvres, s'ils ne diminuent point la confiance qu'il faut avoir en la miséricorde divine, nous devons les recevoir avec

actions de grâces, comme des faveurs du ciel; mais s'ils nous causent du trouble, s'ils abattent notre courage, s'ils nous rendent paresseux, timides, lents à nous acquitter de nos devoirs, nous devons croire que ce sont des suggestions de l'ennemi, et loin d'y faire attention, il faut les mépriser et continuer nos exercices ordinaires.

Mais outre cela, comme il arrive le plus souvent que nos inquietudes naissent des maux de cette vie, pour nous en défendre nous avons deux choses à faire : l'une est de considérer ce que ces maux sont capables de détruire en nous, si c'est l'amour de la perfection, ou l'amour-propre. S'ils ne détruisent que l'amour-propre, qui est notre ennemi capital, nous ne devons pas nous en plaindre, nous devons plutôt les accepter avec joie et avec reconnaissance, comme des grâces que Dieu nous fait, comme des secours qu'il nous envoie ; mais, s'ils peuvent nous détourner de la perfection et nous rendre la vertu odieuse, il ne faut pas pour cela nous décourager ni perdre la paix du cœur, comme nous le verrons bientôt.

L'autre est d'élever notre esprit à Dieu et de recevoir indifféremment tout ce qui nous vient de sa main, persuadés que les croix mêmes qu'il nous présente ne peuvent être pour nous que les sources d'une infinité de biens que nous négligeons parce qu'ils nous sont inconnus.

CHAPITRE XXVI

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a reçu quelque blessure dans le combat spirituel

Quand vous vous sentez blessé, c'est-à-dire quand vous voyez que vous avez fait quelque faute, soit par fragilité, soit avec réflexion et par malice, ne vous affligez pas trop pour cela ; ne vous laissez pas aller au chagrin et à l'inquiétude; mais adressez-vous aussitôt à Dieu, et dites-lui avec une humble confiance : C'est maintenant, ô mon Dieu, que je fais voir ce que je suis : car que pouvait-on attendre d'une créature faible et aveugle comme moi, que des égarements et des chutes? Arrêtez-vous un peu là-dessus, afin de vous confondre en vous-même et de concevoir une vive douleur de votre faute.

Puis, sans vous troubler, tournez toute votre colère contre les passions qui vous dominent, principalement contre celle qui a été la cause de votre péché.

Seigneur, direz-vous, j'aurais commis de bien plus grands crimes, si par votre infinie bonté vous ne m'eussiez secouru.

Rendez ensuite mille actions de grâces à ce Père de miséricorde; aimez-le plus que jamais, voyant que, bien loin d'être irrité de l'injure que vous venez de lui faire, il vous tend encore la main, de peur que vous ne tombiez de nouveau dans quelque désordre pareil.

Enfin, plein de confiance, dites-lui : Montrez, ô mon Dieu, ce que vous êtes ; faites sentir à un pécheur humilié votre divine miséricorde ; pardonnez-moi toutes mes offenses ; ne permettez pas que je me sépare et que je m'éloigne tant soit peu de vous ; fortifiez-moi tellement de votre grâce, que je ne vous offense jamais.

Après cela, n'allez point examiner si Dieu vous a pardonné ou non, car c'est vouloir vous inquiéter en vain, c'est perdre le temps, et il y a dans ce procédé bien de l'orgueil et de l'illusion du démon, qui, sous des prétextes spécieux, cherche à vous tourmenter. Ainsi abandonnez-vous à la miséricorde divine, et continuez vos exercices avec autant de tranquillité que si vous n'eussiez point commis de faute. Quand vous auriez même offensé Dieu plusieurs fois en un seul jour, ne perdez jamais la confiance en lui. Pratiquez ce que je vous dis, la seconde, la troisième, la dernière fois, comme la première ; concevez toujours un plus grand mépris de vous-même et une plus grande haine du péché, et soyez plus sur vos gardes à l'avenir. Cette manière de combattre contre le démon est celle qu'il redoute le plus, parce qu'il sait qu'elle plait beaucoup à Dieu, et qu'il en remporte toujours de la confusion, se voyant dompté par celui même qu'il avait aisément vaincu dans d'autres rencontres. Aussi emploie-t-il toutes ses ruses pour nous la faire quit-

ter ; et il en vient souvent à bout, à cause du peu de soin que nous avons de veiller sur notre intérieur.

Au reste, plus vous y trouverez de difficulté, plus vous devez faire d'efforts pour vous surmonter vous-même. Et ne vous contentez pas de pratiquer une fois ce saint exercice, mais reprenez-le souvent, quand même vous ne vous sentiriez coupable que d'un seul péché. Si donc une faute dans laquelle par malheur vous serez tombé vous cause du trouble et vous décourage, la première chose que vous devez faire, c'est de tâcher de recouvrer la paix de votre âme et la confiance en Dieu. Il faut ensuite élever votre cœur au ciel, et croire fermement que le chagrin qu'on a quelquefois d'avoir péché n'a pas pour objet l'offense faite à Dieu, mais le châtiment qu'on a mérité, et qu'on appréhende plus que tout le reste.

Le moyen de recouvrer cette paix si souhaitable et si nécessaire est de ne plus penser à votre péché, mais d'envisager l'infinie bonté de Dieu, qui est toujours prêt, qui désire même pardonner les crimes les plus énormes aux plus grands pécheurs, et qui n'oublie rien pour les ramener à leurs devoirs, pour les unir fortement à lui, pour les sanctifier en cette vie et les rendre éternellement bienheureux en l'autre. Quand ces considérations ou d'autres semblables auront calmé votre esprit, revenez alors à

celle de votre péché, et observez toutes les choses que nous avons dites.

Enfin, dans le sacrement de pénitence, dont je vous conseille de vous approcher souvent, remettez-vous devant les yeux toutes vos fautes, et déclarez-les sincèrement à votre père spirituel, avec une nouvelle douleur d'y être tombé, et avec une nouvelle résolution de n'y retomber jamais.

CHAPITRE XXVII

Comment le démon a coutume de tenter et de séduire ceux qui veulent s'adonner à la vertu, et qui sont encore plongés dans le vice.

Il est certain que le démon ne songe qu'à perdre les hommes, et qu'il ne les attaque pas tous de la même manière. Pour commencer à vous découvrir quelques-unes de ses ruses, je vais vous représenter ici divers genres de personnes dans des dispositions et des états différents! Quelques-unes sont esclaves du péché, et ne pensent point à rompre leurs chaînes; d'autres voudraient bien sortir de cette captivité, mais elles ne font rien pour s'en affranchir, d'autres croient être dans la bonne voie, et c'est alors qu'elles en sont le plus éloignées; d'autres enfin, après être parvenues à un haut degré de vertu, vien-

nent à tomber plus dangereusement que jamais. Nous parlerons de toutes ces sortes de personnes dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XXVIII

Des artifices qu'emploie le démon pour achever de perdre ceux qu'il a fait tomber dans le péché.

Lorsque le démon a pu porter une âme au péché, il n'y a point d'artifice dont il n'use pour l'aveugler de plus en plus, et détourner de sa pensée tout ce qui serait capable de lui faire voir l'état malheureux où elle est ; aussi ne se contente-t-il point d'étouffer les bonnes pensées que Dieu lui envoie, et de lui en suggérer de mauvaises; il tâche de l'engager dans des occasions dangereuses, et il lui dresse des pièges, afin qu'elle tombe de nouveau, ou dans le même péché, ou dans d'autres plus énormes ; ce qui fait que, destituée de la lumière divine, elle augmente ses désordres et s'endurcit dans le mal. Ainsi elle roule continuellement, et se précipite de ténèbres en ténèbres, d'abîmes en abîmes, s'éloignant toujours davantage de la voie de son salut, et multipliant ses chutes, à moins que Dieu ne la soutienne par un secours extraordinaire.

Le remède le plus efficace à ce mal est qu'elle reçoive sans résistance les inspirations divines qui la rappellent des ténèbres

à la lumière, et du vice à la vertu, et qu'avec beaucoup de ferveur elle s'écrie : Ah! Seigneur, assistez-moi, venez promptement à mon secours ; ne permettez pas que je demeure plus longtemps ensevelie dans l'ombre de la mort et du péché.

Elle répétera plusieurs fois ces mêmes paroles et d'autres semblables ; et, s'il est possible, elle ira incontinent à son père spirituel, pour savoir de lui ce qu'elle doit faire, et pour lui demander des armes contre l'ennemi qui la presse ; si elle ne peut y aller sur l'heure, elle aura recours au crucifix, et se prosternera à ses pieds, le visage contre terre. Elle invoquera aussi quelquefois la Reine du ciel, et implorera sa miséricorde ; car elle doit être persuadée que de cette diligence dépend la victoire, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX

Des artifices dont se sert le malin esprit pour empêcher l'entière conversion de ceux qui, convaincus du mauvais état de leur conscience, ont quelque envie de se corriger ; et d'où vient que leurs bons désirs sont souvent sans effet.

Ceux qui reconnaissent le mauvais état de leur conscience, et qui voudraient en sortir, se laissent souvent tromper

par le démon, qui s'efforce de leur persuader qu'ils ont encore bien du temps à vivre, et qu'ils peuvent sûrement différer leur conversion. Il leur représente qu'avant toutes choses il faut qu'ils terminent un tel procès, qu'ils se délivrent d'un grand embarras où ils sont, et que sans cela il est impossible qu'ils s'adonnent entièrement à la vie spirituelle, et qu'ils en exercent paisiblement les fonctions.

C'est ici un piège auquel beaucoup de gens se sont laissé prendre, et auquel plusieurs se trouvent pris tous les jours. Mais ils n'en doivent attribuer la cause qu'à leur extrême négligence dans une affaire où il s'agit de leur salut et de la gloire de Dieu. Que chacun donc, au lieu de dire : Demain, demain, dise : Dès aujourd'hui, dès à présent. Et pourquoi demain ? Que sais-je si je verrai le jour de demain ? Mais quand j'en aurais la certitude entière, serait-ce vouloir me sauver que de différer ma pénitence? serait-ce le moyen de remporter la victoire que de me faire moi-même de nouvelles blessures ?

C'est donc une chose constante que, pour éviter cette illusion et celle dont on a parlé au chapitre précédent, il faut obéir avec promptitude aux inspirations du ciel. Quand je parle de promptitude, je n'entends pas de simples désirs, des résolutions faibles et stériles, qui trompent une infinité de gens pour plusieurs raisons, dont

la première est que ces désirs et ces résolutions ne sont pas fondés sur la défiance de soi-même et sur la confiance en Dieu : d'où il suit que l'âme est remplie d'un orgueil secret, et s'aveugle de telle sorte, qu'elle prend pour une vertu solide ce qui n'en a que l'apparence. Le remède pour guérir ce mal et la lumière pour le connaître viennent de la divine bonté, qui permet que nous tombions, afin qu'éclairés et instruits par nos propres chutes, nous passions de la confiance que nous avons en nos forces à celle que nous devons avoir en sa grâce, d'un orgueil presque imperceptible à une humble connaissance de nous-mêmes. Ainsi nos bonnes résolutions ne peuvent être efficaces, si elles ne sont fermes et constantes ; et elles ne peuvent êtres fermes et constantes, si elles n'ont pour fondement la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu.

La seconde raison est que, lorsqu'on forme quelque bon désir, on ne se propose que la beauté et l'excellence de la vertu, qui de soi attire les volontés les plus faibles, et qu'on ne regarde point les travaux qui sont nécessaires pour l'acquérir ; ce qui fait qu'à la moindre difficulté une âme lâche se rebute et quitte son entreprise. C'est pourquoi accoutumez-vous à envisager plutôt les difficultés qui se rencontrent dès l'acquisition des vertus que les vertus mêmes ; pensez-y souvent, et, selon les occurrences, préparez-vous à les surmonter. Sachez au

reste que plus vous aurez de courage, ou pour vous vaincre vous-même, ou pour résister à vos ennemis, plus les difficultés s'aplaniront et vous paraîtront légères.

La troisième raison est que dans nos bons propos nous considérons moins la vertu et la volonté de Dieu que notre intérêt ; ce qui arrive d'ordinaire lorsque nous sommes comblés de consolations, particulièrement dans le temps de l'adversité ; car, ne trouvant ici-bas nul soulagement à nos maux, nous formons alors le dessein de nous donner tout à fait à Dieu, et de ne plus nous appliquer qu'aux exercices de la vertu. Pour ne point pécher de ce côté-là, gardons-nous bien d'abuser des grâces du ciel ; soyons humbles et circonspects dans nos bonnes résolutions, et ne nous laissons point emporter a une ferveur indiscrète, qui nous engage témérairement à faire des vœux que nous ne puissions pas accomplir. Mais si nous sommes dans l'affliction, proposons-nous seulement de bien porter notre croix, selon que Dieu nous l'ordonne, et d'y établir notre gloire jusqu'à refuser toute sorte de soulagement de la part des hommes, et quelquefois même de la part de Dieu. Ne demandons ni ne désirons aucune chose, sinon que la main du Tout-Puissant nous soutienne dans nos maux, et qu'avec sa grâce nous supportions patiemment toutes les peines qu'il lui plaira de nous envoyer.

CHAPITRE XXX

De l'erreur de quelques personnes qui s'imaginent marcher dans la voie de la perfection.

L'ENNEMI, étant vaincu à la première et à la seconde attaque, ne laisse pas d'en livrer une troisième. Il tâche de nous faire oublier les vices et les passions dont nous sommes actuellement combattus, et de nous mettre dans l'esprit de vains projets d'une perfection imaginaire à laquelle il sait bien que nous n'arriverons jamais. De là vient que nous recevons à toute heure des blessures mortelles et que nous ne songeons pas à y remédier; car ces désirs et ces résolutions chimériques nous paraissent de véritables vertus, et par un orgueil secret nous croyons déjà être parvenus à une haute sainteté. Ainsi nous ne pouvons supporter la moindre peine ni la moindre injure, et cependant nous nous amusons à former dans la méditation de grands desseins de souffrir les plus horribles tourments, et les peines même du purgatoire, pour l'amour de Dieu.

Ce qui nous trompe, c'est que la partie inférieure de nous-même, ne craignant pas beaucoup les souffrances éloignées, nous osons nous comparer à ceux qui souffrent effectivement de grandes peines avec une grande patience. Si nous voulons éviter un piège si dangereux, déterminons-nous au

combat, et combattons en effet tant d'ennemis qui nous environnent et qui nous attaquent de près. Nous reconnaîtrons par là si nos bonnes résolutions ont été lâches ou généreuses, apparentes ou sincères : et nous irons à la perfection par le véritable chemin que les saints ont frayé.

Pour ce qui est des ennemis qui ne nous font pas ordinairement la guerre, ne nous mettons pas beaucoup en peine de les combattre, à moins que nous ne prévoyions que, dans quelque temps et en de certaines rencontres, ils s'élèveront contre nous ; car, pour nous mettre en état de soutenir leurs attaques, nous devons nous prémunir de bonne heure par de fermes résolutions de les vaincre.

Mais, quelque fermes que nous paraissent ces résolutions, ne les considérons pas comme des victoires. Quand même nous nous serions exercés durant quelque temps à la pratique des vertus, et que nous y aurions fait des progrès considérables, tenons-nous toujours dans l'humilité ; craignons tout de notre faiblesse, défions-nous de nous-mêmes et mettons notre confiance en Dieu seul ; prions-le souvent de nous fortifier dans le combat, de nous préserver de tout péril, d'étouffer particulièrement dans nos cœurs tout sentiment de présomption et de confiance en nos forces. Avec cela nous pourrons aspirer à la sublime perfection, quoique d'ailleurs nous

ayons de la peine à nous corriger de quelques légers défauts que Dieu nous laisse souvent afin de nous humilier, et de conserver par là le peu de mérite que nous avons acquis par nos bonnes œuvres.

CHAPITRE XXXI

Des artifices dont se sert le malin esprit pour nous faire quitter le chemin de la vertu.

Le quatrième artifice dont j'ai dit que le démon a coutume de se servir pour nous abuser lorsqu'il voit que nous marchons dans le chemin de la perfection, et qu'il nous inspire à contretemps plusieurs bons desseins, afin que, venant à abandonner les exercices de vertus qui nous sont propres, nous nous engagions insensiblement dans le vice.

Si, par exemple, une personne malade souffre son mal patiemment, cet ennemi de notre salut, craignant par là qu'elle n'acquière l'habitude de la patience, lui propose beaucoup d'œuvres saintes qu'elle pourrait faire dans un autre état; il lui persuade que, si elle se portait bien, elle rendrait de plus grands hommages à Dieu, et elle serait plus utile à elle-même et au prochain. Quand il a pu exciter en elle de vains désirs de recouvrer la santé, il les entretient de telle sorte, qu'elle s'af-

flige de ne pouvoir obtenir ce qu'elle souhaite ; et plus les désirs s'enflamment, plus l'inquiétude s'augmente. Mais l'ennemi passe encore plus avant ; car il la réduit enfin à s'impatienter dans sa maladie, qu'elle regarde non pas comme une maladie, mais comme un obstacle aux desseins chimériques qu'elle souhaite passionnément de pouvoir exécuter sous prétexte d'un plus grand bien.

Quand il l'a poussée jusque-là, il efface peu à peu de son esprit toute idée des bonnes œuvres qu'elle s'était proposées, et ne lui laisse que le seul désir d'être délivrée de son mal. Si le mal dure plus qu'elle ne voudrait, elle en devient toute chagrine et impatiente. Ainsi elle tombe insensiblement de la vertu qu'elle pratiquait, dans le vice qui lui est le plus contraire.

Le moyen de vous garantir de cette illusion est qu'en quelque état de souffrance que vous vous trouviez, vous preniez garde de désirer jamais de faire aucune bonne œuvre, si elle est hors de saison, parce qu'étant dans l'impuissance de la pratiquer, vous ne pourriez en avoir que de l'inquiétude et du déplaisir. Persuadez-vous donc, avec un vrai sentiment d'humilité et de résignation, que quand Dieu vous tirerait de cet état où vous êtes, tous les bons désirs que vous concevez maintenant seraient peut-être sans effet, parce que vous n'auriez pas le courage de les

accomplir; croyez du moins que le Seigneur, par une secrète disposition de sa providence, ou en punition de vos péchés, ne veut pas que vous ayez le plaisir de faire cette bonne œuvre, mais qu'il aime mieux vous voir soumis à ses volontés et humilié sous sa main toute-puissante.

Usez-en de même lorsque vous êtes obligé, soit par l'ordre de votre père spirituel. ou par quelque autre raison. d'interrompre vos dévotions ordinaires, et même de vous retirer pour quelque temps de la sainte table. Ne vous laissez pas abattre par le chagrin, mais renoncez entièrement à votre propre volonté, et conformez-vous à celle de Dieu, en disant : Si Dieu, qui connaît le fond de mon âme, n'y voyait point de défauts, point d'ingratitude, je ne serais pas maintenant privé de la sainte communion. Que son nom soit éternellement béni de la grâce qu'il me fait de me découvrir mon indignité. Je crois fermement, Seigneur, que dans toutes les afflictions que vous m'envoyez, vous ne désirez de moi autre chose, sinon qu'en les supportant avec patience et dans la vue de vous plaire, je vous offre un cœur toujours soumis à vos volontés, toujours prêt à vous recevoir, afin qu'y entrant vous le remplissiez de consolations spirituelles, et que vous le défendiez contre les puissances infernales, qui tâchent de le ravir. Faites, ô mon Créateur et mon Sauveur, faites de

moi ce qui sera agréable à vos yeux! Que votre volonté soit maintenant et dans tous les siècles mon appui et ma nourriture. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est que mon âme, purifiée de tout ce qui vous déplait, et ornée de toutes les vertus, soit en état non seulement de vous recevoir, mais de faire ce qu'il vous plaira de lui ordonner.

Ceux qui auraient soin de bien pratiquer tout ceci, s'ils se sentent portés à entreprendre quelque bonne œuvre qui soit au-dessus de leurs forces, que ce désir soit purement naturel ou qu'il vienne du démon, qui espère leur donner par là du dégoût pour la vertu, ou que Dieu le leur inspire afin d'éprouver leur obéissance, peuvent se promettre que ce leur sera toujours une occasion de faire quelque progrès dans la voie du salut, et de servir Notre Seigneur de la manière qui lui est la plus agréable, en quoi consiste la vraie dévotion.

Remarquez de plus que, lorsque, pour vous guérir d'une maladie, pour vous délivrer d'une fâcheuse incommodité, vous employez des moyens innocents, et dont les saints mêmes se sont servis, vous devez toujours éviter le trop grand empressement, et ne point désirer avec trop d'ardeur que les choses réussissent selon votre inclination. Soyez résigné à tout, et n'envisagez que la seule volonté de Dieu; car

que savez-vous si c'est par ces moyens-là ou par d'autres beaucoup meilleurs qu'il a résolu de vous délivrer de vos maux? Si vous agissez autrement, ce sera à votre préjudice, car peut-être n'obtiendrez-vous pas ce que vous souhaitez passionnément; et alors vous ne pourrez vous empêcher de retomber dans l'impatience, où, quand même vous le pourriez, votre patience sera toujours accompagnée de beaucoup d'imperfections, qui la rendront moins agréable à Dieu, et qui en diminueront notablement le mérite.

Je veux enfin vous découvrir un artifice secret de notre amour-propre, qui en mille rencontres nous cache à nous-mêmes nos défauts, quoique grossiers et visibles. Un malade, par exemple, qui s'afflige excessivement de son mal, veut que l'on prenne son impatience pour un zèle de quelque bien apparent. Ce n'est point, si on l'en croit, une véritable impatience, c'est un juste déplaisir de voir que sa maladie est le châtiment de ses péchés, ou qu'elle incommode et fatigue extrêmement ceux qui sont auprès de lui. Il en est de même d'un ambitieux qui se plaint de n'avoir pu obtenir un honneur, une dignité auxquels il aspirait; car il n'a garde d'attribuer son chagrin à la vanité; il l'attribue à d'autres motifs dont on sait bien qu'il se mettrait peu en peine en d'autres occasions. Ainsi le malade qui a tant de compassion pour ceux

qui le servent, dès qu'il est guéri n'est plus touché de leur voir souffrir les mêmes incommodités auprès d'un autre malade.

C'est là une marque bien certaine que son impatience ne vient point de la peine qu'il donne aux autres, mais d'une secrète horreur qu'il a pour les choses qui sont contraires à sa volonté. Quiconque donc veut éviter ces écueils doit se résoudre à souffrir patiemment, ainsi que nous l'avons dit, toutes les croix qui lui arrivent en ce monde, de quelque part qu'elles viennent.

CHAPITRE XXXII

De la dernière ruse du démon pour faire que les vertus mêmes nous deviennent des occasions de péché.

L'ANCIEN serpent trouve le moyen de nous tenter par les vertus mêmes qui sont en nous, jusqu'à nous en faire des occasions de péché. Il nous donne de l'estime et de la complaisance pour nous-mêmes, et nous élève si haut, qu'il est presque impossible que nous ne nous laissions pas aller à la vaine gloire.

C'est pourquoi combattez toujours, et demeurez ferme dans la connaissance de votre néant; songez à toute heure que de vous-même vous n'êtes rien, que vous ne savez rien, que vous ne pouvez rien, que vous êtes plein de misères et de défauts, et qu'en-

fin vous ne méritez que la damnation éternelle. Ayez toujours devant les yeux cette vérité importante; que ce soit pour vous une espèce de retranchement d'où vous ne sortirez jamais; et s'il vous vient des pensées et des sentiments de présomption, repoussez-les comme des ennemis dangereux qui ont conjuré votre perte.

Mais si vous voulez acquérir une parfaite connaissance de ce que vous êtes, servez-vous de la méthode que je vais vous indiquer. Toutes les fois que vous jetterez les yeux sur vous et sur vos actions, envisagez seulement ce qui est de vous, sans y mêler ce qui est de Dieu et ce que vous tenez de sa grâce, et fondez ainsi toute l'estime que vous concevrez pour vous sur ce que vous avez de vous-même. Si vous regardez le temps qui a précédé votre naissance, vous verrez que durant toute l'étendue de l'éternité vous n'étiez rien, et que vous n'avez fait ni pu faire la moindre chose pour mériter le bienfait de l'existence. Si vous considérez le temps présent, dans lequel vous subsistez par la seule miséricorde de Dieu, que seriez-vous sans le bienfait de la conservation, que seriez-vous qu'un pur néant? et ne retourneriez-vous pas dans ce néant d'où vous êtes sorti, si la main toute-puissante qui vous en a tiré ne vous soutenait?

Il est donc inévitable qu'à ne regarder que ce qui nous appartient dans l'ordre

naturel vous ne devez ni vous estimer vous-même, ni souhaiter que les autres vous estiment. Dans l'ordre surnaturel de la grâce, et dans l'exercice des bonnes œuvres, vous n'avez pas plus sujet de vous enorgueillir; car, sans le secours du ciel, quel mérite pourriez-vous avoir, et quel bien pourriez-vous faire de vous-même?

Si après cela vous vous rappelez l'effroyable multitude des péchés que vous avez commis, ou auriez pu commettre si Dieu ne vous avait préservé, vous trouverez en multipliant non seulement les années et les jours, mais encore les actions et les habitudes mauvaises, que, comme un vice en attire un autre, vos iniquités seraient allées à l'infini, et vous seriez devenu semblable aux démons. Toutes ces considérations doivent vous donner de jour en jour un plus grand mépris de vous-même, et vous faire connaître les obligations infinies que vous avez à la divine bonté, bien loin de lui dérober la gloire qui lui est due.

Au reste, dans le jugement que vous portez sur vous-même, prenez garde qu'il n'y ait rien que de juste et de véritable, et que la vaine gloire n'y ait point de part; car, quoique vous connaissiez beaucoup mieux votre misère que tel autre aveuglé par l'amour-propre ne connaît la sienne vous serez toujours bien plus criminel et plus punissable que lui du côté de la volonté, si, nonobstant la connaissance de vos dé-

fauts, vous ne laissez pas de vouloir passer pour saint dans l'esprit des hommes.

Afin donc que cette connaissance vous délivre de la vaine gloire et vous rende agréable à Celui qui est le père et le modèle des humbles, ce n'est pas assez que vous ayez un humble sentiment de vous-même, jusqu'à vous juger indigne de tout bien et digne de tout mal; il faut que vous désiriez être méprisé du monde : il faut que vous ayez horreur des louanges, que vous aimiez les opprobres, et que dans les occasions, vous preniez plaisir à exercer les ministères les plus bas. Faites peu de cas de ce qu'on pensera de vous lorsqu'on vous verra embrasser tout ce qu'il y aura de plus abject : tâchez seulement de vous occuper à ces sortes d'exercices par un pur motif d'humilité, et non par un sentiment d'orgueil, par une fierté naturelle qui, sous l'apparence d'une générosité chrétienne, fait qu'on méprise les discours des hommes et qu'on se moque de leurs jugements.

Si quelquefois on vous témoigne de l'affection et de l'estime, si l'on vous loue de quelques bonnes qualités que vous avez reçues d'en haut, recueillez-vous aussitôt en vous-même, et, fondé sur les principes de la vérité et de la justice que nous venons d'établir, dites à Dieu de tout votre cœur : Seigneur, ne permettez pas que je dérobe votre gloire, en attribuant à mes propres forces ce qui n'est qu'un pur effet de votre

grâce; qu'à vous soient l'honneur et la louange, et à moi l'opprobre et la confusion. Puis, vous tournant vers les personnes qui vous louent, dites au fond de votre cœur : Quel sujet peut avoir cet homme de me louer? Quelle bonté, quelle perfection trouve-t-il en moi? Il n'y a que Dieu qui soit bon, et il n'y a que ses œuvres qui soient parfaites. Humiliez-vous de la sorte, rendez à Dieu ce qui est à Dieu, vous vous défendrez par là de la vanité, et vous mériterez de jour en jour de plus grandes grâces.

Si le souvenir de vos bonnes œuvres fait naître en vous quelque vaine complaisance, étouffez-la aussitôt, en considérant ces bonnes œuvres non comme venant de vous, mais comme venant de Dieu, et en disant en toute humilité, comme si vous leur parliez : Je ne sais comment vous avez été conçues dans mon cœur, ni comment vous êtes sorties de cet abîme de corruption et de péché, car ce n'est point moi qui vous ai formées, c'est Dieu qui vous a produites, et qui a eu la bonté de vous conserver. C'est donc lui que je reconnais pour votre principal auteur; c'est lui que je veux et que je dois remercier; c'est à lui que je renvoie toutes les louanges que l'on me donne.

Considérez après cela que toutes les actions de piété que vous ayez jamais faites, non seulement n'ont point répondu à l'abondance des lumières et des grâces que Dieu vous avait communiquées pour les

bien faire, mais que de plus il s'y est glissé beaucoup de défauts, et que l'on n'y trouve point cette pureté d'intention, cette ferveur, cette diligence que vous deviez y apporter. Si vous les examinez comme il faut, bien loin d'en tirer vanité, vous n'en aurez que de la confusion, voyant le peu de profit, ou, pour mieux dire, le mauvais usage que vous avez fait des grâces divines.

Mais comparez après cela vos actions avec celles des plus grands saints, vous rougirez de la différence qu'il y a entre les unes et les autres. Si vous les comparez ensuite aux travaux du Fils de Dieu, dont toute la vie n'a été qu'une croix perpétuelle, quand même vous ne vous arrêteriez pas à considérer la dignité de sa personne et que vous n'auriez égard qu'à la grandeur de ses travaux et à cet amour si pur avec lequel il les a soufferts, vous devrez avouer que jamais vous n'avez rien fait ni rien souffert qui en approche.

Enfin si, levant les yeux au ciel, vous envisagez la souveraine majesté de Dieu, qui mérite des adorations infinies, vous verrez clairement que toutes vos bonnes œuvres sont pour vous un sujet de crainte plutôt que de vanité. C'est pourquoi, quelque bien que vous fassiez, vous devez toujours dire avec un profond sentiment d'humilité : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis pécheur.* (Luc, XVIII, 13.)

Gardez-vous aussi de publier trop facile-

ment les grâces que Dieu vous a faites, car cela déplaît presque toujours à N. S., ainsi qu'il l'a témoigné lui-même de la manière que je vais dire. Un jour étant apparu à une de ses servantes sous la forme d'un petit enfant, et sans nulle marque de sa divinité, elle le pria tout simplement de réciter la Salutation angélique. Il le fit à l'heure même : mais quand il eut dit : *Vous êtes bénie entre les femmes*, il s'arrêta, ne voulant pas ajouter ce qui était à sa louange : et comme elle le pressait d'achever, il disparut, laissant cette âme sainte remplie de consolation, et plus convaincue que jamais de l'importance de l'humilité par l'exemple qu'il venait de lui en donner.

Apprenez encore à vous humilier dans toutes vos œuvres, en les regardant comme des miroirs qui vous représentent admirablement bien votre néant. C'est là le fondement de toutes les vertus ; car, comme Dieu, au commencement du monde, créa de rien notre premier père, ainsi il fonde maintenant tout l'édifice spirituel sur cette vérité reconnue, que de nous-mêmes nous ne sommes rien : de sorte que plus nous nous abaissons, plus l'édifice s'élève ; et à mesure que nous creusons dans la terre, que nous découvrons le fond de notre néant, le souverain architecte pose les pierres solides qui servent à la structure de cet édifice mystérieux. Persuadez-vous donc bien que vous ne sauriez jamais descendre trop bas,

et que s'il pouvait y avoir quelque chose d'infini dans la créature, ce serait sa fragilité et sa bassesse. O divine connaissance qui nous rend heureux sur la terre et glorieux dans le ciel! O admirable lumière qui sort des ténèbres de notre néant afin d'éclairer nos âmes et d'élever nos esprits à Dieu! O pierre précieuse, mais inconnue, qui brille au milieu des ordures de nos péchés! O néant, qu'il nous suffit d'avoir reconnu pour devenir maîtres de toutes choses.

Je ne me lasserais jamais de parler de cette matière. Quiconque veut honorer la divine Majesté doit se mépriser lui-même et souhaiter que les autres le méprisent. Humiliez-vous envers tout le monde, abaissez-vous au-dessus de tout le monde, si vous voulez que Dieu soit glorifié en vous, et que vous le soyez en lui. Pour vous unir avec lui, fuyez la grandeur et l'élévation, parce qu'il s'éloigne de ceux qui s'élèvent. Choisissez partout la dernière place, et il descendra de son trône pour venir à vous, pour vous embrasser, pour vous témoigner d'autant plus d'amour que vous montrerez plus d'inclination à vous humilier et à vouloir qu'on vous foule aux pieds comme la chose du monde la plus méprisable.

Si Dieu, qui, pour s'attacher plus étroitement à vous, s'est rendu semblable au dernier des hommes, vous inspire de si humbles sentiments, ne manquez pas de lui en rendre souvent des actions de grâces.

Remerciez aussi tous ceux qui vous aideront à conserver ces sentiments d'humilité, en vous maltraitant, ou en croyant que vous n'avez pas assez de vertu pour supporter un affront ; et quelque mal qu'ils disent de vous, ne laissez échapper jamais la moindre plainte.

Mais enfin, et nonobstant toutes ces considérations, quoique fortes et puissantes, la malice du démon, le défaut de connaissance de vous-même, l'inclination vicieuse, vous remplissent toujours l'esprit de pensées de vanité, et font naître dans votre cœur des sentiments qui vous portent à vous élever au-dessus des autres ; humiliez-vous alors d'autant plus que vous voyez par expérience le peu de progrès que vous avez fait dans la véritable spiritualité, et combien vous avez de peine à vous délivrer de ces pensées importunes, qui montrent en vous un grand fonds d'orgueil : par ce moyen vous ferez du poison un antidote, et du mal même un remède.

CHAPITRE XXXIII

Quelques avis importants pour ceux qui veulent mortifier leurs passions et acquérir les vertus qui leur manquent.

QUOIQUE jusqu'ici je vous aie dit beaucoup de choses sur la manière dont vous devez essayer de vaincre vos passions



et acquerir les vertus qui vous manquent, il m'en reste encore beaucoup d'autres non moins importantes à vous dire.

1° Si vous voulez devenir solidement vertueux et parfaitement maître de vous-même, ne partagez pas tellement, durant la semaine, les exercices de vertu, que vous fixiez les uns à un jour, les autres à l'autre, et que vous soyez ainsi dans un perpétuel changement. L'ordre que vous devez y observer est que d'abord vous vous attachiez à détruire la passion qui vous a toujours le plus troublé et qui vous tourmente encore présentement davantage, et qu'en même temps vous travailliez de toutes vos forces à acqu[illegible] ans un éminent degré la vertu contr[illegible] cette passion prédominante; car, p[illegible]ssedant une vertu aussi essentielle, vous obtiendrez facilement toutes les autres, sans qu'il soit besoin que vous en fassiez un grand nombre d'actes. En effet, les vertus sont tellement liées les unes aux autres, qu'il suffit d'en posséder parfaitement une pour les obtenir toutes ;

2° Ne déterminez jamais le temps qu'il faut pour acquérir une vertu; ne dites point : J'y emploierai tant de jours, tant de semaines, tant d'années, mais, comme un nouveau soldat qui n'a point encore vu l'ennemi, combattez toujours, et par une glorieuse victoire tâchez de vous ouvrir un chemin à la perfection. Ne soyez pas un

moment sans faire quelque progrès dans la voie de Dieu, parce que celui qui s'arrête, sous prétexte de se délasser et de prendre haleine, recule, et devient plus lâche qu'il n'était auparavant. Quand je vous dis d'avancer toujours sans vous arrêter, ce que je demande de vous, c'est que vous ne croyiez pas être déjà parvenu au comble de la perfection chrétienne, que vous ne laissiez passer aucune occasion de faire de nouveaux actes de vertu, et que vous ayez en horreur jusqu'aux plus légères fautes.

Pour cela il est nécessaire que vous vous acquittiez avec une exactitude et une ferveur extrêmes de ce qui est de votre devoir, et que dans les occasions qui se présentent vous pratiquiez excellemment toutes les vertus. Aimez donc et embrassez de tout votre cœur ces occasions de vous rendre saint et parfait, principalement lorsqu'elles sont accompagnées de quelques difficultés, parce que l'effort qu'il faut faire pour surmonter la difficulté sert à former en peu de temps et à affermir dans l'âme les habitudes vertueuses. Aimez aussi tous ceux qui vous les procurent; fuyez seulement, tant que vous pourrez, tout ce qui peut donner lieu aux tentations de la chair;

3° Usez de modération et de prudence à l'égard de certaines vertus dont l'exercice peut altérer la santé du corps, comme de le maltraiter excessivement par des disciplines, des cilices, des jeûnes, des veilles,

des méditations trop longues, et par d'autres sortes de pénitences indiscrètes : car dans la pratique de ces vertus extérieures on doit avancer peu à peu et monter comme par degrés : mais pour celles qui sont purement intérieures, qui consistent à aimer Dieu, à haïr le monde, à se mépriser soi-même, à détester ses péchés, à être doux et patient, à aimer ses ennemis, il n'y a pas de mesure à garder, on n'a pas besoin de précautions, et il faut toujours en faire les actes de la manière la plus excellente possible ;

4° Le but de tous vos desseins et de tous vos soins doit être de vaincre la passion que vous avez entrepris de combattre, et vous devez regarder cette victoire comme la chose du monde la plus avantageuse pour vous et la plus agréable à Dieu. Soit que vous mangiez, soit que vous jeûniez, soit que vous veilliez, soit que vous dormiez, que vous soyez dans le travail ou dans le repos, à la maison ou hors de la maison, que vous vaquiez à la vie contemplative ou active, n'ayez pour fin que de surmonter cette véritable passion, et d'acquérir la vertu contraire ;

5° Haïssez généralement toutes les commodités et tous les plaisirs du corps, et vous ne serez combattu que faiblement par les vices qui tirent toute leur force des attraits de la volupté. Mais si, dans le temps même que vous rejetez un plaisir sensuel, vous en recherchez un autre, si

vous ne faites la guerre qu'à un seul vice, quoique les blessures que vous recevez des autres soient moins dangereuses, le combat sera toujours rude, et la victoire incertaine. Ayez donc toujours devant les yeux ces paroles de l'Ecriture : *Celui qui aime sa vie la perdra ; celui, au contraire, qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle* (1). *Nous ne sommes point esclaves de la chair pour vivre selon la chair. Si donc vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez* (2);

6° Le dernier avis que j'ai à vous donner est qu'il serait bon et peut-être nécessaire qu'avant toutes choses vous fissiez une confession générale avec toutes les dispositions requises, pour vous assurer davantage d'une parfaite réconciliation avec Dieu, qui est la source des grâces, l'auteur des victoires, le distributeur des couronnes.

CHAPITRE XXXIV

Les vertus ne s'acquièrent que peu à peu et par degrés, les unes après les autres.

Quoique le vrai serviteur de Jésus-Christ qui aspire à la plus haute perfection ne doive point mettre de bornes à son

(1) S. Jean, XII, 25.
(2) Epître aux Romains, VIII, 13.

avancement spirituel, il faut toutefois que la prudence modère en lui certains excès d'une ferveur inconsidérée, à laquelle d'abord rien ne semble difficile, mais qui est sujette à se ralentir et à s'éteindre tout à fait. C'est pourquoi, outre ce qui a été dit sur la manière de régler les exercices extérieurs, il est bon de remarquer que les vertus intérieures s'acquièrent aussi peu à peu, et qu'on y parvient par degrés. De cette sorte, on jette les fondements d'une solide et constante piété, et en peu de temps on fait de grands progrès dans la perfection.

Ainsi, pour ce qui regarde la vertu de patience, ne croyez pas pouvoir tout d'un coup désirer les croix et vous en réjouir; il faut vous résoudre auparavant à passer par les degrés les plus bas de cette vertu. Suivant ce même principe, n'embrassez pas à la fois toutes les vertus, ni même plusieurs ensemble; attachez-vous à une seule d'abord, puis à une autre, si vous voulez que l'habitude s'enracine profondément et sans peine dans votre âme; car, n'aspirant qu'à une seule vertu, et ne cessant de vous y exercer, votre mémoire s'y appliquera davantage; votre entendement, éclairé de la lumière céleste, découvrira de nouveaux moyens et de nouvelles raisons pour vous la faire embrasser; votre volonté enfin s'y portera avec plus d'ardeur, ce qui n'arriverait pas si ces trois puissances

étaient partagées entre plusieurs objets.

D'ailleurs les actes qu'il faut produire pour contracter l'habitude d'une vertu, n'ayant qu'un même but et s'aidant les uns les autres, en deviendront moins pénibles, et les derniers feront d'autant plus d'impression dans votre cœur, qu'ils y trouveront les saintes dispositions que les premiers y auront laissées.

Toutes ces raisons vous paraîtront convaincantes, si vous faites réflexion que quiconque s'exerce bien dans une vertu apprend insensiblement à s'exercer dans les autres, et qu'une vertu ne peut se perfectionner qu'en même temps toutes les autres ne se perfectionnent, à cause de l'étroite union qu'elles ont ensemble, comme les rayons d'un même soleil.

CHAPITRE XXXV

Des moyens les plus utiles pour acquérir les vertus, et de quelle manière on doit s'attacher à une vertu durant quelque temps.

J'AJOUTE à ce que je viens de dire, que pour deveni rsolidement vertueux il faut avoir un cœur grand, une volonté ferme et généreuse, parce qu'on rencontre dans la suite bien des contradictions et des peines. Il faut de plus ressentir une inclination particulière pour la vertu, et

cette inclination s'acquiert en considérant souvent combien les vertus plaisent à Dieu, combien elles sont utiles et nécessaires à l'homme, et que c'est par elles que toute la perfection chrétienne commence et finit. Il importe extrêmement de prendre tous les matins une ferme résolution de les pratiquer, selon qu'on en trouvera l'occasion durant le jour, et l'on s'examinera souvent pour voir si l'on a exécuté ces bonnes résolutions, et pour en former de nouvelles plus efficaces et plus constantes que les premières.

Ce que je dis doit s'observer particulièrement à l'égard de la vertu qu'on tâche alors d'obtenir, et dont on croit avoir le plus besoin. C'est à cette même vertu qu'il faut rapporter toutes les réflexions qu'on fait sur les exemples des saints, toutes les méditations sur la vie et sur la Passion de Notre Seigneur qui sont d'une extrême utilité en toutes sortes d'exercices spirituels. Accoutumons-nous tellement à faire des actes de vertu, soit intérieurs, soit extérieurs, que nous y trouvions autant de facilité et de plaisir que nous en avions auparavant à suivre notre penchant naturel; et souvenons-nous de ce qui a eté dit ailleurs, que les actes les plus contraires aux inclinations de la nature sont les plus propres à introduire dans notre âme l'habitude de la vertu.

Quelques sentences tirées des saintes

Ecritures et prononcées ou de bouche ou de cœur, servent encore merveilleusement à cet exercice. Ainsi nous devons toujours en avoir plusieurs qui aient rapport à la vertu que nous désirons acquérir, et en user à propos durant la journée, surtout lorsque la passion qui nous domine vient à s'échauffer. Ceux donc qui travaillent à devenir doux et patients peuvent se servir des paroles suivantes, ou d'autres semblables : *Supportez patiemment la colere d'un Dieu qui vient pour punir vos crimes. La patience des pauvres ne sera pas privee pour jamais du bien qu'elle espère* (1). *Un homme patient vaut mieux qu'un homme vaillant, et celui qui peut se dompter lui-même est préférable à celui qui emporte les villes d'assaut* (2) *Vous posséderez vos âmes par la patience* (3). *Courons si bien, que par la patience nous gagnions le prix que Dieu nous propose* (4).

On peut encore ajouter ces aspirations, ou d'autres semblables : O mon Dieu. qnand serai-je armé de la patience, comme d'un bouclier à l'épreuve des traits de mon ennemi! Quand vous aimerai-je jusqu'à recevoir avec joie toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer! O vie de

(1) Ps. IX, 19. — (2) Prov., IX, 22. — (3) S. Luc, II, 9. — (4) Epitre aux Hébreux, XXII.

mon âme, ne vivrai-je jamais pour votre gloire, pleinement content au milieu des souffrances? Oh! que je serais heureux si, dans les flammes des tribulations, je brûlais d'envie de me consumer pour votre service!

Nous nous servirons à toute heure de ces sortes d'oraisons, suivant les progrès que nous aurons faits dans les vertus, et selon que la dévotion nous inspirera. On les nomme jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés que nous lançons vers le ciel, qui ont la vertu d'y élever notre cœur, et qui percent celui de Dieu quand ils sont accompagnés de deux choses qui leur servent d'ailes : la connaissa[illegible]ertaine du plaisir que Dieu prend à n[illegible] voir dans l'exercice des vertus, et un désir ardent de faire des progrès dans le bien par le seul motif de plaire à la Majesté divine.

CHAPITRE XXXVI

L'exercice de la vertu demande une application continuelle

Entre les choses qui servent à acquérir les vertus chrétiennes (ce qui est le but que nous nous proposons ici), une des plus nécessaires est d'essayer d'avancer toujours dans la voie de la perfection, parce qu'on recule pour peu qu'on s'arrête.

Dès que nous cessons de faire des actes de vertu, l'inclination naturelle qui nous porte à rechercher le plaisir et les objets extérieurs qui flattent les sens, ne manque pas d'exciter en nous des mouvements déréglés, et ces mouvements détruisent ou du moins affaiblissent les habitudes des vertus. D'ailleurs cette négligence nous prive de beaucoup de grâces que nous pourrions mériter par un plus grand soin de notre avancement spirituel.

C'est la difference qu'il y a entre voyager sur la terre et marcher dans la voie du ciel ; car ceux qui voyagent sur la terre peuvent s'arrêter sans retourner sur leurs pas, et, de plus, en marchant toujours, la lassitude les met hors d'état d'aller plus avant ; mais dans le chemin de la perfection, plus on avance, plus on sent augmenter ses forces. La raison de ceci est que la partie inférieure, qui par sa résistance empêche autant qu'elle peut le progrès spirituel, vient s'affaiblir par l exercice des vertus ; et qu'au contraire la partie supérieure, qui est le siège de la vertu, s'affermit et se fortifie davantage. Ainsi, à mesure qu'on profite dans la spiritualité, toute la peine qu'on y voyait diminue beaucoup, et une certaine douceur, par laquelle Dieu tempère les amertumes de cette vie, s'augmente à proportion, de sorte qu'allant toujours avec joie de vertu en vertu, on arrive au sommet de la montagne, au comble de

la perfection, à cet état bienheureux où l'âme commence à exercer ses fonctions spirituelles non seulement sans dégoût, mais avec un contentement ineffable, parce qu'étant victorieuse de ses passions, et s'étant mise au-dessus de toutes les créatures et d'elle-même, elle vit dans le sein de Dieu, et y jouit par ses travaux continuels d'un agréable repos.

CHAPITRE XXXVIII

Puisqu'il faut toujours continuer à pratiquer les vertus, on ne doit omettre aucune occasion de s'y éprouver.

Nous avons fait voir assez clairement qu'il faut toujours avancer et ne s'arrêter jamais dans le chemin de la perfection. Veillez donc tellement sur vous, que vous ne manquiez aucune occasion de travailler à acquérir les vertus. Gardez-vous bien de vous éloigner, comme on fait ordinairement, des choses contraires aux inclinations de la nature corrompue, puisque c'est par elles que l'on parvient aux vertus les plus héroïques.

Voulez-vous (pour ne point sortir de notre premier exemple), voulez-vous devenir patient, prenez garde de fuir les personnes, les emplois et les pensées même qui vous causent le plus souvent de l'impatience; accoutumez-vous à converser

avec toutes sortes de personnes, quelque fâcheuses et incommodes qu'elles soient ; soyez toujours dans la disposition de souffrir tout ce qui peut vous faire le plus de peine; autrement vous n'acquerrez point l'habitude de la patience.

Si quelque travail vous déplaît, ou de lui-même, ou parce qu'une personne que vous n'aimez pas vous en a chargé, ou parce qu'il vous détourne d'une autre occupation qui serait plus selon votre goût, n'y renoncez jamais pour cela : ayez assez de courage non seulement pour l'embrasser avec joie, mais pour y persévérer jusqu'à la fin, quand même vous en ressentiriez de l'inquiétude, et qu'en le quittant vous pourriez vous mettre l'esprit en repos. Sans cela, vous n'apprendrez jamais à souffrir, et vous ne jouirez point de la véritable paix que possède une âme maîtresse de ses passions et ornée de toutes les vertus.

Il en est de même de certaines sortes de pensées qui vous tourmentent quelquefois ; car ce n'est pas un avantage pour vous d'en être entièrement délivré, puisque la peine qu'elles vous donnent vous accoutume à la souffrance des choses les plus fâcheuses. Tenez donc pour certain que quiconque vous enseigne le contraire vous apprend plutôt à fuir la peine que vous craignez, qu'à acquérir la vertu que vous désirez

A la vérité, un soldat nouveau et peu aguerri doit se comporter dans ces occasions avec beaucoup de prudence et de retenue, tantôt en attaquant l'ennemi, et tantôt en reculant, selon qu'il se sent plus ou moins de force et de vertu; mais il ne doit pas lâcher pied et abandonner entièrement le combat; il ne faut pas qu'il évite tout ce qui pourrait causer du trouble et du chagrin; car, quoiqu'il se mît alors hors du danger de tomber dans l'impatience, il se trouverait ensuite plus exposé que jamais, ne s'étant pas fortifié contre ce vice par l'habitude de la vertu qui lui est contraire.

Tout ceci ne peut s'appliquer au vice de l'impureté, dont on ne se sauve que par la fuite, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

CHAPITRE XXXVIII

On doit se réjouir de toutes les occasions qu'on a de combattre pour acquérir les vertus, principalement de celles qui offrent le plus de difficultés.

Ce n'est point assez de ne pas fuir les occasions, de travailler pour acquérir la vertu, il faut les chercher, il faut, dès qu'elles se présentent, que nous les embrassions avec joie, et que celles qui nous offrent le plus de mortifications nous soient

toujours les plus agréables, comme elles nous sont les plus utiles. Rien ne nous paraîtra difficile avec le secours du ciel, si nous gravons bien avant dans notre esprit les considérations suivantes.

La première est que les occasions sont des moyens propres, ou, pour mieux dire, nécessaires à l'avancement dans la vertu. De là vient que, lorsque l'on demande à Dieu des vertus, on lui demande par conséquent les moyens qu'il veut qu'on emploie pour les obtenir. Autrement la prière serait vaine, on se contredirait soi-même, et on tenterait Dieu, qui ne donne pas la patience sans les tribulations, ni l'humilité sans les opprobres.

Il en est de même de toutes les autres vertus, elles sont le fruit des adversités que Dieu nous envoie, et nous devons d'autant plus les aimer, qu'elles sont plus pénibles, parce que les grands efforts qu'il faut faire pour les supporter contribuent merveilleusement à former en nous les habitudes des vertus.

Soyons toujours attentifs à mortifier notre propre volonté, quand ce ne serait que dans un regard un peu trop curieux, dans nos paroles un peu trop libres; car, si les victoires qu'on remporte sur soi-même dans les grandes occasions sont plus glorieuses, celles qu'on remporte dans les petites sont incomparablement plus fréquentes.

La seconde considération dont nous avons déjà parlé est que toutes les choses qui arrivent en ce monde viennent de Dieu, et qu'il veut que nous en tirions du profit; car, bien qu'à parler proprement on ne puisse dire de quelques-unes de ces choses, comme nos péchés ou ceux d'autrui, qu'elles viennent de Dieu, qui abhorre l'iniquité, il est vrai pourtant qu'elles ne lui sont point entièrement étrangères, puisqu'il les permet, et que, pouvant absolument les empêcher, il ne le fait pas. Mais pour les afflictions qui nous arrivent, soit par notre faute, soit par la malice de nos ennemis, on ne peut nier qu'elles ne viennent de sa main et qu'il n'y ait part, quoiqu'il en condamne la cause. Cependant il veut que nous les supportions patiemment, ou parce qu'elles nous sont des moyens de nous sanctifier, ou par d'autres justes raisons que lui seul connaît.

Si donc nous sommes certains que, pour accomplir parfaitement sa divine volonté, nous devons souffrir de bon cœur tous les maux que nous causent les méchants, ou que nous nous attirons nous-mêmes par nos péchés, c'est à tort que quelques-uns, pour excuser leur impatience, disent qu'un Dieu infiniment juste ne peut vouloir ce qui part d'un mauvais principe. Ils font voir par là qu'ils ne cherchent qu'à s'exempter de la peine, et à justifier aux yeux du monde le refus d'accepter les

croix que Dieu leur présente. Mais il y a plus encore : c'est que, toutes choses égales d'ailleurs, Dieu se plaît bien plus à nous voir souffrir constamment les persécutions injustes des hommes, surtout de ceux que nous avons obligés, que toute autre espèce d'accidents : en voici les raisons.

La première est que l'orgueil, qui naît avec nous, se réprime beaucoup mieux par les mauvais traitements que nous font éprouver nos ennemis, que par des peines et des mortifications volontaires.

La seconde est qu'en souffrant patiemment nous faisons ce que Dieu demande de nous et ce qui est de sa gloire, parce que nous conformons notre volonté à la sienne dans une chose où sa bonté et sa puissance brillent également, et que d'un fonds aussi mauvais qu'est le péché même, nous recueillons d'excellents fruits de vertu et de sainteté.

Sachez donc qu'aussitôt que Dieu nous voit résolus à travailler tout de bon à acquérir les vertus solides, il ne manque point de nous éprouver par de fâcheuses tentations et par de rudes souffrances. Ainsi, connaissant l'amour qu'il nous porte et la tendre sollicitude qu'il a pour notre bien spirituel, nous devons recevoir avec actions de grâces le calice qu'il nous offre, et le boire jusqu'à la dernière goutte, persuadés que plus nous le trouverons amer, plus il nous sera salutaire.

CHAPITRE XXXIX

Comment on peut en diverses occasions pratiquer la même vertu

Vous avez vu dans un des chapitres précédents qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher pendant quelque temps à une seule vertu que d'en embrasser plusieurs à la fois, et que c'est à cette vertu particulière qu'on doit s'exercer toutes les fois que l'occasion s'en présente. Voyez maintenant avec quelle facilité vous pourrez le faire.

Il arrivera en un même jour, et peut-être en une même heure, qu'on vous fera quelque sévère réprimande pour une action qui ne sera pas mauvaise, ou que pour un autre sujet on parlera mal de vous, qu'on ne voudra pas vous accorder une grâce que vous aurez demandée, et qu'on vous la refusera d'une manière blessante, quoique ce ne soit qu'une bagatelle; qu'on aura quelques faux soupçons sur votre compte; qu'on vous chargera d'une fonction humiliante; qu'on vous servira un mets mal apprêté; qu'il vous surviendra une maladie, ou que tout à coup vous vous trouverez accablé d'autres maux encore plus grands, comme il s'en trouve une infinité dans cette misérable vie. Parmi tant d'accidents fâcheux vous pouvez sans doute pratiquer plusieurs vertus différentes; mais, pour la règle qu'on a donnée à cet

égard, il vous sera plus utile de vous attacher à celle dont vous croirez avoir le plus besoin

Si c'est la patience, vous ne penserez qu'à souffrir courageusement et avec joie tousles maux qui pourraient vous arriver. Si c'est l'humilité, vous songerez dans toutes vos peines qu'il n'est point de châtiment qui puisse égaler vos crimes. Si c'est l'obéissance, vous tâcherez de vous conformer à la volonté d'un Dieu qui vous punit selon que vous le méritez. Il faudra même vous assujettir, pour l'amour de lui et parce qu'il le veut, non seulement aux créatures raisonnables, mais encore à celles qui, n'ayant ni raison ni vie, ne laissent pas que d'être les instruments de sa justice. Si c'est la pauvreté, vous essayerez de vivre content, quoique privé de tous les biens et de toutes les douceurs de cette vie. Si c'est la charité, vous ferez le plus qu'il vous sera possible des actes d'amour du prochain et d'amour de Dieu, en considérant que le prochain vous donne occasion de multiplier vos mérites lorsqu'il exerce votre patience, et que Dieu, qui vous envoie ou qui permet tous les maux que vous souffrez, n'a en vue que votre bien spirituel.

Ce que je dis de la manière dont vous pouvez pratiquer en des rencontres différentes la vertu qui vous est la plus nécessaire, montre en même temps de quelle

façon vous pouvez vous y exercer dans une occasion particulière, comme dans une maladie ou en quelque autre sorte de peines, soit du corps, soit de l'esprit.

CHAPITRE XL.

Du temps que nous devons employer à acquérir chaque vertu, et des marques du progrès que nous y faisons.

On ne saurait déterminer précisément et en général combien nous devons employer de temps à nous exercer à chaque vertu, parce que cela dépend de l'état et des dispositions où nous sommes, du progrès que nous faisons dans la vie spirituelle, et de la direction de celui qui nous y conduit; mais il est constant que, si nous nous y appliquons avec tout le soin et toute l'ardeur que nous avons dits, en peu de semaines nous y avancerons beaucoup.

Une preuve très certaine d'un progrès considérable est lorsqu'on persevère dans ses exercices de piété malgré les dégoûts, les troubles, les aridités et les privations de toute consolation sensible. Une autre non moins évidente est lorsque la concupiscence, vaincue et soumise à la raison, ne saurait plus empêcher qu'on ne pratique les vertus; car, à mesure qu'elle s'affaiblit, les vertus se fortifient et s'enracinent

dans l'âme. C'est pourquoi, lorsqu'on ne se sent point de contradictions ni de révoltes dans la partie inférieure, on peut s'assurer qu'on a acquis l'habitude de la vertu, et plus on a de facilité à en produire les actes, plus l'habitude en est parfaite.

Ne croyez pas néanmoins être parvenu à un haut degré de sainteté, ni avoir entièrement dompté vos passions, parce que depuis longtemps et après plusieurs combats vous n'en avez ressenti aucune attaque. Sachez qu'il y a souvent en ceci de l'illusion du démon et de l'artifice du côté de la nature, qui se déguise pour un peu de temps. De là vient que, par un orgueil secret, on prend pour vertu ce qui est en effet un vice. D'ailleurs, si vous regardez quel est le degré de perfection auquel Dieu vous appelle, quelque effort que vous ayez fait jusqu'ici pour y atteindre, vous vous en trouverez toujours infiniment éloigné. Vous devez donc continuer vos exercices ordinaires comme si vous ne faisiez que commencer à les pratiquer, sans vous ralentir de votre première ferveur.

Souvenez-vous qu'il vaut mieux aller en avant dans le chemin de la vertu que d'examiner scrupuleusement si l'on y a avancé : parce que Dieu, qui seul connaît et sonde les cœurs, découvre à quelques-uns ce secret, et le cache à d'autres, selon qu'il les voit capables ou de s'en humilier ou d'en tirer vanité ; et par là ce père, éga-

lement bon et sage, ôte aux plus faibles l'occasion de leur ruine, et donne aux autres le moyen de croître en vertu. Ainsi, quoiqu'une âme n'aperçoive point le progrès qu'elle fait, elle ne doit point quitter pour cela ses pratiques de dévotion, parce qu'elle connaîtra ce progrès quand il plaira à Notre Seigneur de le lui faire connaître pour son plus grand bien.

CHAPITRE XLI

On ne doit pas trop souhaiter d'être délivré des afflictions qu'on endure patiemment, et de quelle manière il faut régler ses désirs.

QUAND vous aurez quelque affliction, quelle qu'elle soit, et que vous la supporterez patiemment, gardez-vous bien d'écouter le démon ou votre amour-propre, qui excitent dans votre cœur de violents désirs d'être délivré de cette peine ; car votre impatience serait cause de deux grands maux : l'un, que quand vous ne perdriez pas alors tout à fait l'habitude de la patience, ce serait toujours une disposition au vice contraire ; l'autre, que votre patience ne pourrait être qu'imparfaite, et que vous ne seriez récompensé que pour le temps où vous l'auriez exercée ; au lieu que si vous n'aviez point souhaité de soulagement, mais que vous eussiez témoigné

une résignation entière à la volonté divine, quand votre peine n'aurait duré qu'un quart d'heure, Dieu vous en récompensera comme d'une longue souffrance.

Prenez donc pour règle générale en toutes choses de ne vouloir que ce que Dieu veut, et de rapporter à lui tous vos désirs, comme à l'unique but où ils doivent tendre. Par ce moyen ils deviendront justes et saints, et quelques accidents qui puissent arriver, non seulement vous demeurerez tranquille, mais vous jouirez d'un contentement parfait ; car, comme il n'arrive rien en ce monde que par l'ordre de la Providence, si vous ne voulez que ce qu'elle veut, vous aurez tout ce que vous désirez, parce qu'il n'arrivera rien contre votre volonté.

Ce que je dis ne s'entend pas, à la vérité, des péchés d'autrui ni des vôtres, puisque Dieu les a en horreur, mais s'applique à toute sorte de peines, soit que vous les considériez comme des punitions de vos péchés, ou comme de simples epreuves de votre vertu, quand même vous en auriez le cœur tout pénétré de douleur et que vous seriez en danger d'en perdre la vie ; car ces sortes de croix sont celles dont Dieu a coutume de favoriser ceux qu'il aime le plus.

Si vous cherchez de l'adoucissement à votre peine, si vous usez pour cela de moyens licites sans pouvoir vous soulager, il faut vous résoudre à souffrir patiemment un

mal que vous avez essayé en vain de guérir; il faut même employer ces moyens, qui de soi sont bons, dont Dieu veut que vous vous serviez dans le besoin, par cette seule raison que Dieu le veut, et non par aucune attache à vous-même, ni par un trop grand désir de vous délivrer des souffrances.

CHAPITRE XLII

Comment on peut se défendre des artifices du démon lorsqu'il suggère des dévotions indiscrètes.

Lorsque le démon voit que nous marchons d'un pas assuré dans la voie du ciel, que tous nos désirs se rapportent à Dieu, et qu'il ne peut nous engager dans le mal par des artifices grossiers, il se transforme en ange de lumière, nous pousse à la perfection, et nous la fait désirer aveuglément, sans nul égard à notre faiblesse; il nous inspire des pensées dévotes, nous allègue des passages de l'Ecriture, nous remet devant les yeux les exemples des plus grands saints, afin qu'une ferveur indiscrète et précipitée nous emporte trop loin et nous fasse faire quelque chute éclatante.

Il nous invite, par exemple, à maltraiter excessivement notre corps par des disciplines, par des jeûnes et par d'autres mortifications semblables. Son dessein est, ou que, croyant avoir fait de grandes choses,

nous e[illegible] vanité, ce qui arrive particulière[illegible]x femmes, ou qu'abattus par de[illegible]es trop rigoureuses et au-dessus d[illegible] devenions incapables [illegible] bonne œuvre, ou que, [illegible]porter les travaux d'une vie si a[illegible]s nous dégoûtions peu à peu [illegible]cices spirituels, et qu'enfin, las de pratiquer la vertu, nous cherchions avec plus d'ardeur que jamais les plaisirs et les divertissements du monde.

Qui pourrait dire combien de gens se sont perdus de la sorte? La présomption les a aveuglés jusqu'à un tel point, que, se laissant emporter indiscretement à un zèle trop avide de souffrances, ils sont tombés dans le piège qu'ils s'étaient eux-mêmes dressé, et sont devenus enfin le jouet du démon. Sans doute ils se seraient garantis d'un si grand malheur s'ils avaient considéré qu'en ces exercices de mortification, quelque louables qu'ils soient, et quelques fruits qu'en recueillent ceux qui ont assez de force de corps et assez d'humilité d'esprit pour en profiter, il faut toujours, comme nous l'avons déjà dit, garder quelque mesure et voir ce qui convient davantage aux dispositions dans lesquelles on se trouve. car tous ne peuvent pas faire autant d'austérités que les saints, mais tous peuvent imiter les saints en beaucoup de choses : ils peuvent former dans leurs cœurs des désirs ardents et efficaces de participer

aux glorieuses couronnes que remportent les soldats de Jésus-Christ dans les combats spirituels; ils peuvent, à leur exemple, mépriser le monde et se mépriser eux-mêmes, aimer la retraite et le silence, être humbles et charitables envers tout le monde, souffrir patiemment les injures, faire du bien à ceux qui leur font le plus de mal, éviter les moindres fautes, toutes choses d'un plus grand mérite auprès de Dieu que les macérations du corps.

Il est même bon de remarquer qu'au commencement il convient d'user d'un peu de modération dans les pénitences extérieures, afin de pouvoir les augmenter quand il sera besoin; car souvent, pour vouloir en trop faire, on se met en danger de n'en plus faire du tout. Je vous dis ceci dans la pensée que vous êtes bien éloigné de l'erreur grossière de quelques-uns qui passent pour spirituels, mais qui, séduits par l'amour-propre, n'ont rien de plus à cœur que de conserver leur santé. Ces gens-là, pour la moindre chose, craignent de s'incommoder; il n'y a rien dont ils s'occupent ni dont ils parlent plus souvent que du régime de vie qu'ils doivent garder. Ils ont sur le choix des mets une extrême délicatesse, qui ne sert qu'à les affaiblir; ils préfèrent ordinairement ceux qui flattent davantage le goût à ceux qui sont meilleurs pour l'estomac; cependant, si on les en croit, tout ce qu'ils désirent, c'est

d'avoir des forces pour mieux servir Dieu.

C'est là le prétexte dont ils couvrent leur sensualité; mais dans le fond ils ne cherchent que le moyen d'accorder ensemble deux ennemis irréconciliables, la chair et l'esprit; ce qui va infailliblement à la ruine de tous les deux, puisqu'en même temps l'un perd la santé, et l'autre la dévotion. C'est pourquoi une manière de vivre moins délicate et moins inquiète est toujours la plus aisée et la plus sûre.

Il faut néanmoins y garder quelque mesure et avoir égard aux diverses complexions, qui, n'étant pas également fortes, ne peuvent pas soutenir les mêmes travaux. J'ajoute qu'il faut de la discrétion non seulement pour se modérer dans les exercices exterieurs, mais même pour ne pas aller trop loin dans ceux qui sont purement intérieurs et spirituels, ainsi que nous l'avons fait voir en expliquant la manière de s'élever par degrés aux plus sublimes vertus.

CHAPITRE XLIII

Notre mauvaise inclination, jointe aux suggestions du démon, nous porte à juger témérairement le prochain; de quelle manière nous devons y résister.

La bonne opinion que nous avons de nous-mêmes produit un autre désordre bien préjudiciable, c'est le jugement

téméraire, qui fait que nous concevons et que nous donnons aux autres une mauvaise idée de notre prochain. Comme ce vice naît de notre orgueil, c'est aussi par notre orgueil qu'il s'entretient; et plus il augmente, plus aussi nous devenons présomptueux, pleins de nous-mêmes, et susceptibles des illusions du démon; car nous en venons insensiblement à avoir pour nous d'autant plus d'estime, que nous en avons moins pour les autres, étant faussement persuadés que nous sommes tout à fait exempts des fautes dont nous les jugeons coupables.

Lorsque l'ennemi de notre salut reconnaît en nous cette méchante disposition, il emploie toutes ses ruses pour nous rendre continuellement attentifs à examiner les défauts d'autrui et à nous les figurer plus grands qu'ils ne sont. On ne peut se faire une idée des efforts qu'il fait pour nous mettre à tout moment devant les yeux quelques légères imperfections que nous avons vues dans nos frères, lorsqu'il ne peut nous faire remarquer en eux des défauts plus considérables.

Puis donc qu'il est si artificieux et si appliqué à nous nuire, ne soyons pas moins vigilants à découvrir et à éviter ses pièges. Aussitôt qu'il nous représente quelque vice du prochain, rejetons cette pensée, et, s'il continue à nous presser d'en former un jugement désavantageux, gardons-nous bien

d'écouter ses suggestions malignes. Souvenons-nous que nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour juger, et que, quand même nous l'aurions, nous ne serions pas assurés de juger équitablement, parce que nous sommes prévenus par mille passions aveugles, et que naturellement nous prenons plaisir à censurer les actions et la vie d'autrui.

Pour remédier efficacement à un mal si dangereux, ayons l'esprit entièrement occupé de nos misères : nous trouverons au dedans de nous tant de choses à réformer, que l'envie ne nous prendra pas de juger et de condamner les autres. De plus, en nous appliquant à considérer nos propres défauts, nous guérirons aisément notre âme d'une certaine malignité qui est la source des jugements téméraires ; car quiconque juge sans raison que son frère est sujet à quelque vice n'a que trop de fondement pour soupçonner qu'il y est sujet lui-même, puisqu'un homme vicieux pense toujours que les autres lui ressemblent. Lors donc que nous sommes prêts à condamner la conduite de quelque personne, blâmons-nous intérieurement nous-mêmes, et faisons-nous ce juste reproche : Aveugle et présomptueux ! comment suis-je assez téméraire pour critiquer les actions de mon prochain, moi qui ai les mêmes défauts, et qui en ai de plus grands que lui ? Ainsi, tournant contre nous nos propres armes,

au lieu d'en blesser nos frères, nous les emploierons à guérir nos plaies.

Si la faute que nous condamnons est réelle et manifeste, excusons par charité celui qui l'a commise; croyons qu'il a des vertus cachées qu'il n'aurait pu conserver si Dieu n'eût permis cette chute, croyons qu'un léger défaut que Dieu lui laisse pour quelque temps diminuera beaucoup la bonne opinion qu'il a de lui-même: qu'étant méprisé des autres, il deviendra plus humble, et par conséquent que son gain sera plus grand que sa perte. Si le péché est non seulement public, mais énorme; si le pécheur est endurci et impénitent, élevons notre esprit au ciel; entrons dans les secrets jugements de Dieu; considérons que beaucoup de gens, après avoir vécu longtemps dans le crime, sont devenus de grands saints, et que d'autres, au contraire, qui semblaient être arrivés au comble de la perfection, sont tombés malheureusement dans un abîme d'iniquités.

Par ces considérations, chacun comprendra qu'il n'y a pas moins à craindre pour lui que pour tout autre, et que s'il se sent quelque inclinaison à juger favorablement les autres, c'est le Saint-Esprit qui la lui donne; au lieu que ses jugements téméraires, ses aversions et son mépris pour le prochain n'ont point d'autres causes que sa propre malignité et la suggestion du démon. Si donc nous nous sommes arrêtés

à considérer trop curieusement les défauts d'autrui, abstenons-nous de juger, et n'ayons point de repos que tout ne soit effacé de notre mémoire.

CHAPITRE XLIV

De l'oraison

Si la défiance de nous-mêmes, la confiance en Dieu et le bon usage de nos puissances sont des armes nécessaires dans le combat spirituel, comme on l'a fait voir jusqu'ici, l'oraison, que nous avons réservée pour la dernière, est encore d'une plus grande nécessité, puisque c'est par elle qu'on obtient de Dieu non seulement ces vertus, mais généralement tous les biens dont on a besoin. C'est par ce canal que découlent toutes les grâces qu'on reçoit d'en haut; c'est elle qui fait que le Tout-Puissant vient du ciel à notre secours, et que par des mains aussi faibles que les nôtres il terrasse les plus redoutables ennemis. Pour nous en servir comme il faut, voici ce que nous avons à faire :

1° Nous devons avoir un véritable désir de servir Dieu avec ferveur, et de la manière qui lui sera le plus agréable. Or ce désir s'allumera dans notre cœur, si nous considérons attentivement trois choses. La première est que Dieu mérite infiniment d'être servi et honoré à cause de l'excel-

lence de son être souverain, de sa bonté, de sa beauté, de sa sagesse, de sa puissance et de toutes ses perfections ineffables. La seconde est que Dieu fait homme n'a cessé, durant trente-trois années, de travailler pour notre salut ; qu'il a bien voulu panser de ses propres mains les horribles plaies de nos péchés, et qu'il a eu la bonté de les guérir, non pas en y versant du vin et de l'huile, mais en y appliquant son sang précieux et sa chair très pure, toute déchirée par les fouets, par les épines et par les clous. La troisième est qu'il nous importe extrêmement de garder sa loi, et de nous bien acquitter de nos devoirs, puisque c'est l'unique moyen de nous rendre maîtres de nous-mêmes, victorieux du démon, et enfants de Dieu ;

2° Nous devons avoir une foi vive et une ferme confiance que Dieu ne nous refusera pas les secours nécessaires pour le servir et pour opérer notre salut. Une âme pleine de cette confiance est comme un vase sacré où la divine miséricorde répand les trésors de sa grâce ; et plus ce vase est grand, plus aussi est grande l'abondance des bénédictions célestes que l'oraison y attire. Comment un Dieu à qui rien n'est impossible et qui ne trompe personne pourrait-il ne pas nous communiquer ses dons, lui qui nous presse de les demander, et qui nous promet son Saint-Esprit, pourvu que nous le demandions avec foi et avec persévérance ?

3° Nous devons prier par le seul motif de faire ce que Dieu veut, et non pas ce que nous voulons, de sorte que nous ne nous appliquions à la prière qu'à cause que Dieu nous le commande, et que nous ne désirions d'être exaucés qu'autant qu'il lui plaît ; qu'ainsi nous ayons purement en vue de conformer notre volonté à la sienne, et non pas d'accommoder sa volonté à la nôtre. La raison de ceci est que l'amour-propre ayant perverti et corrompu notre volonté, nous ne savons le plus souvent ce que nous demandons ; au lieu que la volonté divine ne peut faillir, étant essentiellement juste et sainte. Aussi doit-elle être la règle de toute autre volonté, et c'est s'égarer que de ne pas la suivre. Prenons donc garde de ne demander à Dieu que des choses qui lui soient agréables. S'il y a lieu de craindre que ce que nous souhaitons ne soit pas conforme à sa volonté, ne le demandons qu'avec une entière soumission aux ordres de sa Providence; mais si les choses que nous voulons obtenir ne peuvent que lui être très agréables, comme des grâces et des vertus, demandons-les plutôt pour lui plaire et pour servir sa divine majesté, que pour toute autre considération, quelque spirituelle qu'elle soit ;

4° Si nous voulons que nos prières soient exaucées, il faut que nos œuvres s'accordent avec nos demandes : il faut qu'avant et après l'oraison nous travaillions de



toutes nos forces pour nous rendre dignes de la grâce que nous désirons obtenir; car l'exercice de l'oraison et celui de la mortification intérieure ne doivent jamais aller l'un sans l'autre, parce que c'est tenter Dieu que de lui demander une vertu, et de ne pas se mettre en peine de la pratiquer ;

5° Avant de rien demander à Dieu, rendons-lui de très humbles actions de grâces pour tous les biens qu'il lui a plu de nous prodiguer. Nous pourrons lui dire : Seigneur, qui, après m'avoir créé, m'avez racheté par votre miséricorde, et m'avez ensuite délivré une infinité de fois de la fureur de mes ennemis, venez maintenant à mon secours; et, oubliant mes ingratitudes passées, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Si, dans le moment même où nous voulons obtenir quelque vertu en particulier, nous sommes tentés du vice contraire, ne manquons pas de remercier Dieu de l'occasion qu'il nous donne d'exercer cette vertu, car ce n'est point une petite faveur ;

6° Comme l'oraison doit toute sa force et son efficacité à la souveraine bonté de Dieu, aux mérites de la vie et de la passion de Notre Seigneur, et à la promesse qu'il nous a faite de nous exaucer, nous terminerons toujours nos prières en produisant quelques-uns des sentiments qui suivent : Je vous conjure, Seigneur, par

votre divine miséricorde, de ne pas me refuser cette grâce : accordez-moi, par les mérites de votre Fils, ce que je vous demande. Souvenez-vous, ô mon Dieu, de vos promesses, et exaucez mes prières. Quelquefois il sera bon d'employer auprès de Dieu l'intercession de la sainte Vierge et des autres saints ; car ils ont au ciel beaucoup de pouvoir, et Dieu prend plaisir à les honorer à proportion de l'honneur qu'ils lui ont rendu pendant leur vie ;

7° Il faut de plus persévérer dans cet exercice, parce que le Tout-Puissant ne peut résister à une humble persévérance dans la prière.

Si l'importunité de la veuve de l'Evangile put fléchir un méchant juge, comment nos prières ne toucheraient-elles pas un Dieu infiniment bon ? Et, ainsi, quand il tarderait à nous accorder nos demandes, quand il semblerait ne vouloir pas même nous écouter, nous ne devrions pas pour cela perdre la confiance que nous avons en son infinie bonté, ni cesser de le prier, parce qu'il a au souverain degré tout ce qui est nécessaire pour pouvoir et vouloir nous faire du bien. Si donc il ne manque rien de notre côté, nous obtiendrons infailliblement ce que nous demanderons, ou quelque chose de meilleur, et peut-être même l'un et l'autre. Au reste, plus nous croirons être rebutés, plus il faut que nous concevions de mépris et de haine pour

nous-mêmes; de telle sorte néanmoins qu'en considérant nos misères nous envisagions toujours la divine miséricorde, et que, bien loin de diminuer notre confiance en elle, nous l'augmentions dans la pensée que, plus nous demeurerons fermes dans une humble défiance de nous-mêmes, plus nous aurons de mérite.

Enfin ne cessons jamais de remercier Dieu : bénissons également sa sagesse, sa bonté, sa charité, soit qu'il nous refuse, soit qu'il nous accorde nos demandes; et, quoi qu'il arrive, demeurons toujours tranquilles, contents, et soumis en tout à sa Providence.

CHAPITRE XLV

Ce que c'est que l'oraison mentale

L'ORAISON mentale est une élévation de l'esprit à Dieu dans laquelle on lui demande, ou expressément, ou tacitement les choses dont on croit avoir besoin.

On les lui demande expressément, lorsque du fond du cœur on lui dit : O mon Dieu, accordez-moi cette grâce pour l'amour de votre saint nom; ou bien : Seigneur, je crois fermement que vous voulez et qu'il est de votre gloire que je vous demande cette faveur : accomplissez donc maintenant en moi votre divine volonté. Quand nos ennemis nous attaquent et nous pressent le plus vivement, nous pouvons lui

faire cette prière : Hâtez-vous, Seigneur de me secourir, de peur que je ne devienne la proie de mes ennemis; ou cette autre : Mon Dieu, mon refuge et toute ma force, secourez-moi promptement, de crainte que je ne succombe. Si la tentation continue, nous continuerons aussi à prier de la même sorte, résistant toujours courageusement au malin esprit. Quand le plus fort du combat sera passé, nous nous tournerons vers Notre Seigneur, et le priant de considérer d'un côté les forces de notre ennemi, de l'autre notre faiblesse, nous lui dirons : Voici, ô mon Dieu, votre créature, voici l'ouvrage de vos mains, voici cet homme que vous avez racheté de votre sang ; voyez le démon qui s'efforce de vous l'enlever et de le perdre. C'est à vous que j'ai recours; c'est en vous que je mets toute ma confiance, parce que je sais que vous êtes infiniment bon et infiniment puissant. Ayez pitié d'un aveugle, quoique volontaire, qui sans le secours de votre grâce ne peut éviter de tomber entre les mains de son ennemi. Assistez-moi donc, ô mon unique espérance, ô toute la force de mon âme.

On demande tacitement des grâces à Dieu, lorsqu'on se contente de lui représenter ses besoins sans rien dire davantage. Etant donc en sa présence, et reconnaissant que de nous-mêmes nous ne sommes point capables d'éviter le mal ni

de faire le bien, brûlant d'ailleurs du désir de le servir, nous arrèterons la vue sur lui, en attendant son secours avec confiance et humilité. Cet aveu de notre faiblesse, ce désir de servir Dieu, cet acte de foi fait de la manière que nous avons indiquée, tout cela est une prière tacite, qui obtient infailliblement du Ciel ce que nous voulons, et qui a d'autant plus de force que l'aveu est plus sincère, le désir plus ardent, la foi plus vive. Il y a une autre prière semblable, mais plus courte, qui se fait par un regard simple de l'âme exposant aux yeux du Seigneur son indigence, et ce regard n'est autre chose que le souvenir d'une grâce qu'on avait demandée, et qu'on demande encore sans rien dire et sans exprimer son désir.

Tâchons de mettre en usage cette sorte d'oraison, et apprenons à nous en servir en toute rencontre, parce que l'expérience nous fera voir que, comme il n'y a rien de plus aisé, il n'y a rien aussi de plus excellent et de plus utile.

CHAPITRE XLVI

De la méditation

QUAND on veut donner un peu plus de temps à la prière, comme une demi-heure, une heure, ou même davantage, il faut y joindre la Passion de Notre Sei-

gneur, et appliquer à la méditation sur quelque point de la vie ou de la vertu que l'on veut acquérir toutes les réflexions qui se font sur cette matière.

Si donc vous avez besoin de vous exciter à la patience, arrêtez-vous à considérer le mystère de la flagellation de notre Sauveur. Songez : 1° comment les soldats, ayant eu ordre de le conduire dans le lieu où il devait être flagellé, l'y traînèrent avec de grands cris et des railleries sanglantes; 2° comment ces cruels bourreaux dépouillèrent entièrement son corps divin, modèle de toute pureté; 3° comment ses mains innocentes furent liées très étroitement à la colonne; 4° comment tout son corps fut tellement déchiré par les fouets, qu'il en coulait jusqu'à terre des ruisseaux de sang; 5° comment les coups, souvent redoublés dans une même partie, augmentaient et renouvelaient ses blessures.

Pendant que vous méditez sur ces points ou sur d'autres semblables, propres à vous inspirer l'amour de la patience, appliquez d'abord vos sens intérieurs à ressentir le plus vivement que vous pourrez les douleurs inconcevables que souffrit votre divin Maître dans toutes les parties de son corps et dans chacune en particulier. De là passez à la considération de celles qu'il endura dans son âme sainte, et tâchez de concevoir avec quelle patience et quelle douceur il les supportait, toujours prêt à en souffrir

de nouvelles pour la gloire de son Père et pour votre sanctification.

Après cela regardez-le tout couvert de sang, et soyez certain que ce qu'il a le plus à cœur est que vous preniez en patience votre affliction, et qu'il prie même son Père de vous aider à porter non seulement cette croix, mais toutes celles qui pourront vous arriver dans la suite. Confirmez par de nouveaux actes la résolution où vous êtes de tout souffrir avec joie; puis, élevant votre esprit au ciel, rendez au Père des miséricordes mille actions de grâces de ce qu'il a bien voulu envoyer au monde son Fils unique, afin qu'il souffrît de si horribles tourments, et qu'il fût notre intercesseur auprès de lui. Priez-le enfin de vous donner la vertu de la patience par les mérites et par l'intercession de ce Fils, qu'il aime comme lui-même.

CHAPITRE XLVIII

D'une autre manière de prier par la voie de la méditation

Vous pourrez encore prier et méditer d'une autre manière. Après avoir considéré les peines de Notre Seigneur, et l'allégresse avec laquelle il les souffrait, vous passerez de la considération de ses douleurs et de sa patience à deux autres considérations non moins importantes.

L'une sera celle de ses mérites infinis; l'autre, celle du contentement et de la gloire que reçut le Père éternel de l'obéissance qu'il lui rendit jusqu'à la mort, et même à la mort de la croix. Vous représenterez ces deux choses à sa divine majesté, comme deux raisons puissantes pour en obtenir la grâce que vous désirez. Cette pratique pourra s'étendre non seulement à tous les mystères de la Passion du Fils de Dieu, mais encore à tous les actes, soit intérieurs, soit extérieurs, qu'il faisait en chaque mystère.

CHAPITRE XLVIII

D'une manière de prier fondée sur l'intercession de la Ste Vierge

Outre les diverses manières de méditer dont nous venons de parler, il y en a une autre qui s'adresse particulièrement à la sainte Vierge. D'abord vous penserez au Père éternel, puis à Jésus-Christ Notre Seigneur, et enfin à sa glorieuse Mère.

A l'égard du Père éternel, vous considérerez deux choses : l'une est l'affection toute singulière qu'il a eue de toute éternité pour cette Vierge très pure, avant même qu'il l'eût tirée du néant; l'autre est l'éminente sainteté qu'il lui a communiquée, et tout le bien qu'elle lui a fait depuis

le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort.

Pour la première, voici ce que vous avez à faire. Commencez par vous élever en esprit au-dessus de toutes les créatures; portez vos pensées au delà de tous les temps; entrez dans l'abîme de l'éternité : pénétrez jusque dans le cœur de Dieu, et voyez avec quelle satisfaction il considérait dans l'avenir celle qu'il destinait pour mère à son Fils. Conjurez-le par la joie qu'il en éprouvait de vous donner assez de force pour vaincre vos ennemis, et surtout celui qui vous fait présentement une plus cruelle guerre. Après cela représentez-vous les vertus et les actions héroïques de cette Vierge incomparable; offrez-les à Dieu, ou toutes ensemble, ou chacune en particulier, et faites-vous-en un mérite pour obtenir de la divine bonté toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin.

Adressez vous à Jésus, et priez-le de se souvenir de cette Mère si aimable qui le porta neuf mois entiers dans son sein; qui, dès qu'il fut né, l'adora avec un profond respect, le reconnaissant pour vrai Dieu et pour vrai homme, pour son Créateur et pour son fils tout ensemble; qui le vit avec compassion couché pauvrement dans une étable; qui le nourrit de son lait très pur : qui l'embrassa et le baisa mille fois avec tendresse; qui souffrit pour lui, pendant sa vie et à sa mort, des peines inconceva-

bles. Exposez-lui si bien toutes ces choses, que vous l'obligiez par des considérations si puissantes à exaucer votre prière.

Puis, vous adressant à Marie elle-même, dites-lui que la Providence l'a prédestinée avant tous les siècles pour être Mère de miséricorde et avocate des pécheurs ; que par conséquent elle est, après son Fils, celle en qui vous avez le plus de confiance. Rappelez-lui cette vérité si constante parmi les docteurs, et confirmée par tant de merveilles extraordinaires, que jamais nul ne l'a invoquée avec foi sans être secouru dans ses besoins. Enfin présentez-lui toutes les peines que son Fils a endurées pour votre salut, afin qu'elle vous obtienne de lui la grâce d'en profiter pour la gloire et pour la satisfaction de cet aimable Sauveur.

CHAPITRE XLIX

De quelques considérations qui peuvent porter les pécheurs à recourir avec confiance à la sainte Vierge.

QUICONQUE veut recourir avec confiance à la sainte Vierge doit s'y exciter par les considérations suivantes :

1° L'expérience montre qu'un vase où il y a eu du baume ou quelque autre parfum en conserve l'odeur, surtout quand ce parfum y a été longtemps renfermé, ou qu'il en reste quelque peu. Cependant cette

substance n'a qu'une vertu limitée, ainsi que le feu, dont on conserve la chaleur après qu'on s'en est éloigné. Cela étant, que dirons-nous de la charité et de la miséricorde de cette Vierge sainte, qui a porté pendant neuf mois dans ses entrailles et qui porte encore dans son cœur le Fils unique de Dieu, la charité incréée, dont la vertu n'a point de bornes? S'il est impossible de s'approcher d'un grand feu sans en être échauffé, n'est-il pas vrai de dire que quiconque s'approchera de Marie, de cette Mère de miséricorde, de ce cœur toujours brûlant du feu de la charité, en ressentira d'autant plus l'effet, qu'il s'en approchera plus souvent, et avec plus de confiance et d'humilité ;

2° Jamais aucune créature n'a eu tant d'amour pour Jésus-Christ, ni tant de soumission à ses volontés, que sa bienheureuse Mère. Si donc ce divin Sauveur, qui s'est sacrifié pour de misérables pécheurs comme nous, nous a donné sa propre mère pour être notre mère commune, notre avocate, notre médiatrice auprès de lui, comment pourrait-elle ne pas entrer dans ses sentiments et négliger de nous secourir? Ne craignons donc point d'implorer sa miséricorde; recourons à elle avec confiance dans toutes nos nécessités, parce qu'elle est une source inépuisable de grâce, et qu'elle a coutume de mesurer ses bienfaits sur notre confiance.

CHAPITRE L

De la manière de méditer et de prier par l'entremise des saints Anges et de tous les bienheureux.

Pour mériter la protection des saints Anges et de tous les saints qui sont au ciel, voici deux moyens dont vous pourrez vous servir :

Le premier sera de vous adresser d'abord au Père éternel, de lui présenter les louanges que toute la cour céleste lui donne, les travaux, les persécutions, les tourments que les saints ont endurés ici-bas pour l'amour de lui, et de le conjurer ensuite par toutes les marques de leur respect, de leur fidélité et de leur amour, de vous donner ce qui vous est nécessaire.

Le second sera d'invoquer ces glorieux esprits, qui souhaitent non seulement que nous devenions parfaits comme eux, mais que nous soyons même élevés au-dessus d'eux dans la gloire. Vous les prierez donc instamment de vous aider à vous défaire de vos vices et à vaincre les ennemis de votre salut, mais particulièrement de vous assister à l'article de la mort. Quelquefois vous admirerez les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues de Notre Seigneur, et vous vous en réjouirez comme si c'était votre propre bien, vous aurez même en quelque façon plus de joie à voir qu'il leur a fait de plus grands avantages qu'à vous, parce

qu'il l'a ainsi voulu, et ce sera aussi pour vous un sujet de le louer et de le bénir.

Mais, pour pratiquer cet exercice avec moins de peine et avec plus de méthode, vous partagerez selon les jours de la semaine les divers ordres des bienheureux, de cette manière : le dimanche, vous invoquerez les neuf chœurs des Anges; le lundi, saint Jean-Baptiste; le mardi, les Patriarches et les Prophètes; le mercredi, les Apôtres; le jeudi, les Martyrs; le vendredi, les Pontifes et les Confesseurs; le samedi, les Vierges et les autres saints. Cependant n'oubliez jamais de prier la sainte Vierge, qui est la Reine de tous les saints, votre bon Ange, le glorieux Archange saint Michel, et les autres saints à qui vous avez une dévotion particulière.

Ne laissez passer aucun jour sans demander à Marie, à Jésus, au Père éternel, qu'il leur plaise de vous donner pour principal protecteur saint Joseph, très digne époux de la plus pure des vierges : puis, vous adressant à lui avec confiance, priez-le humblement de vous recevoir sous sa protection. On rapporte une infinité de merveilles que ce grand saint a opérées, et beaucoup de faveurs insignes qu'il a faites à tous ceux qui l'ont invoqué dans leurs nécessités, soit spirituelles, soit corporelles, principalement lorsqu'ils ont eu besoin de la lumière céleste et d'un directeur invisible pour apprendre à bien prier. Si Dieu

considère tant les autres saints parce qu'ils l'ont servi et honoré en ce monde, quelle considération, quelle déférence n'aura-t-il pas pour celui qu'il a honoré lui-même ici-bas jusqu'à vouloir se soumettre à lui et lui obéir comme à son père?

CHAPITRE LI

De la méditation des souffrances de J.-C., et de divers sentiments affectueux qu'on en peut tirer.

Ce que j'ai dit jusqu'ici de la manière de prier et de méditer sur les souffrances de Notre Seigneur ne consiste qu'à lui demander des grâces; nous allons voir maintenant de quelle manière on peut en tirer divers sentiments affectueux.

Si donc, par exemple, vous avez choisi pour sujet de votre méditation le crucifiement de l'Homme-Dieu, parmi plusieurs circonstances de ce mystère vous pourrez vous arrêter à celles qui suivent :

Considérez : 1° que Jésus étant arrivé sur le Calvaire, les bourreaux le dépouillèrent avec violence, et lui arrachèrent la peau, toute déchirée par les fouets, et collée à ses habits par le sang qui avait coulé de ses blessures; 2° qu'on lui ôta sa couronne d'épines, et que, la lui ayant remise aussitôt, on lui fit de nouvelles blessures; 3° qu'à coups de marteau on l'attacha cruel-

lement avec de gros clous au bois de la croix ; 4° que ses mains sacrées ne pouvant atteindre à l'endroit où l'on devait les clouer, on les lui tira si violemment, qu'on lui disloqua tous les os, et qu'il fut facile de les *compter* (1) ; 5° qu'ayant été élevé sur cette croix, où il n'etait soutenu que par des clous, le poids de son corps augmenta ses blessures et lui causa d'étranges douleurs.

Si par ces considérations, ou par d'autres semblables, vous désirez exciter en votre cœur des mouvements de l'amour divin, tâchez d'arriver par la méditation à une sublime connaissance de la bonté infinie de votre Sauveur, qui a bien voulu souffrir pour l'amour de vous tant de peines ; car plus vous croîtrez en la connaissance de l'amour qu'il a eu pour vous, plus vous aurez d'attachement et d'amour pour lui. Etant ainsi convaincu de son excessive charité, vous ne pourrez vous empêcher de faire des actes de contrition d'avoir outragé si souvent et si indignement Celui qui s'est immolé lui-même pour la satisfaction de vos offenses.

Vous viendrez ensuite à former des actes d'espérance, en considérant que ce grand Dieu n'avait d'autre dessein sur la croix que d'exterminer le péché du monde, de vous délivrer de la tyrannie du démon,

(1) Ps. XXI, 18.

d'expier vos crimes, de vous réconcilier avec son Père, de vous faire recourir à lui dans vos besoins. Si, après avoir considéré ses souffrances, vous en méditez les effets, si vous remarquez que par sa mort il a effacé les péchés des hommes, apaisé la colère du souverain juge, confondu les puissances de l'enfer, triomphé de la mort même, rempli dans le ciel les places des anges rebelles, votre douleur se convertira en joie, et cette joie s'augmentera par le souvenir de celle que le grand ouvrage de la rédemption du monde causa aux trois personnes divines, à la bienheureuse Vierge, à l'Eglise militante et à l'Eglise triomphante.

Si vous voulez concevoir un vif regret de vos péchés, n'ayez en vue dans votre méditation que de vous persuader que Jésus n'a tant souffert que pour vous inspirer une haine salutaire de vous-même et de vos passions déréglées, surtout de celle qui vous fait faire de plus grandes fautes, et qui déplaît par conséquent davantage à Dieu.

Pour entrer dans des sentiments d'admiration, vous n'aurez qu'à considérer qu'il n'y a rien de plus surprenant que de voir le Créateur de l'univers, l'auteur de la vie, mourir par les mains de ses créatures ; de voir la suprême Majesté comme anéantie, la justice condamnée, la beauté qui ravit les saints couverte d'opprobres et presque

effacée, l'objet de l'amour du Père éternel devenu l'objet de la haine des pécheurs, la lumière inaccessible abandonnée à la fureur des puissances des ténèbres, la gloire, la félicité incréées ensevelies dans l'opprobre et dans la misère.

Pour vous exciter à la compassion des souffrances de votre Sauveur et de votre Dieu, outre ces peines extérieures, représentez-vous celles qu'il ressentit au dedans de lui-même, et qui furent sans comparaison plus grandes. Si vous êtes sensible aux premières, comment pourrez-vous n'être pas touché des autres jusqu'à en avoir le cœur percé de douleur? L'âme du Sauveur voyait clairement la divine essence comme elle la voit maintenant au ciel : elle savait combien Dieu mérite d'être honoré; et comme elle l'aimait infiniment, elle désirait aussi que toutes les créatures l'aimassent de toutes leurs forces. Le voyant donc outragé par une infinité de crimes abominables, elle en était pénétrée d'une douleur non moins excessive que son amour, et que le désir qu'elle avait que la majesté divine fût aimée et servie de tous les hommes. La grandeur de cet amour et de ce désir était au-dessus de toute imagination, et par conséquent il est inutile de vouloir comprendre quel fut l'excès des peines intérieures de Jésus mourant sur la croix.

De plus, comme ce divin Sauveur aimait tous les hommes plus qu'on ne peut le dire,

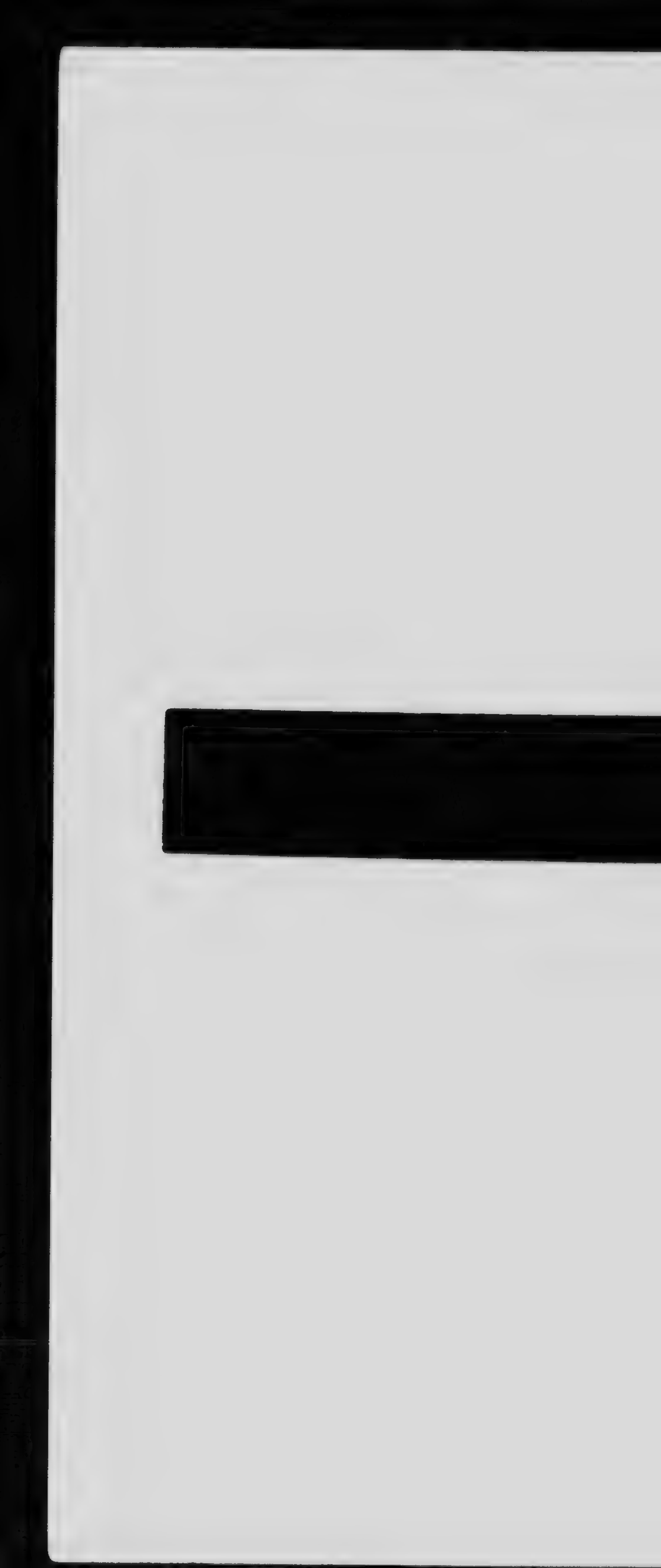
l'affection si tendre et si ardente qu'il avait pour eux, l'affligeait extrêmement à cause de leurs péchés, qui devaient les séparer de lui. Il voyait que nul d'entre eux ne pouvait commettre le peché mortel sans détruire la charite et la grâce, qui sont le lien par lequel les justes demeurent spirituellement unis à lui. Or cette séparation était à l'âme de Jésus bien plus douloureuse que ne l'est au corps celle de ses membres lorsqu'ils sont hors de leur place. Et il ne faut pas s'en étonner; car l'âme, étant toute spirituelle et d'une nature beaucoup plus parfaite que le corps, est aussi bien plus susceptible d'affection et de douleur. Mais, après tout, la plus sensible affliction de Notre Seigneur fut de voir tous les péchés des réprouvés, qui, ne pouvant plus revenir par la voie de la pénitence, doivent être éternellement séparés de lui.

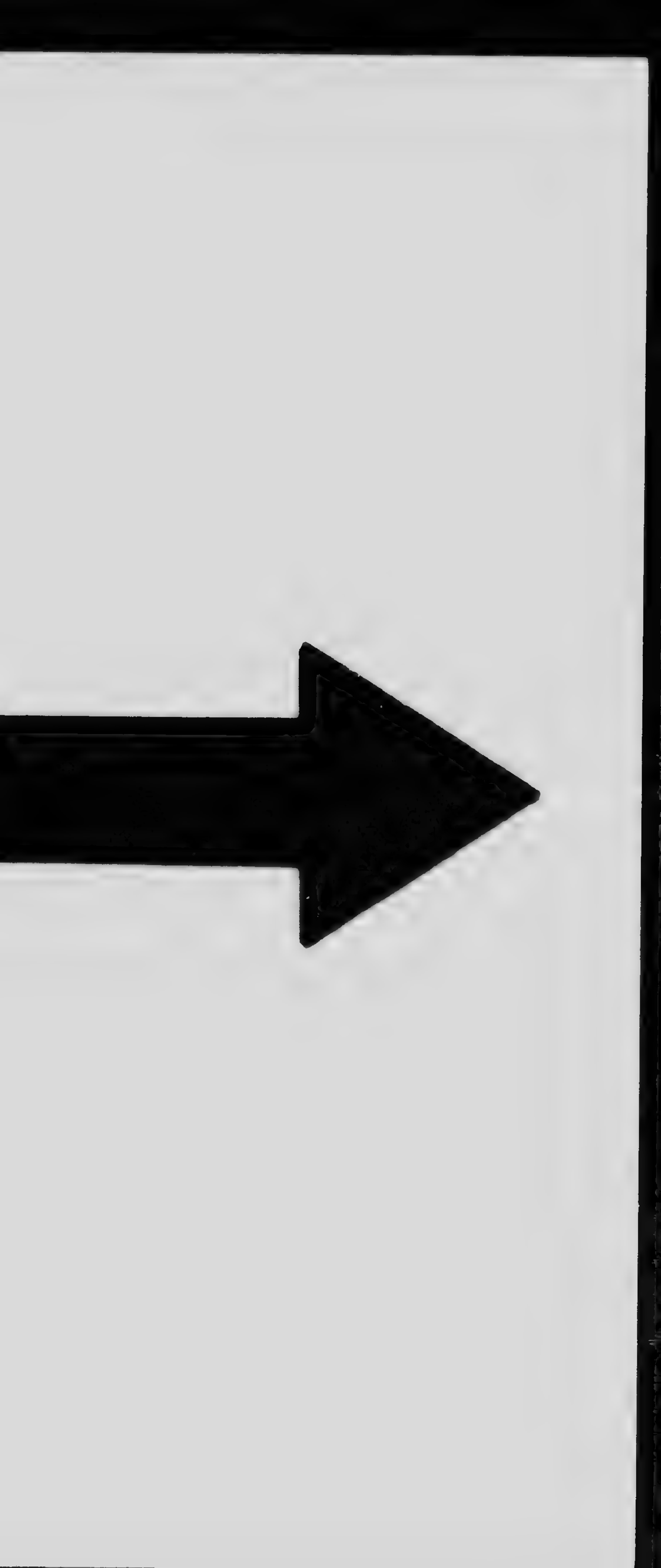
Si à la vue de tant de peines vous sentez que votre cœur se laisse toucher de compassion pour votre Sauveur, allez plus avant, et vous trouverez qu'il a souffert des douleurs extrêmes, non seulement pour les péchés que vous avez effectivement commis, mais même pour ceux dont vous n'êtes point coupable, puisqu'il est certain qu'il lui a coûté tout son sang pour vous délivrer des uns et pour vous préserver des autres. Croyez-moi, vous ne manquerez jamais de raisons suffisantes pour vous porter à prendre part aux souffrances de

Jésus crucifié. Sachez qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais, en quelque créature raisonnable que ce soit, aucun mal qu'il n'ait éprouvé. Injures, opprobres, tentations, maladies, pertes de biens, austérités volontaires, il a ressenti tout cela plus vivement que ceux mêmes qui les souffrent en effet; car, comme ce Père charitable a une connaissance très parfaite de toutes leurs peines, grandes et petites, spirituelles et corporelles, jusqu'à la moindre piqûre et au moindre mal de tête, il ne pouvait s'empêcher d'en avoir une tendre compassion.

Mais qui pourrait dire combien les souffrances de sa sainte Mère lui furent sensibles? Tout ce qu'il endura de plus cruel et de plus ignominieux dans sa Passion, elle l'endurait à sa manière, dans les mêmes vues et par les mêmes motifs; et quoique sa douleur ne fût pas égale, elle était néanmoins excessive. C'est ce qui redoublait toutes les douleurs de Jésus et faisait dans son âme de profondes blessures. De là vient qu'une sainte âme disait avec beaucoup de simplicité que le Cœur de Jésus souffrant lui paraissait comme une espèce d'enfer dont toutes les peines étaient volontaires, et où il n'y avait point d'autre feu que celui de la charité.

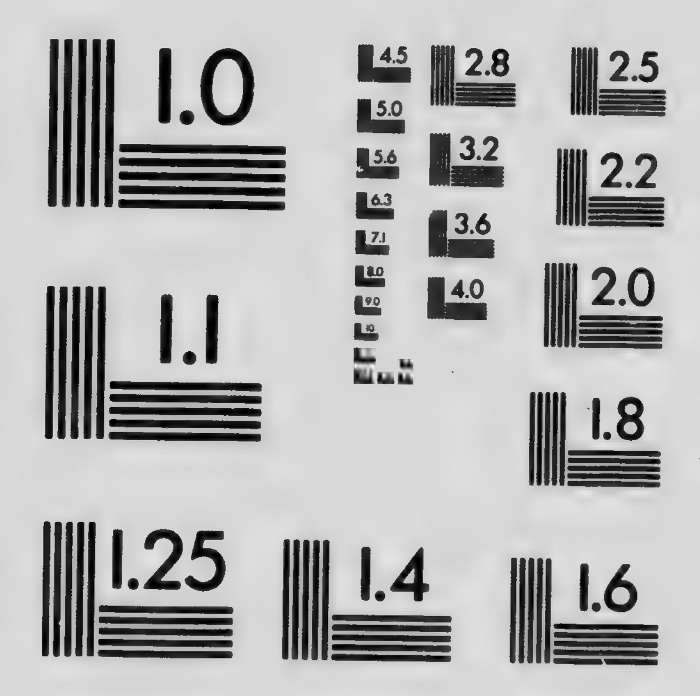
Mais enfin quelle est la cause de tant de tourments? Ce sont nos péchés; et par conséquent la meilleure manière d'y com-

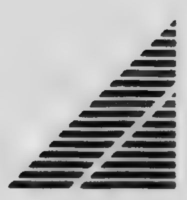




MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





patir est de témoigner notre reconnaissance à Celui qui a tant souffert pour nous; c'est d'avoir un vif regret de nos infidélités, purement pour l'amour de lui; c'est de haïr le péché par-dessus toutes choses parce qu'il lui déplaît, et de faire une continuelle guerre à nos vices comme à ses plus cruels ennemis, afin que, nous dépouillant du vieil homme et nous revêtant du nouveau, nous ornions nos âmes de vertus chrétiennes, qui en font toute la beauté.

CHAPITRE LII

Des fruits que l'on peut tirer de la méditation de la croix et de l'imitation des vertus de Jésus souffrant.

Vous pouvez tirer de grands avantages de la méditation de la croix. Le premier est non seulement de détester vos péchés passés, mais de prendre la résolution de combattre vos passions déréglées, qui ont fait mourir votre Sauveur, et qui ne sont pas éteintes en vous. Le second est d'obtenir de Jésus crucifié le pardon de vos offenses, et la grâce de concevoir une haine salutaire de vous-même, afin de ne plus l'offenser, mais de l'aimer et de le servir désormais de tout votre cœur, en reconnaissance de tant de peines qu'il a souffertes pour l'amour de vous. Le troisième est de travailler tout de bon et

sans relâche à déraciner de votre cœur vos mauvaises habitudes, quelque légères qu'elles vous paraissent. Le quatrième est de faire tous vos efforts pour imiter les vertus de ce divin Maître, qui est mort non seulement pour expier vos péchés, mais pour vous donner l'exemple d'une vie sainte et parfaite.

Voici une manière de méditer fort utile pour cela. Je suppose qu'entre les vertus du Sauveur vous avez dessein d'imiter particulièrement sa patience dans les maux qui vous arrivent; examinez donc avec attention les points suivants : 1° ce que l'âme de Jésus en croix fait pour Dieu; 2° ce que Dieu fait pour l'âme de Jésus; 3° ce que l'âme de Jésus fait pour elle-même et pour son corps; 4° ce que Jésus fait pour nous; 5° ce que nous devons faire pour Jésus.

1° Considérez avant toutes choses comment l'âme de Jésus, abîmée dans le sein de Dieu, contemple cet être infini et incompréhensible devant lequel les plus nobles créatures ne sont rien; comment elle le contemple dans un état où, sans rien perdre de sa grandeur et de sa gloire essentielles, elle s'abaisse jusqu'à souffrir toutes sortes d'indignités de la part de l'homme infidèle et ingrat, et comment ensuite elle adore cette souveraine Majesté, lui rend mille actions de grâces et se dévoue tout entière à son service;

2° Voyez, d'un autre côté, ce que Dieu fait à l'égard de l'âme de Jésus. Considérez comment il veut que ce Fils unique, qui lui est si cher, souffre pour l'amour de vous qu'on lui donne des soufflets. qu'on lui couvre le visage de crachats, qu'on vomisse contre lui mille blasphèmes, qu'on le déchire à coups de fouets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache à une croix. Voyez avec quelle satisfaction il le regarde chargé d'infamie et accablé de douleurs pour une cause si glorieuse ;

3° Représentez-vous ensuite l'âme de Jésus, et remarquez que, comme elle sait que Dieu prend plaisir à la voir souffrir, l'amour qu'elle lui porte, soit à cause de ses perfections ineffables, soit à cause des biens infinis qu'elle en a reçus, fait qu'elle se soumet en tout avec promptitude et avec joie à ses volontés. Quelle langue pourrait exprimer l'ardeur qu'elle a pour les croix ? Elle ne s'occupe qu'à chercher de nouvelles manières de souffrir, et, ne trouvant pas ce qu'elle cherche, elle s'abandonne avec sa chair innocente à la merci des hommes les plus cruels et des démons même ;

4° Après cela jetez les yeux sur votre Jésus, qui dans ses plus vives douleurs se tourne vers vous, et vous dit amoureusement : Voici l'état pitoyable où m'a réduit le dérèglement de votre volonté, qui n'a pu se faire violence pour se conformer à

la mienne. Voyez quel est l'excès de mes douleurs, et avec quelle joie je les souffre, sans autre but que de vous apprendre la patience. Je vous conjure par toutes mes peines de porter courageusement cette croix que je vous présente, et toutes celles qu'il me plaira de vous envoyer. Abandonnez votre honneur à la calomnie, et votre corps à la rage des persécuteurs que je choisirai pour vous éprouver. quelque vils et quelque inhumains qu'ils soient. Oh! si vous saviez le contentement que me donneront votre résignation et votre patience! Mais vous pouvez l'ignorer en voyant ces plaies que je n'ai reçues qu'afin de vous acquérir au prix de mon sang les vertus dont je veux orner votre âme, qui m'est plus chère que ma vie propre? Si j'ai bien voulu me réduire à une telle extrémité pour l'amour de vous, comment ne voudriez-vous pas souffrir quelque légère douleur pour soulager tant soit peu les miennes, qui sont extrêmes? Comment n'essayeriez-vous pas de guérir les blessures que m'a faites votre impatience, qui est pour moi un tourment beaucoup plus insupportable que toutes les plaies de mon co[illegible]

5° Remarquez quel est celui qui vous parle de la sorte, et vous reconnaîtrez que c'est Jésus-Christ, le Roi de gloire, vrai Dieu et vrai homme. Considérez la grandeur de ses tourments et de ses humilia-

tions, qui seraient des peines trop rigoureuses pour les plus grands criminels. Soyez dans l'étonnement de le voir au milieu de tant de souffrances non seulement ferme et immobile, mais plein de joie, comme si le jour de sa Passion était pour lui un jour de triomphe. Songez que, comme quelques gouttes d'eau jetées dans une fournaise ne servent qu'à l'embraser davantage, ainsi les plus grands tourments, qui semblent légers à son ardente charité, ne font qu'accroître sa joie et l'envie qu'il a d'en souffrir de plus terribles.

Au reste, souvenez-vous que ce qu'il fait et ce qu'il endure, ce n'est point par force ni par intérêt, mais par un amour très pur, ainsi qu'il le dit lui-même, et afin que vous appreniez de lui à pratiquer la patience. Tâchez donc de bien comprendre ce qu'il demande de vous, et la joie qu'il a de vous voir dans l'exercice de cette vertu. Concevez ensuite des désirs ardents de porter non seulement avec patience, mais même avec allégresse, la croix sous laquelle vous gémissez, et d'autres encore beaucoup plus pesantes, afin d'imiter parfaitement Jésus crucifié, et de vous rendre plus agréable à ses yeux.

Figurez-vous toutes les douleurs et les ignominies de sa Passion, et, surpris de la constance avec laquelle il les supporte, rougissez de votre faiblesse : regardez vos peines, en comparaison de celles qu'il

souffre pour vous, comme des peines imaginaires, et soyez bien persuadé que votre patience n'est pas même seulement l'ombre de la sienne. Ne craignez rien tant que de ne pas vouloir souffrir pour notre Sauveur, et si une telle pensée vous arrive, rejetez-la comme une suggestion du démon.

Considérez Jésus en croix comme un livre tout spirituel que vous devez lire sans cesse pour y apprendre la pratique des plus excellentes vertus. C'est ce livre qu'on peut justement nommer le livre de vie (1), qui en même temps éclaire l'esprit par les préceptes et enflamme la volonté par les exemples. Le monde est plein d'une infinité de livres; mais quand on pourrait les lire tous, on n'y apprendrait jamais si bien à haïr le vice et à aimer la vertu qu'en considérant un Dieu crucifié. Sachez donc que ceux qui emploient des heures entières à pleurer sur la Passion de Notre Seigneur et à admirer sa patience, et qui, dans les afflictions qui leur surviennent, se montrent aussi impatients que s'ils n'avaient jamais pensé à sa croix, ressemblent à des soldats mal aguerris, qui, étant encore sous leurs tentes, se promettent la victoire, mais qui ne voient pas plutôt venir l'ennemi, qu'ils lâchent pied et prennent la fuite. Qu'y a-t-il de plus pitoyable que de voir des chrétiens, après avoir contemplé,

(1) Apoc., III, 5.

admiré, aimé les vertus de Notre Seigneur, les oublier tout d'un coup et n'en faire aucun cas lorsqu'il se présente quelque occasion de les imiter!

CHAPITRE LIII

Du sacrement de l'Eucharistie

J'ai travaillé jusqu'ici, comme vous avez pu le remarquer, à vous fournir quatre sortes d'armes spirituelles, et à vous apprendre la manière de vous en servir, il me reste maintenant à vous montrer de quel secours peut être la très sainte Eucharistie pour vaincre les ennemis de votre salut et de votre perfection. Comme cet auguste sacrement surpasse tous les autres et en divinité et en vertu, c'est aussi de toutes les armes spirituelles la plus terrible au démon. Les quatre premières n'ont de force que par les mérites de Jésus-Christ et par la grâce qu'il nous a acquise au prix de son sang; mais cette dernière est beaucoup plus puissante, puisqu'elle contient Jésus-Christ lui-même, sa chair, son sang, son âme, sa divinité. Dieu nous a donné celle-là pour combattre nos ennemis par la vertu de Jésus-Christ; mais il nous donne celle-ci pour les combattre par Jésus-Christ lui-même, puisque, mangeant sa chair et buvant son sang, nous demeurons avec lui, et il demeure avec nous. Mais comme

on peut manger cette chair et boire ce sang de deux façons, réellement une fois le jour, et spirituellement à toute heure, ces deux manières de communier sont très utiles et très saintes : on doit pratiquer la seconde le plus souvent qu'on peut, et la première toutes les fois qu'on en a la permission.

[illegible]

Comment il faut recevoir le sacrement de l'Eucharistie

On peut s'approcher de ce divin sacrement par plusieurs motifs. Aussi, pour en recueillir le fruit, il y a plusieurs choses à observer en trois circonstances différentes : avant de communier, lorsqu'on est sur le point de communier, et après la communion.

Avant de communier, quel que puisse être notre motif, nous devons toujours purifier notre âme par le sacrement de la pénitence, si nous nous sentons coupables de quelque péché mortel. Nous devons ensuite nous offrir de tout notre cœur et sans réserve à Jésus-Christ, et lui consacrer toute notre âme avec ses puissances, puisque dans ce sacrement il se donne tout entier à nous, son sang, sa chair, sa divinité, avec le trésor infini de ses mérites ; et comme ce que nous lui offrons est peu de chose ou

presque rien en comparaison de ce qu'il nous donne, il faut que nous souhaitions d'avoir tout ce que les créatures du ciel et de la terre ont jamais pu lui offrir, afin d'en faire une oblation agréable à sa divine majesté.

Si nous voulons communier dans le dessein de remporter quelque victoire sur nos ennemis nous commencerons dès le soir du jour précédent ou le plus tôt que nous le pourrons, à considérer combien le Sauveur désire entrer par ce sacrement dans notre cœur, afin de s'unir à nous et de nous aider à vaincre nos appétits déréglés. Ce desir est si ardent, qu'il n'y a point d'esprit humain capable de le comprendre.

Pour nous en former une idée, tâchons de bien comprendre deux choses. L'une est le plaisir extrême que la Sagesse incarnée prend à *demeurer avec nous* (1), puisqu'elle en fait *ses délices*. L'autre est la haine infinie qu'elle porte au péché mortel, tant parce que c'est un obstacle à l'union intime qu'elle veut avoir avec nous, que parce qu'il est directement opposé à ses divines perfections; car Dieu étant un bien souverain, une lumière toute pure, une beauté sans aucune tache, pourrait-il ne pas haïr le péché, qui n'est que malice, que ténèbres, qu'horreur et que corruption? Il le hait à un tel point, que tout ce qu'il a

(1) Prov., VIII, 31.

jamais fait, soit dans l'ancien Testament, soit dans le nouveau, et que son Fils a souffert durant tout le cours de sa Passion, ne tendait qu'à le détruire. Les saints même les plus éclairés assurent qu'il consentirait que ce Fils, qui lui est si cher, souffrît encore mille morts, s'il en était besoin, pour l'expiation de nos moindres fautes.

Ayant reconnu par ces deux considérations quoique assez imparfaitement, combien le Sauveur désire entrer dans notre cœur afin d'en exterminer pour jamais nos ennemis et les siens, nous désirerons aussi le recevoir, et nous lui témoignerons pour cela une ardeur et une impatience extrêmes. L'espérance de sa venue réveillera notre courage, nous déclarerons de nouveau la guerre à cette passion dominante que nous voulons vaincre, et nous ferons le plus d'actes que nous pourrons de la vertu qui lui est contraire. Ce sera là notre principale occupation le soir et le matin, avant de nous approcher de la sainte table.

Quand nous serons près de recevoir le corps de notre Sauveur, nous nous rappellerons un moment toutes les fautes commises depuis la dernière communion jusqu'à celle-ci; et, afin d'en concevoir de la douleur, nous songerons que nous les avons commises avec autant de liberté que si Dieu n'était point mort sur une croix pour notre salut: nous nous pénétrerons de

confusion et de crainte, voyant que nous avons préféré un plaisir d'un instant, une légère satisfaction de notre propre volonté, à l'obéissance que nous devions à ce souverain Maître; nous reconnaîtrons notre aveuglement, et nous détesterons notre ingratitude. Mais venant ensuite à considérer que, quelque ingrats et infidèles que nous soyons, ce Dieu plein de charité veut bien se donner à nous, qu'il nous invite à le recevoir, nous irons à lui avec confiance, nous lui ouvrirons notre cœur, afin qu'il y entre et qu'il s'en rende le maître : et après cela nous le fermerons, de crainte qu'il ne s'y glisse quelque affection impure.

Dès que nous aurons communié, nous nous recueillerons en nous-mêmes, nous adorerons humblement Notre Seigneur, et nous lui dirons : Vous voyez, ô le Dieu de mon âme, l'inclination violente que j'ai au péché ; vous voyez l'empire que cette passion a sur moi, et que de moi-même je n'ai pas la force d'y résister ; c'est donc à vous principalement qu'il appartient de la combattre ; et s'il faut que j'aie quelque part au combat, c'est de vous seul que je dois attendre la victoire. Puis, nous adressant au Pere eternel, nous lui offrirons ce cher Fils qu'il nous a donné, et que nous aurons au dedans de nous ; nous le lui offrirons en actions de grâces de ses bienfaits, et pour obtenir avec son secours quelque grande victoire sur nous-mêmes ; nous prendrons

enfin la résolution de combattre courageusement contre l'ennemi qui nous poursuit avec le plus d'acharnement, et nous nous fortifierons dans l'espoir de le vaincre, parce que, faisant de notre côté ce que nous pourrons, Dieu ne manquera pas tôt ou tard de nous secourir.

CHAPITRE LVI

Quelle préparation il faut apporter à la communion, et manière de s'exciter à l'amour de Dieu.

Si vous voulez que le sacrement de l'Eucharistie produise en vous des sentiments d'amour de Dieu, souvenez-vous de l'amour que Dieu a eu pour vous; et, dès le soir qui précédera votre communion, considérez attentivement que le Maître de l'univers, dont la majesté et la puissance n'ont point de bornes, ne s'est pas contenté de nous créer à son image, ni d'envoyer sur la terre son Fils unique pour expier nos péchés par trente-trois ans de travaux continuels, et par une mort non moins cruelle qu'ignominieuse sur la croix, mais que de plus il vous l'a laissé dans le sacrement de l'autel, afin qu'il y soit votre nourriture et votre refuge dans tous vos besoins. Voyez combien cet amour est grand de toutes manières.

1° Pour ce qui regarde sa durée, vous

reconnaîtrez qu'il est éternel et qu'il n'a point eu de commencement ; car, comme Dieu est de toute éternité, c'est aussi de toute éternité qu'il a aimé l'homme, jusqu'à vouloir lui donner son Fils d'une manière si admirable. Vous vous écrierez alors, transporté de joie : Il est donc vrai qu'une créature aussi méprisable que je le suis a été tant estimée et chérie de Dieu, qu'il a daigné penser à elle avant tous les siècles, et qu'il a formé dès lors le dessein de lui donner pour nourriture la chair et le sang de son Fils unique ?

2º Quelque ardente que soit la passion que nous avons ici-bas pour les choses qui nous plaisent, il y a des bornes où il faut qu'elle s'arrête, et qu'elle ne peut franchir. L'amour que Dieu a pour nous est sans limite et sans mesure, et c'est pour le satisfaire pleinement qu'il a envoyé du ciel ce Fils qui lui est égal en tout, et qui a la même substance et les mêmes perfections que lui. Ainsi l'amour n'est pas moins grand que le don, et le don moins grand que l'amour, l'un et l'autre étant infinis et au-dessus de toute intelligence créée ;

3º Si Dieu nous a tant aimés, ce n'est point par force et malgré lui, mais par sa seule bonté, qui le porte naturellement à nous combler de ses bienfaits ;

4º Nous n'avions fait aucune bonne œuvre, nous n'avions acquis aucun mérite pour nous attirer son amour ; et s'il nous a

aimés jusqu'à l'excès, s'il s'est donné tout entier à nous, nous en sommes uniquement redevables à sa charité ;

5° L'amour qu'il nous porte est tout à fait pur ; et si l'on y prend bien garde, on n'y verra point ce mélange d'intérêt qui se rencontre dans les amitiés mondaines. Dieu n'a que faire de nos biens, parce qu'il a en lui-même, indépendamment de nous, le principe de son bonheur et de sa gloire. Lors donc qu'il répand sur nous ses bénédictions, ce n'est point son utilité, mais la nôtre seule qu'il envisage. Dans cette pensée, chacun dira en lui-même : Qui eût cru, Seigneur, qu'un Dieu infiniment grand, comme vous l'êtes, pût mettre son affection dans une créature vile et abjecte comme moi ? Que prétendez-vous, ô Roi de gloire ? Que pouvez-vous espérer de moi, qui ne suis que cendre et poussière ? Cette ardente charité qui vous consume, ce feu qui m'éclaire et qui m'échauffe tout ensemble, me font assez voir que vous n'avez qu'un seul dessein, et je reconnais encore par là combien votre amour est dégagé de tout intérêt : vous ne voulez autre chose, en vous donnant tout à moi dans ce sacrement, que me transformer en vous, afin que je vive en vous et que vous viviez en moi, et que par cette union si intime devenant une même chose avec vous, je change un cœur tout terrestre comme le mien en un cœur spirituel et tout divin comme le vôtre.

Après cela nous entrerons dans des sentiments d'admiration et de joie, en voyant les témoignages que le Fils de Dieu nous donne de son estime et de son amour. Persuadés qu'il ne cherche qu'à gagner tout à fait notre cœur, qu'à nous attacher à lui en nous détachant des créatures et de nous-mêmes, qui sommes au nombre des plus viles créatures, nous nous offrirons en holocaustes, afin que notre mérite, notre entendement, notre volonté, nos sens n'agissent plus que par le principe de son amour et par le motif de lui plaire.

Puis, considérant que sans sa grâce rien n'est capable de produire en nous les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement dans l'Eucharistie, nous lui offrirons notre cœur, et nous tâcherons de l'y attirer par des oraisons jaculatoires, par des aspirations courtes, mais ardentes, telles que celles-ci :

O mon Seigneur et mon Dieu, quand aurai-je le bonheur d'être tout entier à vous, et de me consumer par le feu de votre divin amour ? O charité incréée ! ô pain vivant ! quand viendra le moment où je ne vivrai plus que de vous, que par vous et que pour vous ? O manne du ciel ! ô ma vie ; ô vie heureuse et éternelle ! quand viendra ce temps où, dégoûté de tout aliment terrestre, je ne me nourrirai que de vous ! O mon souverain bien ! ô toute ma joie ! quand viendra ce temps bienheureux ?

Dégagez, mon Dieu, dès maintenant, dégagez ce cœur de la servitude de ses passions et de ses vices; ornez-le de vos vertus, étouffez en lui tout autre désir que celui de vous aimer et de vous plaire. Après cela je l'ouvrirai, je vous prierai d'y venir; et pour vous y attirer j'userai, s'il est nécessaire, d'une douce violence. Vous y viendrez, ô mon trésor! rien ne vous empêchera d'y produire les effets que vous désirez.

Voilà les sentiments tendres et affectueux dans lesquels on s'exercera le soir et le matin pour se préparer à la communion.

Quand le temps de communier approche, il faut bien considérer quel est celui qu'on veut recevoir. C'est le Fils du Dieu vivant: c'est Celui dont la majesté fait trembler les cieux, et les Vertus même des cieux; c'est le Saint des saints, le miroir sans tache, la pureté incréée, en comparaison de laquelle toute créature est immonde; c'est ce Dieu humilié, qui, étant l'arbitre de la vie et de la mort, a voulu, pour sauver les hommes, se rendre semblable à un ver de terre, devenir le jouet de la populace, être rebuté, foulé aux pieds, moqué, couvert de crachats, attaché à une croix par la faction des infâmes partisans du monde. Considérez, d'un autre côté, que de vous-même vous n'êtes rien; que par vos péchés vous vous êtes mis au-dessous des plus viles créatures, même de celles qui sont

sans raison ; que vous méritez enfin d'être esclave des démons. Songez qu'au lieu de donner des preuves de reconnaissance pour les obligations infinies que vous avez à votre Sauveur, vous l'avez cruellement outragé jusqu'à fouler aux pieds le sang qu'il a répandu pour vous et qui est le prix de votre rédemption.

Malgré tant d'outrages, votre ingratitude ne l'emporte point sur sa charité, toujours constante et immuable : il ne laisse pas de vous inviter à son banquet; et bien loin de vous en exclure, il vous menace de son indignation et de la mort si vous n'y venez point.

Ce père miséricordieux est toujours prêt à vous recevoir; et quoique à ses yeux vous paraissiez couvert de lèpre, boiteux, hydropique, et, ce qui est pis encore, plein de vices et de péchés, il n'a point d'aversion pour vous, il ne vous fuit point. Tout ce qu'il demande de vous, c'est : 1° que vous ayez une sincère douleur de l'avoir indignement offensé; 2° que vous haïssiez par-dessus toute chose le péché, soit mortel, soit même véniel; 3° que vous soyez toujours disposé à faire sa volonté, et que dans les occasions vous l'exécutiez promptement et avec ferveur; 4° qu'après cela vous ayez une ferme confiance qu'il vous remettra toutes vos dettes, qu'il vous purifiera de toutes vos taches, qu'il vous défendra contre tous vos ennemis.

Etant ainsi animé par le souvenir de l'amour qu'il porte aux pécheurs pénitents, vous pourrez vous approcher de la sainte table avec une crainte mêlée d'espérance et d'amour, en disant : Je ne suis pas digne de vous recevoir, parce que je vous ai très souvent et très grièvement offensé, et que je n'ai pas satisfait comme je le dois à votre justice. Non, mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir, parce qu'il me reste quelque affection pour les créatures, et que je n'ai pas commencé à vous aimer et à vous servir de toutes mes forces. Ah ! Seigneur, n'oubliez pas votre bonté ; souvenez-vous de votre parole, rendez-moi digne de vous recevoir avec foi et amour.

Quand vous aurez communié, entrez aussitôt dans un profond recueillement ; et, fermant votre cœur à tous les objets sensibles, ne pensez plus qu'à converser avec votre Sauveur, en lui adressant ces paroles ou d'autres semblables : O souverain Maître du ciel, qui a pu vous obliger à descendre jusqu'à moi, qui suis une créature pauvre, misérable, aveugle, dénuée de tout ? Il vous répondra aussitôt : C'est l'amour. Vous lui répliquerez : O amour incréé ! que demandez-vous de moi ? Rien autre chose, vous dira-t-il, que l'amour. Je ne veux point d'autre feu dans votre cœur que celui de la charité. Ce feu, victorieux des ardeurs impures de vos passions, embrasera votre volonté et m'en fera une

victime d'agréable odeur. C'est ce que j'ai toujours désiré et ce que je désire encore. Je veux être tout à vous, et que vous soyez tout à moi : ce qui ne pourrait se faire, si, au lieu de vous conformer à ma volonté, vous suiviez la vôtre, toujours amateur de votre propre liberté et de la gloire du monde. Sachez donc que ce que je souhaite de vous, c'est que vous vous haïssiez vous-même, afin de pouvoir m'aimer, que vous me donniez votre cœur, afin de l'unir au mien, qui fut ouvert par vous sur la croix. Vous n'ignorez pas qui je suis, et vous voyez néanmoins que, par un excès d'amour, je veux bien mettre quelque sorte d'égalité entre moi et vous. En me donnant tout entier à vous, je ne vous demande que vous-même! Soyez à moi, et je suis content. Ne cherchez que moi, ne songez qu'à moi, n'écoutez et ne regardez que moi, afin que je sois l'unique objet de vos pensées et de vos désirs, que vous n'agissiez qu'en moi et par moi, que ma grandeur infinie absorbe votre néant; qu'ainsi vous trouviez en moi votre bonheur, et que je trouve en vous le repos.

Enfin, vous présenterez au Père éternel son Fils bien-aimé, 1° en action de grâces de la faveur qu'il vous aura faite de vous le donner; 2° pour en obtenir des secours, soit pour vous-même, soit pour toute l'Eglise, soit pour vos parents et pour ceux à qui vous avez quelque obligation, soit

pour les âmes du purgatoire ; et vous unirez cette offrande à celle que le Sauveur fit de lui-même sur la croix, lorsque, tout couvert de plaies et de sang, il s'offrit en holocauste à son Père pour la rédemption du monde. Vous pourrez encore lui offrir toutes les messes qu'on célébrera ce jour-là dans tout le monde chrétien.

CHAPITRE LVI

De la communion spirituelle

QUOIQUE vous ne puissiez pas communier réellement plus d'une fois en un jour, vous pouvez le faire spirituellement, comme je l'ai déjà dit, à toute heure ; il n'y a que votre seule négligence, ou quelque défaut semblable, qui puisse vous priver de cet avantage. Or il est à remarquer que la communion spirituelle est quelquefois plus utile à l'âme, et plus agréable à Dieu, que plusieurs communions sacramentelles faites sans préparation et avec tiédeur. Lors donc que vous serez disposé à cette espèce de communion, le Fils de Dieu sera toujours prêt à se donner spirituellement à vous pour être votre nourriture.

Quand vous voudrez vous y préparer, vous tournerez d'abord votre pensée vers votre Seigneur ; et ayant fait quelques réflexions sur la multitude de vos offenses, vous lui en témoignerez une sincère dou-

leur. Ensuite vous le prierez avec un profond respect et avec une foi vive de daigner venir dans votre âme, d'y répandre de nouvelles grâces pour la guérir de ses faiblesses et pour la fortifier contre la violence de ses ennemis. Toutes les fois que vous pourrez mortifier quelqu'une de vos passions, ou faire quelque acte de vertu, servez-vous de cette occasion pour préparer votre cœur au Fils de Dieu, qui vous le demande sans cesse; puis, vous adressant à lui, priez-le avec beaucoup de ferveur de venir à vous, comme un médecin pour vous guérir, comme un protecteur pour vous défendre, afin que rien ne l'empêche désormais de posséder votre cœur.

Souvenez-vous en même temps de votre dernière communion sacramentelle; et, tout embrasé de l'amour de votre Sauveur, dites-lui : Quand me sera-t-il permis, ô mon Dieu, de vous recevoir encore? Quand viendra cet heureux jour?

Si vous voulez communier en esprit avec plus de dévotion, préparez-vous-y dès le soir; et dans toutes vos mortifications, dans tous les actes de vertu que vous ferez, ne vous proposez autre chose que de vous mettre en état de bien recevoir spirituellement Notre Seigneur.

Le matin, à votre réveil, appliquez-vous à considérer quel avantage c'est pour une âme de communier dignement, puisque

par là elle recouvre les vertus qu'elle a perdues, elle revient à sa première pureté, elle se rend digne de participer aux fruits de la croix, elle fait une action très agréable au Père éternel, qui souhaite que tous jouissent de ce divin sacrement. Tâchez ensuite d'exciter en votre cœur un vif désir de le recevoir, pour plaire à Celui qui veut se donner à vous ; et dans cette disposition dites-lui : Seigneur, puisqu'il ne m'est pas permis de vous recevoir aujourd'hui réellement, faites au moins, par votre bonté et par votre toute-puissance, que, purifié de toutes mes taches, et guéri de toutes mes plaies, je mérite de vous recevoir en esprit maintenant, chaque jour, et à chaque heure du jour ; afin qu'étant fortifié par des grâces toujours nouvelles je résiste courageusement à mes ennemis, surtout à celui auquel, pour l'amour de vous, je fais particulièrement la guerre.

CHAPITRE LVIII

Des actions de grâces qu'on doit rendre à Dieu

Puisque tout le bien que nous possédons ou que nous faisons est à Dieu et vient de Dieu, il est juste que nous lui rendions de continuelles actions de grâces pour toutes les bonnes œuvres que nous pratiquons, pour les victoires que nous

remportons sur nous-mêmes, pour tous les bienfaits, soit généraux, soit particuliers, que nous recevons de sa main. Afin donc de nous acquitter comme il faut de ce devoir, considérons avant toutes choses quelle est la fin pour laquelle Dieu répand avec tant de libéralité ses bénédictions sur nous. Nous apprendrons par là de quelle manière il veut que nous lui témoignions notre reconnaissance.

Comme sa fin principale, dans tout le bien qu'il nous fait, est de manifester sa gloire et de nous attirer à son service, chacun doit faire d'abord cette réflexion en lui-même : Oh! que ce bienfait de mon Dieu m'est une preuve éclatante de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinies! Puis, considérant que nous-mêmes nous n'avons rien qui mérite un tel bienfait, et qu'au contraire notre ingratitude nous en rend tout à fait indignes, chacun de nous dira avec beaucoup d'humilité : Comment daignez-vous, Seigneur, jeter les yeux sur la plus vile des créatures? Par quel excès de bonté pouvez-vous combler de grâces un si misérable pécheur? Que votre saint nom soit béni dans tous les siècles des siècles? Enfin, voyant que pour tant de bienfaits Dieu ne nous demande autre chose, sinon que nous aimions et que nous servions notre bienfaiteur; nous concevrons de grands sentiments d'amour pour un Dieu si bon, et un désir ardent de

faire en tout sa divine volonté. Nous finirons par nous offrir tout entiers à lui, de la manière que nous allons dire.

CHAPITRE LVIII

De l'oblation qu'il faut faire de soi-même à Dieu

POUR que cette oblation soit agréable à Dieu, il y a deux choses à observer.

La première est d'unir cette oblation à toutes celles que le Fils de Dieu faisait ici-bas durant sa vie mortelle; la seconde, d'avoir le cœur entièrement détaché de toutes les créatures.

A l'égard de la première il faut savoir que Notre Seigneur, pendant qu'il vivait dans le monde, ne cessait d'offrir au Père éternel non seulement sa personne et ses actions particulières, mais encore tous les hommes et toutes leurs bonnes œuvres, afin que par cette union les siennes sanctifiassent les nôtres.

Pour la seconde, prenons garde, avant de faire le sacrifice de nous-mêmes, à ne pas conserver quelque attache pour la créature. Ainsi, lorsque nous sentons que nos cœurs ne sont pas entièrement libres de toute affection impure, recourons à Dieu, conjurons-le de rompre nos liens, afin que rien ne nous empêche d'être tout à fait à lui. Ce point est très important; car si

un homme qui s'est fait esclave des créatures prétend se donner à Dieu, et veut lui offrir un bien qu'il a déjà engagé à d'autres et dont il n'est plus le maître, n'est-ce pas là se moquer de Dieu ? De là vient encore que, quoique souvent nous nous soyons offerts de cette manière comme un holocauste au Seigneur, non seulement nous ne croissons point en vertus, mais nous tombons en de nouvelles imperfections et en de nouveaux péchés.

Nous pouvons, à la vérité, nous offrir quelquefois à Dieu quoiqu'il nous reste quelque attachement aux choses du monde : mais c'est afin qu'il nous en donne de l'aversion, et qu'après cela nous puissions sans nul obstacle nous dévouer à son service, ce qu'il faut faire souvent et avec beaucoup de ferveur. Que notre oblation soit toute pure : que notre volonté n'y ait point de part. N'envisageons ni les biens de la terre ni ceux du ciel ; ne regardons que la seule volonté de Dieu. Adorons sa providence, et soumettons-nous aveuglément à ses ordres, sacrifions-lui toutes nos inclinations, et, oubliant les choses créées, disons-lui : Voici, ô mon Dieu et mon Créateur, que je vous offre tout ce que j'ai. Je soumets entièrement ma volonté à la vôtre ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, soit durant la vie, soit à la mort, soit après la mort, dans le temps et dans l'éternité.

Si c'est avec sincérité que nous parlons

de la sorte, si nous sommes dans ces sentiments, comme le temps de l'adversité nous le fera voir, nous acquerrons en très peu de temps de fort grands mérites, qui sont des trésors infiniment plus précieux que toutes les richesses de la terre : nous serons à Dieu, et Dieu sera à nous, puisqu'il se donne toujours à ceux qui renoncent à eux-mêmes et à toutes les créatures afin de ne vivre que pour lui. C'est là sans doute un puissant moyen de vaincre nos ennemis ; car si par ce sacrifice volontaire nous nous attachons tellement à Dieu que nous soyons tout à lui, et que réciproquement il soit tout à nous, quel ennemi sera capable de nous nuire ?

Mais il convient ici d'entrer dans quelques détails. Lorsque nous voudrons offrir à Dieu des jeûnes, des prières, des actes de patience et d'autres bonnes œuvres, il faut d'abord nous souvenir des jeûnes, des prières, des actions saintes de Jésus-Christ, et, mettant toute notre confiance en leurs mérites, présenter ensuite les nôtres au Père éternel. Si nous voulons offrir à ce Père des miséricordes les souffrances de son Fils en satisfaction de nos péchés, nous pourrons le faire de la manière suivante :

Nous nous représentons, soit en général, soit en particulier les désordres de notre vie ; et, convaincus que de nous-mêmes nous ne pouvons apaiser la colère de notre

souverain Juge ni satisfaire à sa justice, nous aurons recours à la vie et à la Passion du Sauveur. Nous nous souviendrons que, lorsqu'il priait, qu'il jeûnait, qu'il travaillait, qu'il versait son sang, il offrait ses actions et ses souffrances à son Père dans le dessein de nous ménager une parfaite réconciliation avec lui. Vous voyez, lui disait-il, comme j'obéis à vos ordres en faisant à votre justice la satisfaction qu'elle demande pour les péchés de tel ou tel : ayez la bonté de leur en accorder le pardon et de les recevoir au nombre de vos élus. Pleins de cette pensée, nous joindrons nos prières à celles de Jésus-Christ, et nous conjurerons le Père éternel de nous faire miséricorde par les mérites de la Passion de son Fils.

Cette méthode peut être pratiquée avec fruit toutes les fois qu'on médite sur la vie ou sur la mort de Notre Seigneur, non seulement quand on passe d'un mystère à l'autre. mais dans toutes les circonstances de chaque mystère, qu'on prie pour soi ou pour d'autres.

CHAPITRE LIX

De la dévotion sensible et des peines de l'aridité

La dévotion sensible procède ou de la nature, ou du démon, ou de la grâce. On en connaîtra la cause par les effets

qu'elle produira dans l'âme : car, si elle n'y opère nul amendement, il y a sujet de craindre qu'elle ne vienne du démon ou de la nature, surtout si l'on y éprouve trop de plaisir, si l'on s'y attache excessivement, si l'on conçoit une meilleure opinion de soi-même. Lors donc que vous vous sentez le cœur plein de joie et de consolations spirituelles, ne perdez point trop de temps à examiner quel en peut être le principe; mais gardez-vous bien d'y mettre votre confiance, ou de vous en estimer davantage. Tâchez, au contraire, d'avoir toujours votre néant devant les yeux, et de conserver de la haine pour vous-même, de rompre tout attachement pour quelque objet créé que ce soit, même spirituel; de ne chercher que Dieu seul, de ne désirer que de lui plaire : car de cette sorte, quand la douceur que vous ressentez viendrait d'un mauvais principe, elle changerait de nature, et commencerait à être un effet de la grâce.

L'aridité spirituelle procède pareillement des trois causes dont nous venons de parler : 1° du démon, qui met tout en œuvre pour nous porter au relâchement, pour nous détourner du chemin de la perfection, pour nous engager dans les vains plaisirs du monde; 2° de la nature corrompue, qui nous fait commettre beaucoup de fautes, qui nous rend tièdes et négligents, et qui attache nos cœurs aux biens de la terre; 3° de la grâce que le Saint-Esprit nous com-

munique, soit pour nous détacher de tout ce qui n'est pas à Dieu et qui ne va pas à Dieu, soit pour nous convaincre pleinement que tout ce que nous avons de bien ne peut venir que de Dieu, soit pour nous faire estimer davantage les dons du ciel, soit pour nous unir plus étroitement à lui, en nous faisant renoncer à tout, même aux douceurs spirituelles, de peur que, les aimant trop, nous ne partagions notre amour, qui doit être à lui ; soit enfin parce qu'il se plaît à nous voir combattre généreusement et profiter ainsi de ses grâces

Lors donc que vous vous trouverez dans le dégoût et l'aridité, rentrez en vous-même; examinez quel est le défaut qui vous a fait perdre la dévotion sensible, corrigez-vous-en au plus tôt, non pour recouvrer cette douceur qui s'est changée en amertume, mais pour bannir de votre âme tout ce qui n'est pas agréable à Dieu. Si après une exacte recherche vous ne découvrez point ce défaut, ne pensez plus à la dévotion sensible, tâchez seulement d'acquérir la vraie dévotion, qui consiste à vous conformer en tout à la volonté de Dieu. N'abandonnez pas vos exercices spirituels, quelque infructueux, quelque insipides qu'ils vous paraissent ; prenez, au contraire, la résolution d'y persévérer avec constance ; acceptez de bon cœur le calice que votre Père céleste vous présente de sa propre main.

Et si, outre l'aridité qui vous rend comme insensible aux choses de Dieu, vous vous sentez encore l'esprit tellement embarrassé et obscurci, que vous ne sachiez à quoi vous résoudre ni quel parti prendre, ne vous découragez pas pour cela ; demeurez toujours attaché à la croix ; méprisez tout soulagement humain, et rejetez les vaines consolations que le monde et les créatures pourraient vous présenter.

Cachez, au reste, votre peine à tout autre que votre Pere spirituel, à qui vous devez la découvrir, non pour y trouver quelque adoucissement, mais pour apprendre à la supporter avec une entière résignation à la volonté divine. N'apportez pas à vos communions, ni à vos prières, ni à vos exercices spirituels, le désir d'obtenir du Seigneur qu'il vous détache de la croix : priez-le plutôt qu'il vous donne assez de courage pour y demeurer à son exemple et pour sa plus grande gloire, jusqu'à la mort.

Mais si le trouble de votre esprit ne vous permet pas de prier et de méditer suivant votre habitude, priez, méditez toujours le moins mal que vous pouvez : et si vous ne pouvez faire agir l'entendement, suppléez à ce défaut par les affections de la volonté, joignez-y l'oraison vocale en vous adressant tantôt à vous-même, tantôt à Notre Seigneur. Vous ressentirez de merveilleux effets de cette pratique, et elle vous procu-

rerera un très grand soulagement dans toutes vos peines. Dites-vous donc à vous-même en cette circonstance : *O mon âme, pourquoi êtes-vous si triste, et pourquoi me causez-vous tant de trouble? Espérez en Dieu, car je chanterai encore ses louanges, puisqu'il est mon Sauveur et mon Dieu* (1). *D'où vient, Seigneur, que vous vous êtes éloigné de moi? Pourquoi me méprisez-vous, lorsque j'ai le plus besoin de votre assistance? Ne m'abandonnez pas tout à fait* (2). Vous vous souviendrez aussi des bons sentiments que Dieu inspirait à Sara, femme de Tobie, dans son affliction, et vous direz avec elle, dans le même esprit, non seulement de cœur, mais aussi de bouche : *Mon Dieu, tous ceux qui vous servent n'ignorent pas que, s'ils sont éprouvés en cette vie par les souffrances, ils en seront récompensés ; s'ils sont accablés de peines, ils en seront délivrés ; si vous les châtiez avec justice, vous leur ferez miséricorde : car vous ne vous plaisez pas à nous voir périr ; vous faites succéder le calme à la tempête, et la joie aux pleurs. O Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans tous les siècles* (3).

Représentez-vous encore votre Sauveur, qui dans le jardin et sur le Calvaire se voit

(1) Ps. XLII, 5. — (2) Ps. IX, 2. — (3) Tobie, I, 21.

abandonné de Celui dont il est le Fils bien-aimé et le Fils unique, portez la croix avec lui, et dites de tout votre cœur : *Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne* (1). De cette sorte, joignant l'exercice de la patience à celui de la prière, vous acquerrez la vraie dévotion par le sacrifice volontaire que vous ferez de vous-même à Dieu ; car, comme je l'ai déjà dit, la vraie dévotion consiste dans une volonté prompte et déterminée à suivre Jésus chargé de sa croix partout où il nous appelle, à aimer Dieu parce qu'il mérite d'être aimé, et à quitter, s'il en est besoin, Dieu pour Dieu. Si une infinité de gens qui font profession de piété mesuraient à de tels exercices leur avancement spirituel, plutôt qu'aux douceurs d'une dévotion sensible, ils ne seraient pas trompés, comme ils le sont, par leurs fausses lumières ou par les artifices du démon : ils n'en viendraient pas à cet excès d'ingratitude, de murmurer contre le Seigneur et de se plaindre sans raison de la grâce qu'il leur fait d'éprouver leur patience ; ils s'efforceraient, au contraire, de le servir plus fidèlement que jamais, persuadé qu'il ordonne ou qu'il permet toutes choses pour sa gloire ou pour notre bien.

C'est encore une illusion dangereuse que celle où tombent plusieurs personnes du sexe qui abhorrent véritablement le pé-

(1) Luc., XXII, 42.

ché et qui emploient tous leurs soins pour en éviter les occasions ; mais s'il arrive que l'esprit immonde les tourmente par des pensées impures et abominables, et quelquefois même par des visions horribles, elles se troublent et perdent courage, croyant que Dieu les a délaissées : elles ne sauraient s'imaginer que le Saint-Esprit veuille demeurer dans une âme remplie de tant de fantômes impurs. Ainsi elles s'abandonnent à la tristesse, et tombent dans une espèce de désespoir, de sorte qu'à demi vaincues par la tentation, elles songent à quitter leurs exercices spirituels et à retourner en Egypte : aveugles qui ne voient pas l'insigne faveur que Dieu leur fait de permettre qu'elles soient tentées, afin d'empêcher qu'elles ne s'oublient elles-mêmes, et de les forcer par le sentiment de leur misère à ne pas s'éloigner de lui. C'est donc une extrême ingratitude à elles de se plaindre d'une chose dont elles devraient rendre mille actions de grâces à son infinie bonté.

Ce qu'il faut faire en cette circonstance, c'est de bien considérer les inclinations perverses de notre nature corrompue : car Dieu, qui connaît ce qui nous est le plus utile, veut que nous sachions que de nous-mêmes nous n'avons d'inclination que pour le péché, et que sans lui nous nous précipiterions dans le dernier de tous les malheurs. Il faut ensuite nous exciter à la con-

fiance en sa divine miséricorde, et croire que, puisqu'il nous fait voir le péril, il a dessein de nous en tirer et de nous unir plus étroitement à lui par l'oraison. C'est de quoi nous devons lui témoigner une extrême reconnaissance.

Mais, pour revenir à ces mauvaises pensées qui nous assiègent malgré nous, il est très certain qu'elles se dissipent beaucoup mieux par une humble souffrance de la peine qu'elles nous font, et par l'application de notre esprit à quelque autre objet que par une résistance inquiète et forcée.

CHAPITRE LXI

De l'examen de conscience

DANS l'examen de votre conscience, vous avez trois choses à considérer : 1° les fautes que vous avez commises durant la journée ; 2° les occasions qui vous y ont engagé ; 3° la disposition où vous êtes de commencer tout de bon à vous défaire de vos vices, et à acquérir les vertus contraires.

A l'égard des fautes commises durant la journée, vous observerez ce que je vous ai enseigné dans le chapitre XXVI, qui contient tout ce qu'il faut faire lorsqu'on est tombé dans quelque péché. Pour ce qui est des occasions de vos chutes, vous tâcherez de les éviter avec tout le soin et toute la

vigilance possibles. Enfin, pour vous corriger de vos défauts et pour acquérir les vertus qui vous manquent, vous fortifierez votre volonté par la défiance de vous-même, par la confiance en Dieu, par l'oraison, et par des désirs fréquents de détruire vos mauvaises habitudes, et d'en contracter de bonnes.

Si vous croyez avoir remporté quelque victoire ou avoir fait quelque bonne œuvre, défiez-vous de cette pensée, gardez-vous bien de vous en estimer davantage. Je ne vous conseille même pas d'y penser beaucoup, de crainte qu'il ne se glisse par là dans votre cœur quelque sentiment secret de présomption et de vaine gloire. Remettez donc toutes vos épreuves, quelles qu'elles soient, entre les mains de la divine miséricorde, et ne songez qu'à vous acquitter à l'avenir de tous vos devoirs avec plus de ferveur que jamais. N'oubliez pas de rendre à Dieu de très humbles actions de grâces pour tous les secours que vous en avez reçus ce jour-là. Reconnaissez qu'il est l'auteur de tout bien, et remerciez-le en particulier de ce qu'il vous a délivré d'un grand nombre d'ennemis, soit visibles, soit invisibles; de ce qu'il vous a inspiré beaucoup de bonnes pensées et fourni plusieurs occasions de pratiquer la vertu; et enfin de ce qu'il vous a accordé une infinité d'autres biens qui vous sont cachés.

CHAPITRE LXI

Comment nous devons persévérer dans le combat spirituel jusqu'à la mort

ENTRE les choses nécessaires pour réussir dans le combat spirituel, il faut compter la persévérance, vertu par laquelle nous nous appliquons à mortifier sans relâche nos passions déréglées, qui pendant que nous vivons ne meurent point, mais poussent et croissent toujours dans notre cœur comme dans un champ fertile en mauvaises herbes. C'est en vain que l'on prétend faire cesser cette guerre, puisqu'elle ne peut finir qu'avec notre vie, et que quiconque ne veut pas combattre perdra infailliblement la liberté ou la vie. Eh! comment ne serait-il pas vaincu, ayant en tête des ennemis résolus à ne lui donner ni paix ni trêve, et d'autant plus acharnés à sa perte qu'il leur fait plus de concessions pour obtenir leur amitié?

Vous ne devez pourtant vous étonner ni de leurs forces ni de leur nombre, puisqu'en ce combat nul n'est vaincu que celui qui veut l'être, et que d'ailleurs vos ennemis n'ont de pouvoir que celui que leur donne votre divin chef, pour l'honneur duquel vous combattez. Or jamais il ne permettra que vous tombiez entre leurs mains, il sera votre défenseur; et, comme il est infiniment plus puissant qu'eux tous, il vous donnera la victoire, pourvu que, combattant avec

lui, vous mettiez votre confiance non pas en vos propres forces, mais en sa toute-puissance et en sa bonté souveraine.

S'il tarde à vous secourir, s'il vous laisse en danger, ne perdez pas pour cela courage. Croyez fermement et servez-vous de cette considération pour vous animer au combat, qu'il disposera les choses de telle sorte, que tout ce qui semble devoir faire obstacle à votre triomphe tournera à votre avantage. Témoignez-lui seulement du courage et de la fidélité. Suivez partout votre chef, qui s'est exposé pour vous à la mort, et qui, en mourant, a vaincu le monde. Combattez courageusement sous ses enseignes, et ne quittez point les armes que vous n'ayez détruit tous vos ennemis ; car, si vous laissez la vie à un seul, si vous négligez de vous défaire d'un seul de vos vices, ce sera toujours une paille que vous porterez dans l'œil, ou une flèche que vous aurez dans le cœur, et qui, vous empêchant de combattre, retardera votre victoire.

CHAPITRE LXII

Comment il faut se préparer au combat contre les ennemis qui nous attaquent à l'article de la mort.

QUOIQUE toute notre vie ne soit ici-bas qu'une guerre continuelle, il est certain néanmoins que la plus dange-

reuse journée sera la dernière, parce que quiconque se laissera vaincre en ce moment décisif n'aura plus d'espérance de salut. Afin donc de ne pas périr alors sans ressource, tâchez de vous aguerrir maintenant que Dieu vous en donne l'occasion, parce que celui qui combat vaillamment durant sa vie sera victorieux à sa mort, à cause de l'habitude qu'il aura de vaincre en toute rencontre ses plus redoutables ennemis.

De plus, pensez souvent à la mort, car lorsqu'elle sera proche elle vous effrayera beaucoup moins; vous aurez l'esprit plus libre et mieux dispose au combat. Les gens du monde rejettent cette pensée comme fâcheuse et importune, de crainte qu'elle ne trouble le plaisir qu'ils trouvent dans les choses de la terre, et parce qu'ils veulent se délivrer du chagrin qu'ils éprouveraient s'ils songeaient qu'un jour ils doivent perdre des biens qu'ils aiment éperdument. Ainsi leur passion ne diminue point : elle s'augmente, au contraire, et se fortifie de jour en jour. De là vient aussi que, lorsqu'il faut quitter cette vie et en même temps tout ce qu'ils ont de plus cher, c'est pour eux une peine d'autant plus insupportable, qu'ils ont vécu plus longtemps dans les délices.

Mais, pour mieux vous préparer à ce terrible passage du temps à l'éternité, imaginez-vous quelquefois être seul, sans aucun

secours au milieu des douleurs de la mort : considérez attentivement les choses dont je vais parler, qui pourront alors vous faire le plus de peine, et n'oubliez pas les remèdes que je vous proposerai, afin de pouvoir vous en servir dans cette dernière extrémité ; car il faut nécessairement apprendre à bien faire ce qu'on ne fait qu'une seule fois, de peur de commettre une faute irréparable et toujours suivie d'une éternité malheureuse.

CHAPITRE LXIII

De quatre sortes de tentations qui arrivent au moment de la mort, et premièrement de la tentation contre la foi, et de la manière d'y résister.

Les ennemis de notre salut ont coutume de nous inquiéter à la mort de quatre sortes de tentations dangereuses : 1° par des doutes sur les choses de la foi : 2° par des pensées de désespoir ; 3° par des sentiments de vaine gloire ; 4° par diverses illusions dont ces esprits de ténèbres, transformés en anges de lumière, se servent pour nous tromper.

Pour ce qui regarde la première tentation, si l'ennemi vous propose quelque raisonnement faux et captieux, gardez-vous bien de raisonner avec lui ; contentez-vous de lui dire avec une sainte indignation :

Retire-toi d'ici, Satan, père du mensonge, car je ne veux pas même t'écouter, et il me suffit de croire tout ce que croit la sainte Eglise romaine.

Prenez garde aussi à ne pas vous arrêter à de certaines pensées qui se présenteront à votre esprit et qui vous sembleront propres à vous affermir dans la foi ; rejetez-les comme des suggestions du démon, qui prétend par là vous embarrasser en vous engageant insensiblement à la dispute Si vous n'êtes plus en état de vous défaire de ces pensées, si vous en avez déjà l'esprit préoccupé, demeurez ferme, et n'écoutez ni les raisons ni même les autorités de l'Ecriture, que l'ennemi vous alléguera ; car, quelque claires et quelque certaines qu'elles vous paraissent, elles seront ou tronquées, ou mal citées, ou détournées de leur véritable sens.

Si donc le malin esprit vous demande ce que croit l'Eglise romaine, ne lui faites aucune réponse, mais sachant que tout son dessein est de vous surprendre et de vous inquiéter sur quelque expression équivoque, formez seulement en général un acte de foi ; ou, si vous voulez lui donner plus de dépit, répondez-lui que l'Eglise croit la vérité ; et s'il vous presse de dire quelle est cette vérité, ne lui répliquez autre chose sinon que c'est ce que l'Eglise croit. Ayez soin surtout que votre cœur demeure attaché à la croix, et dites au Fils

de Dieu : O mon Créateur et mon Sauveur, secourez-moi au plus tôt, et ne vous éloignez point de moi, de peur que je ne m'écarte de la vérité que vous m'avez enseignée; et puisque vous m'avez fait la grâce de naître dans votre Sainte Eglise, faites-moi aussi celle d'y mourir pour votre gloire.

De la tentation de désespoir, et comment on peut s'en défendre

LA seconde tentation de l'ennemi de notre salut est une vaine frayeur qu'il tâche de faire naître au dedans de nous en nous rappelant nos fautes passées, pour nous jeter dans le désespoir. Si vous vous trouvez dans ce péril, prenez pour règle générale que la pensée de vos péchés est un effet de la grâce, et qu'elle vous sera salutaire, si elle produit en vous des sentiments d'humilité, de componction et de confiance en la miséricorde divine. Mais sachez aussi qu'elle vient du malin esprit lorsqu'elle vous cause du trouble et de la défiance, qu'elle vous jette dans l'abattement, qu'elle vous rend lâche et timide, et qu'il vous semble y avoir de fortes raisons pour croire que vous êtes réprouvé et qu'il n'y a point de salut pour vous.

Ne songez alors qu'à vous humilier et à

vous confier plus que jamais en la bonté divine de Notre Seigneur Jésus-Christ : car par ce moyen vous éluderez toutes les ruses du démon, vous tournerez contre lui ses propres armes, et vous rendrez gloire à Dieu.

Il faut, à la vérité, que vous ayez du regret d'avoir offensé cette bonté souveraine, toutes les fois que vous vous en souvenez ; mais il faut aussi que vous lui en demandiez pardon avec une ferme confiance dans les mérites du Sauveur : et quand même vous croiriez entendre Dieu vous dire au fond du cœur que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, vous ne devez pas cesser d'espérer en lui ; dites-lui plutôt avec beaucoup d'humilité : Seigneur, vous avez sujet de me réprouver et de me punir éternellement pour mes péchés ; mais j'ai encore plus sujet d'espérer que vous me ferez miséricorde.

Je vous supplie donc d'avoir pitié d'une misérable créature qui mérite la damnation éternelle, mais qui a été rachetée par votre sang. Je veux me sauver, ô mon Rédempteur, pour vous bénir à jamais dans votre gloire. Toute ma confiance est en vous, et je m'abandonne tout entier entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque vous êtes mon souverain maître ; mais, quoi qu'il arrive, je veux espérer en vous, dussiez-vous, dès à présent, m'envoyer la mort.

[illegible]

De la tentation de la vaine gloire

La troisième tentation est celle de la vaine gloire. Ne craignez rien tant que de vous laisser aller à la moindre complaisance pour vous-même et pour vos œuvres. Ne vous glorifiez jamais qu'en Notre Seigneur, et reconnaissez que vous devez tout aux mérites de sa vie et de sa mort. Tant que vous vivrez, n'ayez pour vous que de la haine et du mépris ; humiliez-vous de plus en plus, et rendez sans cesse des actions de grâces à Dieu, comme à l'auteur de tout bien que vous avez fait ; priez-le de vous secourir, mais ne regardez pas son assistance comme le prix de vos mérites. Quand vous auriez gagné sur vous de grandes victoires, demeurez toujours dans la crainte, et avouez ingénuement que tous vos soins seraient inutiles si Dieu, qui est toute votre espérance, ne vous assistait. Profitez de ces avertissements, et soyez sûr que vos ennemis n'auront sur vous aucun avantage.

CHAPITRE LXVI

De diverses illusions du démon qui arrivent à l'article de la mort

Si l'ennemi de notre salut, qui ne se lasse jamais de nous tourmenter, contrefaisant l'ange de lumière, s'efforce de vous

surprendre par des illusions et par des visions imaginaires, ou même sensibles, demeurez ferme dans la connaissance de vous-même, et dites-lui hardiment : Retire-toi, malheureux, retourne dans les ténèbres d'où tu es sorti : car je suis un trop grand pécheur pour mériter des visions célestes ; je n'ai besoin que de la miséricorde de mon Jésus, et des prières de la bienheureuse Vierge, de saint Joseph et des autres saints.

Si à des preuves presque évidentes il vous semblait que ces choses vinssent de Dieu, gardez-vous d'abord d'y ajouter foi ; ne craignez po[illegible] de les rejeter. Cette résistance, fond[illegible] la vue de votre misère, ne peut [illegible] désagréable à Notre Seigneur ; et si c'est lui qui agit en vous, il saura bien vous le faire connaître sans qu'il vous en arrive aucun mal, parce que celui qui donne sa grâce aux humbles n'a garde de les en priver lorsqu'ils s'humilient.

Voilà les armes dont l'ennemi a coutume de se servir généralement contre les hommes, lorsqu'il les voit près de la mort Mais, outre cela, il attaque chacun de nous en particulier par l'endroit qui lui paraît le plus faible. Il étudie nos inclinations, et c'est par nos inclinations mêmes qu'il nous fait tomber dans le péché. C'est pourquoi, avant que l'heure du grand combat soit venue, prenons les armes, et commen-

çons à faire la guerre aux passions qui nous dominent, afin que nous ayons moins de peine à y résister et à les vaincre dans ce moment si redoutable, qui sera la fin de tous les temps. *Vous combattrez contre eux jusqu'à ce qu'ils soient entièrement défaits* (1).

(1) 1er liv. des Rois, XIII

FIN DU COMBAT SPIRITUEL

DE LA PAIX DE L'AME

ET DU BONHEUR D'UN CŒUR

QUI MEURT A LUI-MÊME POUR VIVRE A DIEU

CHAPITRE PREMIER

De quelle nature est le cœur humain et de la manière de le diriger

DIEU n'a fait le cœur de l'homme que pour l'aimer et pour en être aimé. L'excellence de la fin de sa création doit donc le faire considérer comme le plus grand et le plus noble des ouvrages de cet Être souverain.

C'est uniquement de la direction qu'on lui donne que dépend la vie ou la mort spirituelle.

La science n'en doit pas être fort difficile, puisque son caractère est de faire toutes choses par amour, et de ne rien faire par force.

Il ne faut que veiller doucement et sans violence sur les mouvements par lesquels nous agissons.

Observer d'où ils viennent et où ils tendent.

Enfin examinez si ces mouvements partent du cœur, qui est la source de l'amour

divin, ou de l'esprit, qui est la source de la vanité humaine.

Vous reconnaîtrez que c'est le cœur qui vous fait agir dans vos bonnes œuvres par le motif de l'amour, quand tout ce que vous ferez pour Dieu ne vous paraîtra rien, et lorsqu'en faisant ce que vous pouvez vous aurez honte de faire si peu.

Et vous devez juger que c'est l'esprit mû et excité par les intérêts humains, quand les bonnes œuvres que vous faites ne vous laissent, au lieu des vertus douces, humbles et tranquilles, que des vapeurs et des illusions de vaine gloire, qui vous font croire que vous avez beaucoup fait, quand vous n'avez réellement rien fait de bien.

La guerre humaine dont parle Job consiste en cette vigilance que nous devons continuellement exercer sur nous-mêmes.

Elle ne doit être ni chagrine ni inquiète ; au contraire, son but principal est de donner le repos à l'âme, et d'en calmer et apaiser les mouvements quand on la sent inquiète et agitée dans la prière ou dans toute autre action ; car on doit être persuadé que l'on ne saurait bien prier en cet état ; il faut auparavant que l'âme ait recouvré sa première tranquillité.

Sachez que vous n'avez besoin pour cela que d'une attention douce et calme, et que c'est le seul moyen qui puisse

rendre la paix à votre âme et la faire revenir de son égarement.

CHAPITRE II

Du soin que l'âme doit avoir d'acquérir une parfaite tranquillité

CETTE attention douce et paisible, mais surtout persévérante, sur notre cœur, nous conduira sans peine à de grandes choses, elle nous fera non seulement prier et agir doucement et aisément, mais encore souffrir sans murmurer ce qui fait le sujet de l'emportement de tous les hommes, savoir : le mépris et l'injustice.

Ce n'est pas que pour acquérir cette paix intérieure il ne faille essuyer beaucoup de travaux, et que, faute d'expérience, nous ne soyons souvent vaincus par ces ennemis puissants qui sont au dedans de nous ; mais soyons persuadés que, pourvu que nous voulions combattre, nous ne manquerons ni de secours ni de consolations dans cette guerre ; que nos ennemis s'affaibliront, que leurs forces se dissiperont, que notre empire sur les mouvements de notre cœur s'établira, et qu'enfin nous donnerons à notre âme ce précieux repos qui doit faire sa béatitude dès cette vie.

S'il arrive que l'émotion soit trop forte, ou le poids de l'affliction trop pesant pour que nous puissions le supporter nous-

mêmes, recourons à l'oraison, prions et persévérons dans la prière. Jésus-Christ pria trois fois au jardin des Oliviers, pour nous apprendre que l'oraison doit être le refuge et la consolation de tout esprit affligé.

Prions sans relâche jusqu'à ce que nous sentions notre intérieur calme, notre volonté soumise à celle de Dieu, et que notre âme soit revenue à sa première tranquillité.

Ne la laissons point troubler par la précipitation de nos actions extérieures; quand nous ferons quelque ouvrage de corps ou d'esprit, travaillons-y posément et paisiblement, sans nous prescrire de temps pour l'achever, ni nous empresser d'en voir la fin.

Nous ne devons avoir qu'une seule intention : conserver en nous la mémoire et le souvenir de Dieu, avec humilité et tranquillité, sans nous inquiéter d'autre chose que de lui plaire.

Si nous nous laissons conduire dans nos œuvres par quelque autre motif, notre âme sera troublée et inquiétée ; nous tomberons fort souvent, et la peine que nous aurons à nous relever de nos chutes nous fera assez sentir que tout notre mal vient de ce que nous voulons tout faire selon notre caprice, et accomplir notre propre volonté dans toutes nos actions; ce qui fait que, quand elles réussissent, nous nous en récompensons nous-mêmes par de vaines

complaisances; et quand elles ne réussissent pas, nous nous laissons aller au chagrin, au trouble et à l'inquiétude.

Cette demeure pacifique doit s'édifier peu à peu

REJETEZ de votre esprit tout ce qui peut l'élever ou l'abaisser, le troubler ou l'inquiéter; travaillez doucement à lui acquérir ou à lui conserver sa tranquillité, car Jésus-Christ a dit : *Bienheureux les pacifiques. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Ne doutez point que Dieu ne couronne ce travail, et qu'il ne fasse de votre âme une maison de délices où il établira sa demeure. Tout ce qu'il demande de vous c'est qu'autant que les mouvements des sens et des passions vous agiteront, vous vous efforciez de réprimer ces mouvements, de calmer et apaiser ces agitations, et de rétablir la paix dans votre cœur.

Comme une maison ne s'édifie pas toute en un jour, ainsi l'acquisition de ce trésor intérieur n'est pas une entreprise de peu de temps.

Mais pour rendre cette œuvre parfaite il faut observer deux choses essentielles : l'une, au dedans de vous; l'autre, que cet édifice ait pour fondement l'humilité.

CHAPITRE IV

Pour parvenir à cette paix, l'âme doit négliger toute consolation humaine

Le chemin qui conduit à cette paix que rien n'est capable de troubler est presque inconnu au monde. On y embrasse les tribulations avec la même ardeur que les mondains témoignent pour les plaisirs; on y ambitionne les mépris et les opprobres, comme parmi eux la gloire et les honneurs; on y est aussi content de se voir abandonné et de vivre dans la solitude, que le sont les gens du monde de se voir recherchés, caressés et estimés des grands.

Mais on y professe en toute humilité la sainte ambition de n'être connu, regardé, consolé et favorisé que de Dieu seul.

L'âme chrétienne y apprend à demeurer seule avec son Dieu, et à se trouver si forte de sa divine présence, qu'il n'y a ni peines ni tourments qu'elle ne soit disposée à souffrir pour sa gloire et pour son amour.

Elle y apprend que la souffrance efface le péché, qu'une affliction endurée patiemment est un trésor pour l'éternité, et que souffrir avec J.-C. doit être toute l'ambition d'une âme qui veut avoir quelque trait de ressemblance avec son divin modèle.

On y enseigne que s'aimer soi-même, faire ses volontés, suivre les mouvements de ses sens, contenter ses appétits, et se

perdre, est absolument la même chose.

Qu'il ne faut pas même faire le bien auquel notre volonté se porte, que nous ne l'ayons soumise à celle de Dieu, avec simplicité et humilité de cœur, disposés à n'en faire que ce que sa majesté ordonnera, sans aucune recherche de nous-mêmes.

Nous nous portons souvent à de bonnes actions par de fausses lumières ou par un zèle indiscret; nous trouvons quelquefois en nous de faux prophètes qui sous l'apparence de brebis cachent des loups ravisseurs.

Mais l'âme les reconnaîtra à leurs fruits, quand elle se trouvera troublée et inquiète, quand elle verra ses sentiments d'humilité altérés, son recueillement dissipé, sa paix et sa tranquillité évanouies; enfin quand elle s'apercevra qu'elle a perdu en un moment ce qu'elle avait acquis avec beaucoup de temps et de travail.

Il arrive quelquefois qu'on tombe dans ce chemin : alors il faut s'humilier de ses fautes; l'humilité nous relève, et nous fait prendre des résolutions de veiller sur nous de plus près à l'avenir.

Il peut arriver que Dieu permette que nous fassions des fautes, pour humilier en nous quelque sentiment d'orgueil que notre amour-propre nous tient caché.

L'âme peut aussi quelquefois éprouver les atteintes de la tentation, mais il ne faut pas qu'elle s'en trouble : elle doit s'en reti-

rer avec douceur, sans efforts, et se remettre dans son premier calme, en observant d'éviter tout excès, soit de joie, soit de tristesse.

Enfin nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de conserver notre âme paisible, nette et pure devant Dieu. Nous le trouverons au dedans de nous, et nous connaîtrons par expérience que sa divine volonté tend toujours au bien et à l'utilité de sa créature.

L'âme doit demeurer seule et détachée de tout, afin que Dieu opère en elle ce qui lui est agréable.

Si nous sommes bien persuadés de l'estime que nous devons avoir de notre âme, la considérant comme un temple destiné à être la demeure de Dieu, prenons garde que les choses du monde ne l'occupent trop; espérons au Seigneur, et attendons sa venue en elle avec confiance. Il y entrera s'il la trouve seule et détachée : seule, sans autre pensée que celle de le recevoir; seule, sans autre amour que le sien; seule enfin, sans autre volonté que son bon plaisir.

Ne faisons rien d'extraordinaire de nous-mêmes, pour mériter de recevoir en nous celui que tous les êtres créés ne sauraient comprendre.

Suivons ponctuellement la direction du guide que nous avons choisi, et, dans nos œuvres de zèle comme dans nos mortifications, n'entreprenons rien de notre propre choix et sans l'avoir consulté.

C'est assez que nous tenions notre intérieur toujours prêt et disposé à souffrir pour Dieu tout ce qu'il lui plaira et en la manière qu'il lui plaira.

Celui qui cherche à se mortifier dans ses actions ferait mieux de se reposer, et de laisser la divine Majesté opérer en lui ce qu'elle voudra.

Notre volonté ne doit jamais avoir aucun engagement, mais être toujours entièrement libre et détachée.

Et, puisqu'il ne faut jamais faire ce que l'on désire, soyons persuadés qu'il ne faut rien désirer : ou, si nous désirons quelque chose, que ce soit de telle manière que le succès contraire puisse laisser notre esprit aussi en repos que si nous n'avions rien désiré.

Nos désirs sont nos chaînes ; y être attaché, c'est être esclave ; mais n'en avoir point ou n'être point lié, c'est être libre.

Dieu demande notre âme ainsi seule, nue et détachée, pour y opérer ses merveilles et la glorifier presque dès cette vie. O sainte solitude ! ô bienheureux désert ! ô retraite glorieuse où l'âme peut avoir si aisément la jouissance de son Dieu ! N'y courons pas seulement, mais demandons

les ailes de la colombe pour y voler et y prendre un saint repos; ne nous arrêtons point dans le chemin, qu'aucune considération humaine ne puisse nous retarder; laissons les morts ensevelir les morts; nous allons à la terre des vivants, la mort n'a aucun droit sur nous.

CHAPITRE VI

Il faut user de prudence dans l'amour du prochain, pour ne pas troubler la paix de l'âme.

DIEU ne fait point sa demeure dans une âme sans l'embraser d'amour pour lui et de charité pour le prochain; Jésus-Christ a dit qu'il est venu apporter le feu sur la terre.

L'amour de Dieu ne doit point avoir de bornes; mais la charité que nous devons au prochain a ses mesures et ses limites. On ne saurait trop aimer Dieu, mais on peut trop aimer le prochain. Si cet amour n'est modéré, il n'est capable que de nous perdre; nous pouvons nous détruire en voulant édifier les autres. Aimons de telle sorte notre prochain, que notre âme n'en reçoive point de dommage. Le plus sûr est de ne rien faire par le seul motif de donner exemple aux autres et de leur servir de modèle, de peur qu'en pensant les sauver nous ne nous perdions nous-mêmes. Fai-

sons nos actions simplement et saintement, sans autre intention que de plaire à Dieu. Quand nous saurons nous humilier et reconnaître en effet ce que sont nos bonnes œuvres, nous ne nous aveuglerons pas au point de croire que ce qui nous profite si peu puisse beaucoup profiter aux autres. Le zèle que nous devons avoir pour les âmes de nos frères ne doit jamais être tel, qu'il nous fasse perdre la paix intérieure.

Nous aurons cette soif ardente de l'avancement spirituel du prochain quand il aura plu à Dieu de l'exciter en nous; mais il faut l'attendre de l'opération divine, et ne pas penser que nous puissions l'acquérir par notre sollicitude et notre zèle indiscret. Conservons à notre âme la paix et le repos d'une sainte sollicitude ; Dieu le veut ainsi pour la lier et l'attacher à lui. Tenons-nous paisiblement au dedans de nous-mêmes, en attendant que le maître de la vigne vienne nous louer. Dieu nous revêtira de son esprit quand il nous trouvera nus et dépouillés de tous les soucis et de tous les désirs de la terre : il se souviendra de nous quand il verra que nous nous sommes oubliés nous-mêmes; la paix régnera en nous, et son divin amour nous fera agir sans trouble, mettra la modération et la tempérance dans tous nos mouvements, et nous ferons toutes choses avec le calme et la tranquillité d'une âme que l'amour conduit.

Dans cet état le silence est un langage éloquent, et le repos dont on jouit, en attendant l'opération de Dieu, n'empêche pas qu'on agisse beaucoup, parce que c'est sa divine bonté qui doit tout faire en nous et avec nous, sans demander de nous autre chose sinon que, nous tenant toujours humbles devant lui, nous lui présentions une âme possédée d'un seul désir : que son bon plaisir s'accomplisse en elle le plus parfaitement possible.

CHAPITRE VII

L'âme doit être dépouillée de sa propre volonté pour se présenter à Dieu

« Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai : venez, vous tous qui avez soif, venez à la fontaine des eaux vives, si vous voulez être désaltérés. » C'est l'invitation que nous fait Jésus-Christ en deux endroits des saintes Ecritures. Suivons donc cette vocation divine, mais sans effort ni précipitation, en paix et avec douceur, nous abandonnant avec respect et confiance à ce tendre Père qui nous appelle.

Attendons en esprit de paix la venue de l'Esprit qui donne la paix ; ne pensons qu'aux choses par lesquelles il doit être désiré, aimé et glorifié, et soyons soumis et fidèles à ce qu'il voudra faire de nous.

Ne faisons jamais violence à notre cœur, de peur que, s'il venait à s'endurcir, il ne pût être capable du saint repos qu'il nous est commandé d'acquérir.

Mais accoutumons-le doucement à ne s'entretenir que des bontés, de l'amour et des bienfaits de Dieu envers ses créatures, et à se nourrir de la manne délicieuse que l'assiduité de cette méditation fera pleuvoir dans notre âme avec des douceurs inconcevables.

Ne faisons nul effort pour répandre des larmes, ni pour faire naître en nous des sentiments de dévotion que nous n'avons pas: laissons notre cœur se reposer intérieurement en Dieu comme en son centre, et ne nous lassons point d'espérer que sa sainte volonté s'accomplira en nous.

Il nous donnera des larmes au temps qu'il aura marqué; mais ces larmes seront douces, humbles, amoureuses et tranquilles. Vous connaîtrez à ces signes la source d'où elles coulent, et vous les recevrez comme la rosée du ciel, avec humilité, respect et actions de grâces.

N'ayons à cœur ni de savoir, ni d'avoir, ni de vouloir aucune chose. Le commencement, la fin, tout le fondement de l'édifice spirituel est de ne rien établir sur soi-même, sur ce qu'on sait, sur ce qu'on veut, sur ce qu'on a; mais, sans s'inquiéter et se troubler comme Marthe, de demeurer comme Madeleine aux pieds de

Jésus, dans un état d'abnégation entière et parfaite.

Quand vous cherchez Dieu par la lumière de l'entendement pour vous reposer en lui, que ce soit sans comparaison et sans limites; car il est hors de comparaison, il est partout sans division de parties, et toutes choses se trouvent en lui.

Concevez une immensité qui n'a point de bornes, un tout qui ne saurait être compris, une puissance qui a tout fait, qui maintient toutes choses, et dites à votre âme que c'est son Dieu.

Qu'il soit sans cesse l'objet de votre contemplation et de votre admiration. Il est partout, il est dans votre âme, il veut en faire ses délices, comme il l'a dit lui-même; et quoiqu'il n'ait en rien besoin d'elle, il veut la rendre digne de lui.

Mais, en cherchant ces vérités divines par le secours de l'entendement, faites en sorte que les affections de votre volonté s'y rattachent, et vous aurez trouvé le repos.

Vous ne devez ni négliger les pratiques de dévotion, ni les limiter au point de vous considérer comme obligé de faire tant de choses, à méditer tant de temps, ou à lire tant de chapitres; mais que votre cœur demeure toujours libre, pour s'arrêter où il trouvera à se reposer, et être prêt à jouir du Seigneur lorsqu'il voudra se communiquer à vous, sans vous mettre en peine de

n'avoir pas fait ou dit tout ce que vous vous êtes proposé de faire ou de dire. Laissez là le reste sans scrupule, et n'écoutez aucune autre pensée sur ce sujet, parce que, l'unique fin de vos exercices étant de tendre à Dieu, quand cette fin est trouvée, les moyens doivent cesser.

Dieu veut nous mener par le chemin qui lui plaît, et, quand nous nous imposons des obligations de faire ou de dire telle ou telle chose, on peut dire que nous avons en tête le soin de nous en acquitter, et que nous nous sommes fait des nécessités de ces choses purement imaginaires; que nous cherchons Dieu en le fuyant; que nous voulons lui plaire sans faire sa volonté, et que nous ne nous mettons pas en état qu'il puisse rien faire de nous.

Si vous voulez marcher heureusement dans le chemin, et parvenir sûrement à la fin où il conduit, ne cherchez et ne désirez que Dieu. En quelque lieu que vous le trouviez et qu'il se présente à vous, demeurez là; ne passez pas outre qu'il ne vous le permette; prenez avec lui le repos des saints; et, quand il lui aura plu de s'éloigner, vous pourrez en continuant vos exercices vous remettre à le chercher, à vouloir et à désirer le trouver, et, l'ayant retrouvé, à tout quitter pour en jouir.

Cette leçon est d'une extrême importance, et mérite d'être retenue et pratiquée; car on voit plusieurs personnes con-

sacrées à Dieu qui perdent beaucoup de fruit et de repos dans leurs exercices spirituels, parce qu'il leur semble toujours qu'elles n'ont rien fait tant qu'il leur reste quelque chose à faire, s'imaginant que c'est en cela que consiste la perfection ; or une telle vie est toujours pleine d'inquiétude et de trouble : c'est une sorte d'esclavage qui ne peut jamais conduire à cette véritable paix intérieure, qui est le lieu du Seigneur, le sanctuaire où Jésus-Christ habite.

CHAPITRE VI

De la foi qu'on doit avoir au Saint-Sacrement de l'autel, et comment nous devons nous offrir à Dieu.

NOTRE foi et notre amour pour le Saint-Sacrement ne doivent jamais demeurer dans le même état, mais tous les jours s'accroître, se fortifier et s'entretenir en nous de plus en plus.

Approchons-nous de cet adorable mystère avec une volonté préparée à toute sorte de souffrances, d'afflictions, de tribulations, de faiblesses et de sécheresses, pour l'amour de lui.

Ne demandons pas qu'il se convertisse en nous, mais bien qu'il nous convertisse en lui.

Ne lui exprimons pas nos sentiments

par de longs discours: l'admiration et la joie doivent remplir toute notre âme, et absorber toutes ses fonctions en sa présence : l'esprit admirera cet incompréhensible mystère, et le cœur s'épanouira de joie à la vue d'une si grande majesté cachée sous de si humbles espèces.

Ne désirons point qu'il se montre à nous d'une autre manière, et souvenons-nous qu'il a dit que bienheureux sont ceux qui ne l'ont pas vu et qui ont cru en lui.

Il faudra surtout être fidèle et constant dans nos exercices, et persévérer sans trouble et sans inquiétude dans la pratique des moyens les plus propres à faire avancer notre âme dans la pureté et l'humilité.

Tant que ces pratiques ne seront point abandonnées par nous, la grâce de la persévérance ne nous abandonnera point.

Il est impossible qu'une âme qui a goûté ce repos spirituel puisse retourner à la vie bruyante et agitée du monde, car ce serait pour elle un tourment insupportable.

CHAPITRE IX

L'âme ne doit chercher de repos et de plaisir qu'en Dieu

UNE âme à qui rien ne plaît au monde que les persécutions et les mépris, qui n'aime et ne désire rien de tous

les biens qu'il peut donner, et qui ne craint rien de tous les maux qu'il peut faire, qui fuit les uns comme le poison. et qui cherche les autres comme ses délices, est en état de recevoir de grandes consolations de Dieu, pourvu que sa confiance soit toute en lui, et qu'elle ne présume rien de ses forces.

Le courage de saint Pierre était grand quand il disait hautement qu'il voulait mourir avec Jésus-Christ.

Cette volonté déterminée était en apparence fort bonne, mais elle avait un vice : c'est que c'était sa volonté propre, et ce vice fut la cause de sa chute : tant il est vrai que nous ne saurions rien penser ni rien faire qui soit bon sans le secours de la grâce de Dieu.

Tenons notre âme libre de toutes sortes de désirs; qu'elle soit tout entière à ce qu'elle fait, à ce qu'elle pense. sans souffrir que l'inquiétude de ce qu'elle fera ou pensera hors de l'instant de son action la tienne partagée.

Néanmoins il n'est défendu à personne de s'appliquer à ses affaires temporelles par une sollicitude prudente et éclairée, selon les besoins de son état. Ces choses, prises comme il faut, sont dans l'ordre de Dieu, et n'empêchent nullement la paix intérieure et l'avancement spirituel.

Nous ne saurions rien faire de mieux, pour bien employer le temps présent, que

d'offrir à Dieu notre âme nue et dépouillée de tout désir, et de nous tenir devant sa divine majesté comme de pauvres mendiants, faibles et languissants, dénués de tout, et qui ne sauraient rien faire ni rien gagner.

Cette liberté d'esprit, sans engagement ni en nous ni hors de nous, pour ne dépendre absolument que de Dieu, est le fondement de la perfection.

On ne peut concevoir quels soins ce Dieu de bonté daigne prendre d'une créature qui est ainsi toute à lui.

Il a pour agréable que cette créature lui communique son cœur avec confiance. Il veut bien éclaircir et résoudre ses difficultés et ses doutes, la relever qua[illegible] est tombée, lui remettre ses fautes toutes les fois qu'il la trouve préparée à s'en repentir; car Dieu est toujours le Prêtre éternel.

Quelque pouvoir qu'il ait donné à saint Pierre et à ses successeurs de lier et de délier, il ne s'en est pas privé lui-même tellement que, si le confesseur de cette personne ainsi attachée à Dieu ne veut pas lui administrer les sacrements aussi souvent qu'elle le désirerait, ce Père des miséricordes ne la reçoive et ne lui accorde le pardon toutes les fois qu'elle vient à lui avec confiance, douleur et amour.

Tels sont les fruits de ce saint attachement.

CHAPITRE X

Les obstacles et les répugnances que nous trouverons à cette paix intérieure ne doivent point nous contrister.

DIEU permettra que cette sérénité intérieure, cette solitude de l'âme, et cette paix et ce saint repos du cœur se trouvent bien souvent troublés et obscurcis par les mouvements et les fumées qui s'élèveront de l'amour-propre et de nos inclinations naturelles.

Mais comme sa bonté permet ces choses pour notre plus grand bien, elle aura toujours soin de répandre sur la sécheresse de nos cœurs la douce rosée de ses consolations ; et cette rosée, non seulement abattra cette poussière, mais lui fera produire des fleurs et des fruits dignes de sa divine majesté.

Ce bouleversement de notre tranquillité intérieure, et ces agitations causées par les émotions de l'appétit sensitif, sont les combats dans lesquels les saints ont remporté des victoires qui leur ont mérité leur glorieuse couronne.

Quand vous tomberez dans ces faiblesses, ces dégoûts, ces troubles et ces désolations d'esprit, dites à Dieu avec un cœur aimant et humilié : Seigneur, je suis la créature que vos mains ont formée et l'esclave que votre sang a racheté ; disposez de moi comme de ce qui est à vous et de ce qui

n'est fait que pour vous, et permettez-moi seulement d'espérer en vous. Bienheureuse l'âme qui saura ainsi s'offrir à Dieu au temps de l'affliction!

Et quoique vous ne puissiez pas sitôt soumettre votre volonté à celle de Dieu, il ne faut point vous en attrister. C'est votre croix, il vous commande de la porter et de le suivre. Lui-même n'a-t-il pas porté la croix pour vous enseigner à la porter aussi? Représentez-vous son combat au jardin des Oliviers, réfléchissez sur cette résistance de l'humanité qui, dans son accablement, lui faisait dire : *Mon Père, s'il est possible, faites que je ne boive point ce calice.* Admirez ensuite cette force de son âme, qui, s'élevant au-dessus de la faiblesse du corps, lui faisait aussitôt ajouter : *Que votre volonté soit faite; et non la mienne.*

De même la faiblesse naturelle vous portera à fuir toute peine et toute tribulation; quand elles se présenteront, vous vous sentirez découragé, et vous désirerez qu'elles s'éloignent; mais persévérez dans l'humilité et dans la prière, jusqu'à ce qu'enfin vous n'ayez plus d'autre volonté, d'autre désir, sinon que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en vous.

Faites en sorte que la demeure de votre cœur appartienne exclusivement à Dieu, qu'il n'y ait jamais ni fiel, ni amertume, ni répugnance volontaire à quelque chose

ıt. N'arrêtez jamais vos yeux ni . n . ée sur les mauvaises actions d . . ct, sans y faire de réflexion, continuez paisiblement votre route, et ne pensez à rien qu'à vous détourner de ce qui peut vous blesser. C'est un grand art pour être à Dieu, que de franchir tous les obstacles et ne s'arrêter à aucune des choses d'ici-bas.

CHAPITRE XI

Des artifices dont le démon se sert pour troubler la paix de notre âme, et comment nous pouvons nous en garantir.

CET ennemi du salut des hommes s'efforce principalement de nous faire perdre l'état d'humilité et de simplicité chrétiennes.

Pour y parvenir, il nous excite à mettre notre confiance en nous-mêmes, dans notre diligence, dans notre industrie ; et il tâche de nous inspirer un mouvement de préférence pour nous en nous comparant au prochain : préférence qui sera bientot suivie du mépris, sous prétexte de quelque défaut.

Il se glisse dans nos âmes par quelqu'un de ces moyens ; mais la porte par laquelle il désire le plus entrer, c'est la porte de la vanité et de l'estime de nous-mêmes.

Le secret pour nous en garantir est de

nous retrancher toujours dans la vertu d'humilité, sans nous en éloigner jamais, de nous confondre et de nous anéantir nous-mêmes. Si nous sortons de cet état, nous ne nous défendrons jamais de cet esprit d'orgueil, et quand il aura gagné notre volonté par cette voie, il y régnera en tyran, et y fera régner tous les vices.

Ce n'est pas encore assez que de veiller, il faut prier, car il est dit : *Veillez, et priez.* La paix de l'âme est un trésor que ces deux gardiens peuvent seuls conserver.

Ne souffrons point que notre esprit s'agite et s'inquiète pour quelque chose que ce soit. L'âme humble et tranquille fait toute chose avec facilité ; les obstacles ne tiennent pas devant elle ; elle fait le bien et y persévère ; mais l'âme troublée et inquiète fait peu de bien, le fait imparfaitement, se lasse bientôt, souffre continuellement, et ses peines ne lui sont d'aucun profit.

Vous discernez les pensées que vous devez entretenir, et celles qu'il faut bannir, par la confiance ou la défiance qu'elles vous inspireront en la miséricorde de Dieu. Si elles excitent toujours de plus en plus en vous cette amoureuse confiance, vous devez les recevoir comme des messagères du ciel, en faire vos délices et le sujet de vos entretiens ; mais vous devez bannir et jeter comme des inspirations du démon celles qui tendent à vous donner de la défiance des infinies miséricordes de Dieu.

Le tentateur, lorsqu'il s'attache aux âmes pieuses, leur fait paraître des fautes ordinaires beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont ; il leur persuade qu'elles ne font jamais leur devoir, qu'elles ne se confessent pas bien, qu'elles communient avec trop de tiédeur, que leurs prières ont de grands défauts ; il travaille ainsi, par tous ces scrupules, à les tenir toujours troublées, inquiètes et impatientes ; et il les porte à quitter leurs exercices de piété, comme si tout ce qu'elles font était sans fruit, comme si Dieu ne les regardait pas et les avait tout à fait oubliées. Et toutefois il n'est rien de si faux que de telles persuasions. On peut tirer de très grands avantages des distractions, des sécheresses intérieures et des fautes que l'on commet dans les exercices de piété, pourvu que l'âme entende et comprenne ce que Dieu veut d'elle en cet état, qu'elle prenne patience et persévère dans ce qu'elle a commencé. La prière humble d'une âme privée de consolations spirituelles est un des plaisirs que Dieu prend en sa créature, disait le grand saint Grégoire, et surtout lorsque, quoiqu'elle se sente pleine de froideur, d'insensibilité et de dégoût, elle persévère avec courage dans ses pieux exercices. Sa patience prie assez pour elle, et la rend plus agréable à Dieu que les prières qui seraient de son goût. Le même saint dit que cette nuit intérieure où elle se trouve

quand elle prie, est une lumière qui brille en la présence de Dieu; qu'il ne peut rien venir de nous qui soit plus capable de l'attirer en nous, qu'elle le force même en quelque sorte à nous accorder de nouvelles grâces.

Ne quittez donc jamais une bonne œuvre, quelque dégoût que vous y trouviez, si vous ne voulez obéir au démon; et apprenez par la lecture du chapitre suivant les grands fruits que vous pouvez tirer de votre humble persévérance dans les exercices de piété au temps de vos plus grandes sécheresses.

CHAPITRE XIII

L'âme ne doit point s'attrister à cause de ses tentations intérieures

Les biens qui procèdent de nos sécheresses spirituelles, et même de nos fautes dans nos exercices, sont assurément infinis; mais ce n'est que par l'humilité et la patience que nous pourrons en faire notre profit. Si nous savions bien comprendre ce secret, nous nous épargnerions bien des peines et des moments fâcheux.

Hélas! que nous avons tort de prendre ces épreuves pour des marques d'aversion et d'horreur de la part de son divin amour, et de croire que sa colère nous punit quand sa bonté nous favorise! Ne voyons-nous

pas que le sentiment des peines que nous causent ces sécheresses intérieures ne peut naître que du désir que nous avons d'être agréables à Dieu, zélés et fervents dans ce qui regarde son service; puisque ce qui nous afflige n'est autre chose que la privation de ces sentiments, et que ces chagrins et ces dégoûts qui nous accablent nous persuadent que nous lui déplaisons comme nous nous déplaisons à nous-mêmes? Rassurons-nous donc : soyons certains que c'est un bon effet d'une bonne œuvre. Ces choses n'arrivent qu'à ceux qui veulent vivre en vrais serviteurs de Dieu, et s'éloigner de tout ce qui peut, non pas seulement l'offenser, mais lui déplaire.

Au contraire, nous ne voyons pas que les grands pécheurs, ni ceux qui vivent de la vie du monde, se plaignent fort de ces sortes de tentations.

C'est un remède qui n'est pas de notre goût et contre lequel notre estomac se soulève; mais il nous fait un bien merveilleux, sans que nous nous en apercevions. Que la tentation soit des plus horribles, et telle que la seule pensée nous épouvante et nous scandalise; plus elle nous afflige et plus elle nous humiliera, plus aussi nous en retirerons de profit. C'est ce que l'âme n'entend point et ne comprend point; c'est pourquoi elle ne veut point entrer dans une route où elle ne voit et ne sent rien qui ne lui déplaise et ne l'afflige.

C'est, en un mot, qu'elle ne voudrait jamais être sans plaisirs et sans consolation, et que tout ce qui n'a point cette douceur est regardé par elle comme un travail sans fruit.

CHAPITRE XIII

Dieu nous envoie ces tentations pour notre bien

Nous sommes naturellement superbes, ambitieux et amis de nos sens : de là vient que nous nous flattons en toute chose, et que nous nous estimons beaucoup plus que nous ne valons.

Mais cette présomption est tellement ennemie du progrès spirituel, que ses premières atteintes, pour peu qu'elles nous plaisent, sont capables de nous empêcher de parvenir à la véritable perfection.

C'est un mal que nous ne voyons pas ; mais Dieu, qui le connaît et qui nous aime, a toujours soin de nous détromper, de nous faire revenir de cette illusion de l'amour-propre, et de nous ramener à la connaissance de nous-mêmes. N'est-ce pas ce qu'il fit à l'égard de son apôtre saint Pierre quand il permit qu'il le reniât, afin qu'il pût revenir à la connaissance de ce qu'il était lui-même, et perdre cette dangereuse présomption ? N'est-ce pas aussi ce qu'il a fait à saint Paul, quand, pour préserva-

tif de cette peste de l'âme et de l'abus qu'il pouvait faire des hautes révélations qu'il avait eues, il voulut le laisser exposé à une tentation humiliante, qui lui fit tous les jours sentir sa faiblesse naturelle?

Admirons la bonté et la sagesse de Dieu, qui agit contre nous pour nous et nous fait du bien sans que nous le sentions, et lors que nous pensons qu'il nous fait du mal.

Nous nous imaginons que ces refroidissements de cœur nous arrivent parce que nous sommes imparfaits et insensibles aux choses de Dieu. Nous n'avons pas de peine à nous persuader qu'il n'est point d'âme plus distraite et plus abandonnée que la nôtre; que Dieu n'a point de serviteurs qui le servent si misérablement et si lâchement que nous, et que les pensées qui nous troublent ne peuvent être que le partage des pécheurs et des impies. Par l'opération de ce remède céleste, ce présomptueux qui croyait être quelque chose commence à se croire le plus méchant homme du monde et indigne du nom de chrétien.

Sans ce remède salutaire, serait-il jamais descendu de cette élévation de pensées où l'avaient fait monter les illusions de l'amour-propre? Aurait-il jamais été guéri de cette enflure de l'orgueil? Ces vapeurs et ces fumées de vanité auraient-elles jamais quitté sa tête et son cœur?

L'humilité n'est pas le seul profit que nous tirions de ces tentations, afflictions

et désolations intérieures qui dessèchent notre âme et en bannissent tout ce que la dévotion a de sensible; car cet état nous force de recourir à Dieu, de fuir toutes les choses qui peuvent lui déplaire, et de rentrer dans la pratique des vertus avec plus d'application qu'auparavant. Ces afflictions nous servent de purgatoire, puisqu'elles nous purifient et nous préparent des couronnes, quand elles sont reçues avec humilité et endurées avec patience.

L'âme, étant persuadée de ce que nous venons de dire, n'a qu'à considérer si elle a sujet de se troubler lorsqu'elle perd le goût de la dévotion et qu'elle se trouve engagée dans la tentation; si elle serait raisonnable d'attribuer à la malice du démon ce qui est envoyé de la main de Dieu, et de prendre les témoignages de son amour pour des marques de sa haine.

Tout ce qui lui reste à faire, quand elle tombe dans cet état, c'est de s'humilier devant Dieu, de persévérer et de souffrir avec patience le dégoût qu'elle éprouve, de se conformer à sa divine volonté, de tâcher de demeurer en repos par cette humble soumission à tout ce qui vient de sa main, puisque c'est la main de son père qui est dans les cieux. Au lieu de se laisser abattre par la tristesse et le découragement, elle doit rendre de nouvelles actions de grâces, ne point se troubler, et s'abandonner entièrement aux ordres de Dieu.

CHAPITRE XIV

Ce qu'il faut faire pour ne point se décourager à la vue de ses fautes

S'il arrive que vous péchiez par actions ou par paroles, que quelque événement vous mette en colère, que quelque vaine curiosité vous enlève à vos exercices, que quelque joie immodérée vous transporte; que vous ayez soupçonné injustement votre prochain, ou que vous soyez tombé dans une faute contre laquelle vous aviez résolu de vous tenir en garde, ne vous découragez point pour cela; ne perdez point non plus trop de temps à vous rappeler ce qui s'est passé, pour vous affliger et vous inquiéter, vous imaginant que vous ne parviendrez jamais à vous corriger, que vous ne faites pas ce que vous devez dans vos exercices, et que, si vous le faisiez, vous ne retomberiez pas si souvent dans cette faute, car c'est là un défaut de confiance que vous devez éviter.

Vous ne devez point non plus vous arrêter à examiner avec un soin minutieux les circonstances de votre faute, s'il y a eu plein consentement ou non; le temps qu'elle a duré; s'il a été long ou court, parce que cela ne sert qu'à vous remplir l'esprit d'inquiétudes avant et après vos confessions, comme si vous n'aviez jamais dit ce qu'il faut dire, et de la manière qu'il faut le dire.

Vous n'auriez point toutes ces inquié-

tudes si vous connaissiez votre faiblesse naturelle, et si vous saviez la manière dont vous devez agir avec Dieu après vos chutes. Ce n'est point avec ce chagrin et ce découragement intérieur qui trouble et qui abat, c'est par une humble, douce et amoureuse confiance en la bonté de votre Père, que vous devez recourir à lui, non seulement après les fautes légères qui sont l'effet de la tiédeur et de l'indolence, mais aussi après les plus graves et qui se commettent par malice.

C'est ce que plusieurs personnes ne comprennent pas; car, au lieu de pratiquer cette grande leçon de confiance filiale en la bonté et la miséricorde de Dieu, elles se laissent aller à un abattement tel, qu'à peine peuvent-elles avoir une bonne pensée, et elles mènent une vie misérable et languissante, parce qu'elles s'obstinent à préférer leurs imaginations à la vraie et salutaire doctrine.

CHAPITRE XV

L'âme doit se calmer sans perdre de temps à chaque inquiétude qu'elle éprouve.

Voici donc votre règle autant de fois que vous tomberez en quelque faute, grande ou petite, quand vous l'auriez commise volontairement et mille fois le jour :

aussitôt que vous reconnaitrez ce que vous avez fait, considérez votre fragilité, recourez à Dieu avec un esprit humble, et dites-lui avec une douce et aimable confiance : Vous l'avez vu, mon Dieu, j'ai fait ce que je suis capable de faire ; vous voyez ce que je suis, le péché ne saurait produire que péché. Vous m'avez accordé la grâce du repentir ; je supplie votre bonté de m'accorder, avec le pardon de ma faute, celle de ne jamais plus vous offenser.

Cette prière étant faite, ne perdez point de temps à vous inquiéter pour savoir si le Seigneur vous a pardonné ; remettez-vous humblement et doucement à vos exercices, sans penser à ce qui est arrivé, avec la même confiance et le même repos d'esprit qu'auparavant. Quelque nombre de fois que vous soyez tombé, vous devez faire à la dernière chute la même chose qu'à la première ; car, outre que c'est toujours retourner à Dieu, qui, comme un bon père, est toujours prêt à nous recevoir quand nous venons à lui, nous ne perdons point de temps en inquiétudes et en chagrins qui troublent l'esprit et le rendent longtemps incapable de rentrer dans le calme et la tranquillité.

Je voudrais que les âmes qui s'inquiètent et se découragent de leurs chutes voulussent bien entendre ce secret spirituel ; elles reconnaîtraient aussitôt combien cet état est différent de celui d'un intérieur



humble et tranquille où règnent l'humilité et la paix, et de quel préjudice est pour elles la perte de temps que ces inquiétudes leur causent.

PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST

POUR LUI DEMANDER LA PAIX INTÉRIEURE DE L'AME

MONARQUE pacifique, vrai Salomon, roi de douceur aussi bien que de gloire, ange d'alliance et de conseil, tout-puissant médiateur, arbitre unique des différends que les péchés ont fait naître dès le commencement des siècles entre vous et les hommes, Dieu de paix et Dieu des armées, c'est à vos pieds que je me jette, pénétré du plus profond respect, avec une soumission qui est toute volontaire et en même temps toute servile, afin qu'il plaise à votre majesté de me dire une parole de grâce qui soit un gage de paix.

Je vous demande pour moi et pour mes semblables cette paix si désirée : accordez-moi ce doux repos, qui est le centre et le souverain bien de mon âme. Ralliez par votre autorité suprême les forces de mon esprit, qui est distrait et combattu par autant d'ennemis qu'il aime de choses hors de vous. Apaisez le trouble que lui occasionnent ses soins, modérez ses ennemis, et ne permettez jamais qu'il devienne si

curieux de savoir la vie des autres, qu'il en fasse un sujet d'inquiétudes.

Votre parole, vérité souveraine, est engagée à ne pas me refuser ma demande; votre miséricorde et votre justice ont intérêt à ne pas entretenir la guerre entre mes passions et ma raison, non plus qu'entre vous et moi. Votre divin empire se maintient mieux dans le silence et le repos que parmi le bruit et la division; et votre royaume, qui n'est point de conquête, mais de droit de nature, et qui a pour limite des allées d'oliviers, ne demande que des sujets pacifiques, tandis que les autres se vantent d'être environnés de lauriers et de palmes.

Aussi ne vous dites-vous point créateur, prince et distributeur des autres choses, comme vous le faites de la paix; et vos saints Anges, qui ne font que ce qui vous plaît et qui n'étudient que vos volontés, la publièrent dès le premier instant de votre naissance, plutôt que la victoire, et composèrent un cantique qui surpasse tous les plus glorieux chants de triomphe.

Par toutes ces considérations, ô mon Sauveur, inondez-moi de ce fleuve de paix et de ce torrent de plaisirs dont parlent vos prophètes. Donnez-moi cette bénédiction qui est le gage de votre amour, et que nul autre que vous ne peut donner; et, puisque étant près de quitter la terre, vous nous laissâtes là pendant l'attente du Saint-Esprit, comme les arbres de la gloire

que vous alliez nous préparer dans le ciel, ne refusez pas de la répandre dans un cœur qui est vide et qui se hâte de s'ouvrir pour la recevoir. J'ai cette confiance en votre souveraine bonté, que vous ne me la refuserez pas, et que mes cris vous obligeront à tourner vos regards sur une vile poussière qui implore votre secours, et que vous ne permettrez pas que je sois désormais du nombre des impies, qui n'ont jamais su trouver le chemin de paix, et à qui la jouissance ne sera pas accordée qu'ils ne se soient rendus victorieux de leurs passions, et qu'ils n'aient triomphé de toutes leurs mauvaises habitudes Ainsi soit-il.

EXERCICES

DE SOUMISSION ET DE CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

Cette vertu est fondée sur ces deux principes, dont il faut bien se pénétrer : 1° que rien n'arrive dans le monde que par la volonté de Dieu ; 2° qu'il est infiniment raisonnable que la créature soit soumise à la volonté de Dieu.

Mon Dieu, qui avez créé le monde par votre puissance, et qui le gouvernez par votre sagesse, conduisant toutes choses à leurs fins par des voies également douces, efficaces et infaillibles, je crois,

selon l'oracle de Jésus-Christ, votre Fils, qu'il n'arrive rien dans l'univers sans l'ordre de la Providence, et qu'il ne tombe pas même un cheveu de nos têtes sans votre volonté. Maître absolu de toutes les causes créées, soit libres, soit nécessaires, vous l'êtes en même temps de tous les effets qu'elles produisent. Rien ne peut arriver à notre égard ni par hasard, puisque vous avez tout prévu dès l'éternité ; ni contre votre gré, puisque rien ne résiste à votre puissance. Nos volontés sont entre vos mains, et vous avez dans les trésors de votre sagesse des moyens infaillibles pour les empêcher de faire le mal, et les tourner au bien comme il vous plaît, sans donner aucune atteinte à notre liberté.

C'est donc vous, ô souverain Maître du monde, qui, par un choix très libre de votre volonté toute sainte, ordonnez ou permettez tout ce qui se fait en ce monde. C'est à vous qu'il faut attribuer la diversité des conditions, l'inégalité des biens, la distribution des talents. C'est vous qui réglez les saisons, le chaud, le froid, les vents, les pluies, les tempêtes, les foudres. C'est vous qui causez la fertilité, la stérilité, l'abondance, la disette, la santé, la maladie, la prospérité, l'adversité, la paix, la guerre, les revers et les succès, les révolutions, les calamités, et généralement tous les biens et tous les maux temporels d'ici-bas. Les créatures qui contribuent à tous ces effets

ne sont que les instruments de votre Providence pour l'exécution de vos desseins. Hors le péché, que vous ne pouvez vouloir, tout le reste vient de votre main, et doit être regardé par une âme fidèle comme un ordre de votre part. La malice même des hommes, leurs péchés et toutes les suites funestes qu'ils peuvent avoir, entrent dans l'ordre de votre providence ; car non seulement vous les permettez pouvant les empêcher, mais vous les permettez pour des fins infiniment justes et très dignes de votre sagesse et de votre bonté. Voilà des vérités certaines, enseignées dans toutes les pages de vos divines Écritures, et dont il ne m'est pas permis de douter. Mais, si cela est ainsi, Seigneur, s'il est vrai que vous réglez vous-même tous les événements, que reste-t-il à la créature que le parti de la soumission la plus profonde ? Que lui reste-t-il que d'adorer vos desseins, d'y entrer, et de se conformer en toutes choses à votre adorable volonté ? Quoi de plus juste que la créature soit soumise au Créateur, et qu'une volonté aussi aveugle, aussi bornée, aussi corrompue que celle de l'homme, se conforme à une volonté infiniment sage, infiniment sainte, comme la vôtre ?

Vous êtes le maître, ô grand Dieu ; votre droit c'est de commander. Nous sommes les esclaves, notre devoir est de nous soumettre.

C'est à vous de donner la loi, à nous de la recevoir avec respect. Rien de plus raisonnable que cet ordre, rien de plus criminel que de le violer.

O mon Dieu, si je méditais ces vérités, si je me les rendais familières, l'admirable ressource que j'y trouverais contre les troubles, les plaintes, les murmures, les défiances qui s'élèvent si souvent dans mon cœur! Hélas! je tombe si aisément dans le trouble à la vue des maux et des misères dont la terre est comme inondée; de tant d'injustices, de vexations, d'oppressions, de scandales, d'impiétés, de tant d'accidents tragiques; de tant de malheurs qui désolent les familles, les villes, les provinces, les royaumes! Mais, s'il est vrai, comme la religion me l'apprend, que rien de tout cela n'arrive que vous ne le sachiez, que vous ne le voyiez, que vous ne le régliez, que vous ne le conduisiez vous-même à une fin digne de vous, quoi de plus capable de calmer mon esprit et mon cœur? Ces maux doivent, à la vérité, m'affliger; ils doivent exciter ma compassion et mon zèle pour en arrêter le cours; autant que je le puis, je dois y employer mes soins, mes prières, et tout ce qui dépend de moi. Mais après cela, pour éviter le trouble, que votre esprit ne produit jamais, et pour conserver la paix, je n'ai qu'à lever les yeux vers vous avec une foi vive, et à vous considérer spectateur tranquille de tous

ces maux. Vous pouvez les empêcher, Seigneur, vous ne le faites pas : vous aimez plutôt à les permettre : c'est la souveraine raison qui vous conduit, vous ne pouvez rien faire que pour le mieux. Il faut que vous ayez de quoi réparer avec avantage ces désordres, autrement vous ne les permettriez pas. Si je pouvais connaître les raisons qui vous déterminent, j'en serais charmé. Je serais convaincu qu'on ne peut rien de plus équitable. Je verrais avec évidence que ces désordres n'empêchent pas que le monde ne soit gouverné avec une sagesse et une bonté infinies. Si je ne comprends pas à présent ces vérités, je dois rendre cet hommage à votre providence, de croire avec certitude que cela est, en attendant le jour où vous devez justifier votre conduite aux yeux de l'univers.

Je me laisse aller encore bien souvent aux plaintes et aux murmures, lorsque les choses n'arrivent pas selon mes désirs, qu'elles sont contraires à mes desseins, à mes inclinations, à mes intérêts. Je me laisse abattre en ces rencontres par la tristesse et par l'ennui. Je pense, je parle et j'agis comme si j'ignorais qu'il y a un maître au-dessus de moi qui gouverne tout, ou comme si mon intérêt particulier ou mes inclinations devaient être la règle de votre conduite dans le gouvernement du monde. Ah! Seigneur, si je faisais attention que c'est de votre main que tout cela me vient,

comment oserai-je murmurer? Quand je ne regarderais en vous que la qualité de souverain Maître, mon devoir ne serait-il pas de m'anéantir à vos pieds, et d'adorer vos divins ordres sans oser les contredire en rien? Car qui suis-je pour oser m'élever contre vous, ou pour vous demander raison de votre conduite? Quand il vous plairait de me briser comme un potier brise un vase de terre qu'il a formé, vous useriez de votre droit, et je n'aurais rien à répondre. Mais, Seigneur, lorsque je fais réflexion que, bien loin d'en user ainsi avec vos créatures, votre bonté et votre amour ont autant de part que votre puissance et votre sagesse à la conduite que vous tenez avec elles: quand je considère que vous nous aimez infiniment, et que vous n'ordonnez et ne permettez rien que pour le bien de vos serviteurs ; quand je pense que, par un effet admirable de votre sagesse, les choses mêmes qui paraissent les plus contraires à nos intérêts tournent à notre avantage, si nous savons nous soumettre à votre volonté et entrer dans vos desseins : alors je sens combien il est juste qu'on s'abandonne à vous non seulement avec respect comme à un maître infiniment puissant, mais avec amour et avec confiance, comme à un père infiniment bon. Ordonnez donc de moi, mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira. Je suis résolu à me soumettre à votre volonté en toutes choses.

O volonté divine, infiniment sainte, infiniment sage, infiniment adorable, infiniment aimable, je vous adore et je vous aime de tout mon cœur. Je me soumets et je m'abandonne à vous avec le plus profond respect. Je confesse qu'il est infiniment juste que vous vous accomplissiez sur toutes les créatures, et je désire cet accomplissement avec toute l'ardeur de mon cœur. Je rétracte tout ce que j'ai fait jusqu'ici de contraire à ce sentiment. Mon étude sera dorénavant de me conformer sans cesse à vos desseins. Puisque rien n'arrive que par votre ordre, il est juste que cette conformité soit continuelle. Je tiendrai donc mes yeux attachés à vous, ô mon Dieu, dans tous les événements de la vie; j'adorerai en tout votre volonté. Je l'adorerai dans l'ordre et le gouvernement du monde. Je l'adorerai dans les révolutions qui arrivent dans les Etats et dans l'Eglise. Je l'adorerai dans tout ce qui arrivera à mes amis et à mes parents. Je l'adorerai singulièrement dans tout ce qui me regardera moi-même, ma personne, mes biens, mon honneur, ma vie, ma mort. J'acquiesce dès ce moment à tout ce qu'il vous plaira de régler sur tout cela. Je ne veux ni plus de santé, ni plus de biens, ni plus d'honneur, ni plus de vie que ce qu'il vous plaira de m'en donner. Et dans ce qui m'arrivera d'affligeant, dans les disgrâces, dans les pertes, dans les maladies, dans les persécu-

tions, dans les tentations, de quelque part qu'elles viennent, je n'arrêterai plus ma vue sur les créatures, mais je la porterai sur vous, ô mon Dieu; je recevrai tout de votre main avec soumission et avec paix. Je l'adorerai cette main divine, et je la baiserai avec respect et avec amour.

Je veux vivre dans votre service, comme il convient à un esclave dans la maison de son maître, dépendant en tout de vos ordres, et n'ayant d'autre volonté que la vôtre. Je me tiendrai devant vous depuis le matin jusqu'au soir, dans cette posture d'un serviteur devant son maître prêt à exécuter vos volontés. Je la trouve, cette divine volonté, dans ma condition, dans mon emploi, dans ma charge, dans mes fonctions, dans mon travail, dans mon étude, dans mes prières; je la trouve en tout, partout et à toute heure. Je veux donc la chercher en tout, m'y conformer en tout, l'aimer en tout.

O la sainte, ô la douce, ô l'heureuse vie que celle-là. Apprenez-moi, Seigneur, ce divin exercice de soumission et de conformité à votre volonté. Que je puisse dire avec Jésus-Christ que je ne fais en toutes choses que ce qui vous plaît, et que ma nourriture c'est de faire votre volonté. Je le demande par les mérites infinis du même Jésus. Ainsi soit-il.

PRIÈRES
DURANT LA SAINTE MESSE

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

C'EST en votre nom, adorable Trinité, c'est pour vous rendre l'honneur et les hommages qui vous sont dus, que j'assiste au très saint et très auguste sacrifice.
Permettez-moi, divin Sauveur, de m'unir d'intention au ministre de vos autels, pour offrir la précieuse victime de mon salut. et donnez-moi les sentiments que j'aurais dû avoir sur le Calvaire, si j'avais assiste au sacrifice sanglant de votre Passion.

CONFITEOR

JE m'accuse devant vous, ô mon Dieu de tous les péchés dont je suis coupable. Je m'en accuse en présence de Marie, la plus pure de toutes les vierges, de tous les Saints et de tous les fidèles, parce que j'ai péché en pensées, paroles, actions, omissions : par ma faute, oui, par ma faute, et par ma très grande faute. C'est pourquoi je conjure la très sainte Vierge et tous les Saints de vouloir intercéder pour moi.

Seigneur, écoutez favorablement ma

prière et accordez-moi l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous mes péchés.

KYRIE, ELEISON

DIVIN Créateur de nos âmes, ayez pitié de l'ouvrage de vos mains ; Père miséricordieux, faites miséricorde à vos enfants.

Auteur de notre salut, immolé pour nous, appliquez-nous les mérites de votre mort et de votre précieux sang.

Aimable Sauveur, doux Jésus, ayez compassion de nos misères, pardonnez-nous nos péchés.

GLORIA IN EXCELSIS

GLOIRE à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Nous vous louons, Seigneur, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions ; nous vous rendons de très humbles actions de grâces dans la vue de votre grande gloire, vous qui êtes le souverain Monarque, le seul vrai Dieu, le Père tout-puissant.

Adorable Jésus, Fils unique du Père, Créateur de toutes choses ; Agneau envoyé de Dieu pour effacer les péchés du monde, ayez pitié de nous, et du haut du ciel où vous régnez avec votre Père, jetez un regard de compassion sur nous. Sauvez-nous ; vous êtes le seul qui le puissiez, Seigneur, parce que vous êtes le seul infi-

niment saint, puissant, adorable, avec le Saint-Esprit, dans la gloire du Père. Ainsi soit-il.

ORAISON

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints que nous honorons, les grâces que votre ministre vous demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui, je vous fais la même prière pour ceux et pour celles pour qui je suis obligé de prier, et je vous demande, Seigneur, pour eux et pour moi, les secours que vous savez nous être nécessaires afin d'obtenir la vie éternelle au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

ÉPITRE

Mon Dieu, vous m'avez appelé à la connaissance de votre loi, préférablement à tant de peuples qui vivent dans l'ignorance de vos mystères. J'accepte de tout mon cœur cette divine loi, et j'écoute avec respect les oracles que vous avez prononcés par la bouche de vos Prophètes. Je les révère avec toute la soumission qui est due à la parole d'un Dieu, et j'en vois l'accomplissement avec toute la joie de mon âme.

Que n'ai-je pour vous, Seigneur, un cœur semblable à celui des saints de votre ancien Testament! Que ne puis-je vous désirer avec l'ardeur des Patriarches, vous connaî-

tre, vous révérer comme les Prophètes, vous aimer et m'attacher uniquement à vous comme les Apôtres!

ÉVANGILE

Ce ne sont plus, ô mon Dieu, les Prophètes ni les Apôtres qui vont m'instruire de mes devoirs : c'est votre Fils unique, c'est sa parole que je vais entendre. Mais, hélas! que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur Jésus, si je n'agis pas conformément à ma croyance? Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite de la charité et des bonnes œuvres?

Je crois, et je vis comme si je ne croyais pas, ou comme si je croyais un évangile contraire au vôtre. Ne me jugez pas, ô mon Dieu, sur cette opposition perpétuelle que je mets entre vos maximes et ma conduite. Je crois; mais inspirez-moi le courage et la force de pratiquer ce que je crois. A vous, Seigneur, en reviendra toute la gloire.

CREDO

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, les choses visibles et invisibles; et en un Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de Dieu son Père avant tous les siècles : Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; engendré et non créé, consubstantiel à son Père, et par qui

tout a été fait. Qui est descendu du ciel pour l'amour de nous et pour notre salut; qui s'est incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie, et qui s'est fait homme. Je crois aussi que Jésus-Christ a été crucifié pour l'amour de nous sous Ponce Pilate, qu'il a souffert la mort, et qu'il a été enseveli; qu'il est ressuscité le troisième jour, suivant les Ecritures : qu'il est monté au ciel, et qu'il y est assis à la droite de son Père; qu'il viendra encore une fois sur la terre, avec gloire, pour juger les vivants et les morts, et que son règne n'aura point de fin.

Je crois au Saint-Esprit, Seigneur et vivifiant, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les Prophètes. Je crois que l'Eglise est une, sainte, catholique et apostolique; je confesse qu'il y a un baptême pour la rémission des péchés, et j'attends la résurrection des morts, et la vie du siècle à venir. Ainsi soit-il.

OFFERTOIRE

PÈRE infiniment saint, Dieu tout-puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du Prêtre, avec l'intention qu'a eue J.-C. mon Sauveur lorsqu'il institua ce sacrifice, et qu'il a encore au moment qu'il s'immole ici pour moi.

Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je vous l'offre, mon Dieu, cet auguste sacrifice, afin d'obtenir de votre bonté, pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses du salut qui ne peuvent être accordées à un pécheur qu'en vue des mérites de celui qui est le Juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour tous.

En vous offrant cette adorable Victime, je vous recommande, ô mon Dieu, toute l'Eglise catholique, notre saint Père le Pape, notre Evêque, tous les Pasteurs des âmes, nos supérieurs spirituels et temporels, et tous les peuples qui croient en vous.

Souvenez-vous, Seigneur, des fidèles trépassés; en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens; ayez pitié des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs. Comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés, comme je leur pardonne le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire.

PRÉFACE

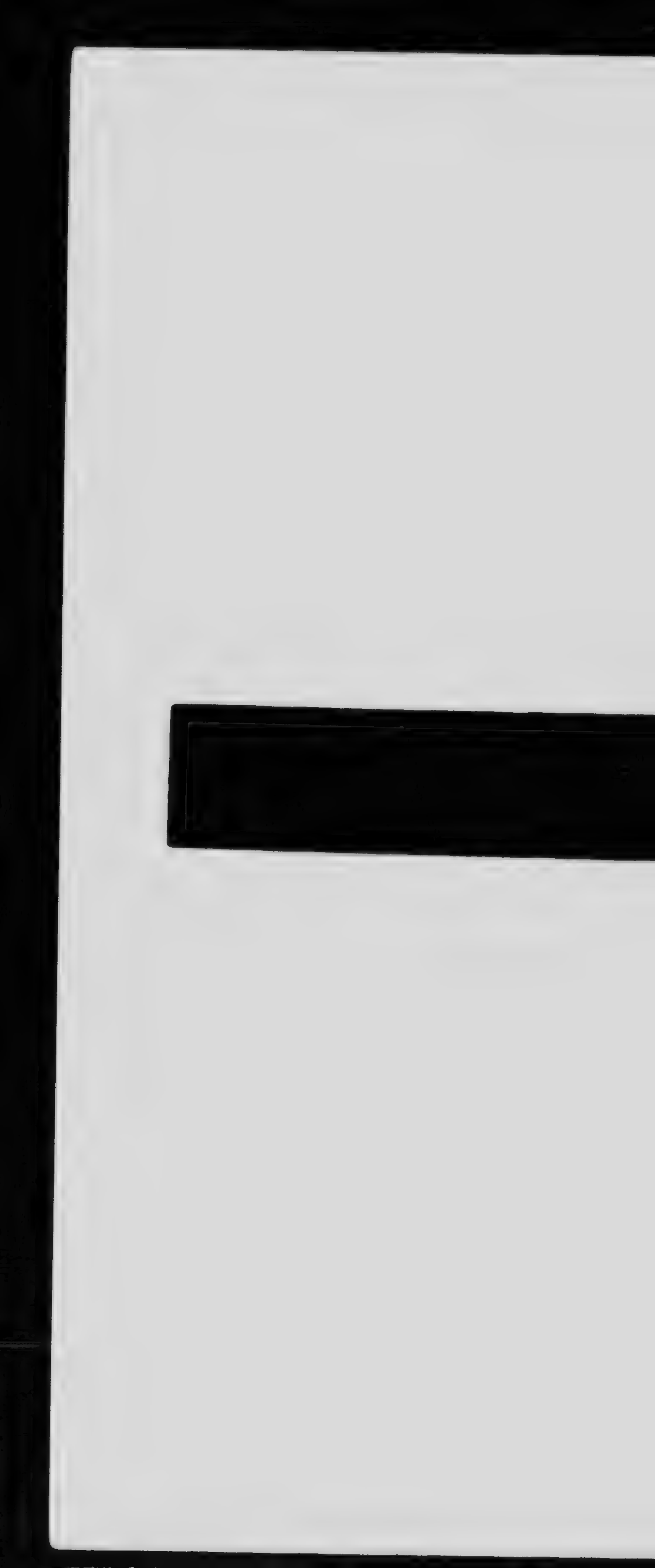
Voici l'heureux moment où le Roi des Anges et des hommes va paraître. Seigneur, remplissez-moi de votre esprit ; que mon cœur, dégagé de la terre, ne pense qu'à vous. Quelle obligation n'ai-je pas de vous bénir et de vous louer en tout temps et en tout lieu, Dieu du ciel et de la terre, Maître infiniment grand, Dieu tout-puissant et éternel

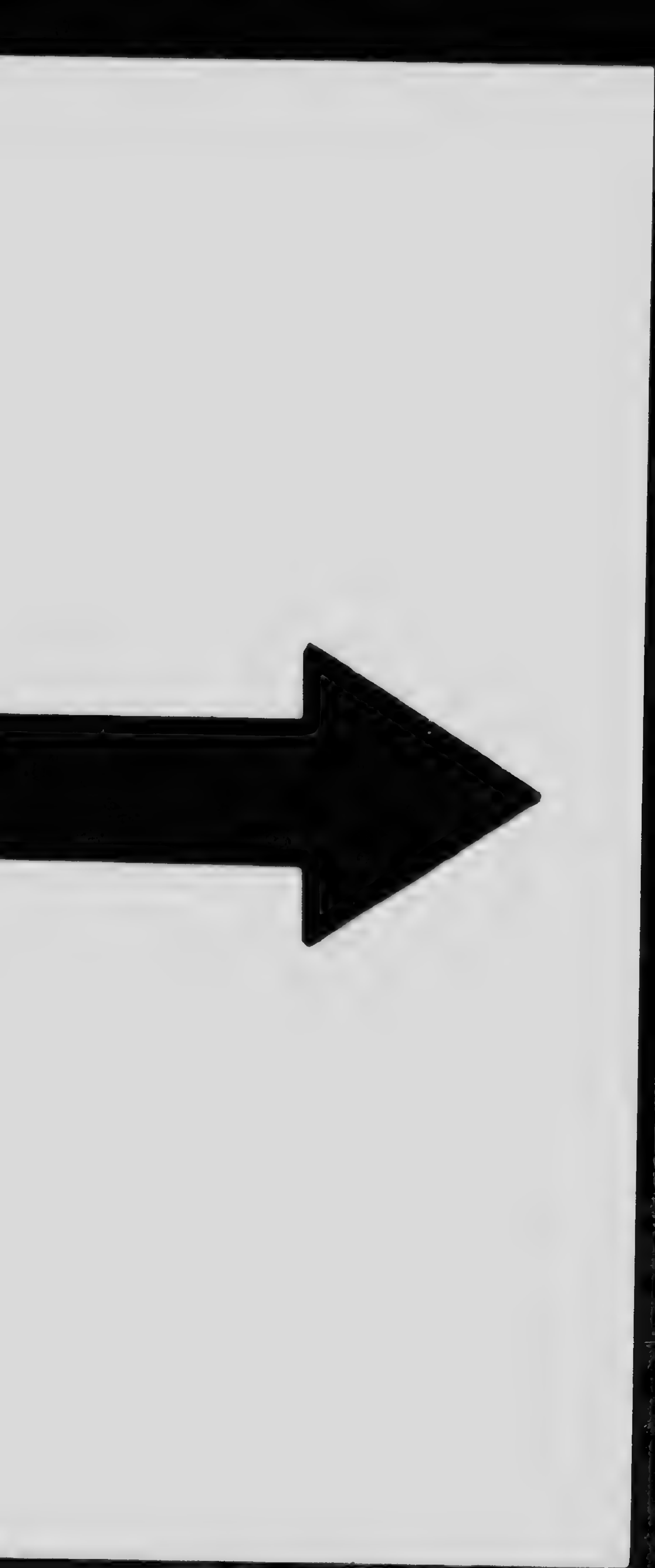
Rien n'est plus juste, rien n'est plus avantageux que de nous unir à Jésus-Christ pour vous adorer continuellement. C'est par lui que tous les esprits bienheureux rendent leurs hommages à votre Majesté. C'est par lui que toutes les Vertus du ciel, saisies d'une frayeur respectueuse, s'unissent pour vous glorifier. Souffrez, Seigneur, que nous joignions nos louanges à celles de ces saintes intelligences, et qu'avec elles nous disions dans un transport de joie et d'admiration :

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel. Béni soit Celui qui nous vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme Celui qui l'envoie.

CANON

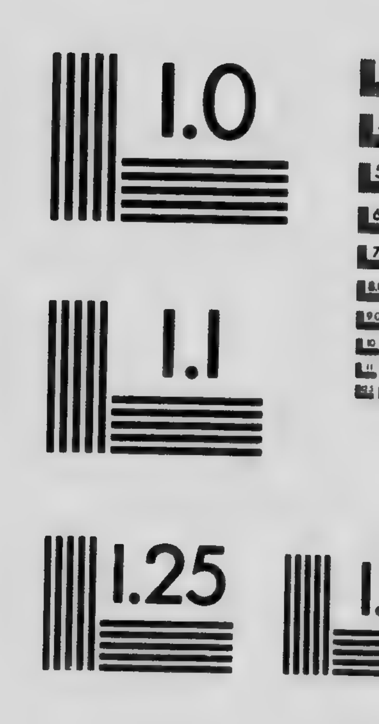
Nous vous conjurons au nom de Jésus-Christ, votre Fils et notre Seigneur, ô Père infiniment miséricordieux,





MICROCOPY RESOLU

(ANSI and ISO TES



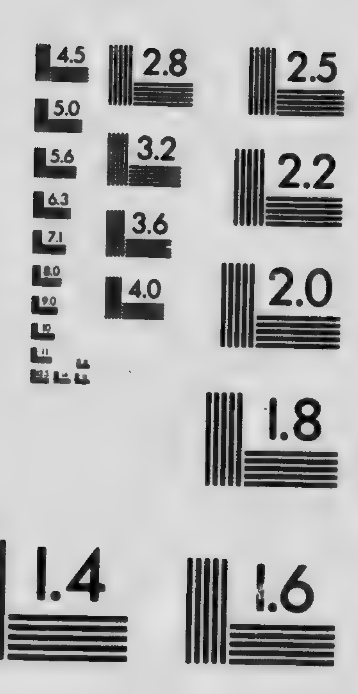


APPLIE

1653 East Main
Rochester, New
(716) 482 – 030
(716) 288 – 598

RESOLUTION TEST CHART

ISO TEST CHART No. 2)



1.4

1.6

PLIED IMAGE Inc

ast Main Street
er, New York 14609 USA
82 – 0300 – Phone
88 – 5989 – Fax

d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner votre sainte Eglise catholique, avec tous les membres qui la composent : le Pape, notre Evêque, et généralement tous ceux qui font profession de votre sainte foi.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice, et singulièrement *N.* et *N.* Et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la Mère de notre Dieu, toujours vierge, à tous les Apôtres, à tous les bienheureux Martyrs, et à tous les Saints, qui composent avec nous une même Eglise.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints Patriarches souhaitaient la venue du Messie! Que n'ai-je leur foi et leur amour ! Venez, Seigneur Jésus, venez, aimable réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient, cet Agneau de Dieu ; voici l'adorable Victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

ÉLÉVATION

VERBE incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent ; je vous y adore avec humi-

lité, je vous aime de tout mon cœur, et comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON

QUELLES seraient donc désormais ma malice et mon ingratitude, si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser? Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie: les souffrances de votre Passion la gloire de votre Résurrection, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous, réellement présent à mes yeux sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle Majesté, que nous vous offrons de votre grâce, véritablement la Victime pure, sainte et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont toutes les autres n'étaient que la figure. Oui, grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a ici plus que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, la seule Victime digne de votre autel, N. S. Jésus-Christ, votre Fils, l'uni-

que objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du cœur à cette Victime sacrée soient remplis de sa bénédiction. Que cette bénédiction se répande, ô mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Eglise, et particulièrement sur l'âme de *N.* et de *N.* Accordez-leur, Seigneur, en vertu de ce sacrifice, la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce à nous-mêmes, Père infiniment bon, et faites-nous entrer en société avec les saints Apôtres, les saints Martyrs et tous les Saints afin que nous puissions vous aimer et vous glorifier éternellement avec eux.

PATER NOSTER

QUE je suis heureux, ô mon Dieu, de vous avoir pour Père! Que j'ai de joie de songer que le ciel où vous êtes doit être un jour ma demeure! Que votre saint nom soit glorifié par toute la terre. Régnez absolument sur tous les cœurs et sur toutes les volontés. Ne refusez pas à vos enfants la nourriture spirituelle et corporelle. Nous pardonnons de bon cœur, pardonnez-nous. Soutenez-nous dans les tentations et dans les maux de cette misérable vie; mais préservez-nous du péché, le plus grand de tous les maux. Ainsi soit-il.

AGNUS DEI

Agneau de Dieu, immolé pour moi, ayez pitié de moi. Victime adorable de mon salut, sauvez-moi; divin Médiateur, obtenez-moi ma grâce auprès de votre Père, donnez-moi votre paix.

COMMUNION

Qu'il me serait doux, ô mon aimable Sauveur, d'être du nombre de ces heureux chrétiens à qui la pureté de conscience et une tendre piété permettent d'approcher tous les jours de votre sainte table!

Quel avantage pour moi si je pouvais en ce moment vous posséder dans mon cœur, vous y rendre mes hommages, vous y exposer mes besoins, et participer aux grâces que vous faites à ceux qui vous reçoivent réellement! Mais, puisque j'en suis très indigne, suppléez, ô mon Dieu, à l'indisposition de mon âme. Pardonnez-moi tous mes péchés; je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent. Recevez le désir sincère que j'ai de m'unir à vous. Purifiez-moi d'un seul de vos regards, et mettez-moi en état de vous bien recevoir au plus tôt.

En attendant cet heureux jour, je vous conjure, Seigneur, de me faire participer aux fruits que la communion du Prêtre doit produire en tout le peuple fidèle qui est présent à ce sacrifice. Augmentez ma foi

par la vertu de ce divin sacrement, fortifiez mon espérance, épurez en moi la charité, remplissez mon cœur de votre amour, afin qu'il ne respire plus que vous, et qu'il ne vive plus que pour vous. Ainsi soit-il.

DERNIÈRES ORAISONS

VOUS venez, ô mon Dieu, de vous immoler pour mon salut; je veux me sacrifier pour votre gloire. Je suis votre victime, ne m'épargnez point. J'accepte de bon cœur toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer; je les bénis, je les reçois de votre main, et je les unis à la vôtre.

Me voici purifié par vos saints mystères; je fuirai avec horreur les moindres taches du péché, surtout de celui où mon penchant m'entraîne avec le plus de violence. Je serai fidèle à votre loi, et suis résolu de tout perdre, de tout souffrir plutôt que de la violer.

BÉNÉDICTION

BÉNISSEZ, ô mon Dieu, ces saintes résolutions; bénissez-nous tous par la main de votre ministre, et que les effets de votre bénédiction demeurent éternellement sur nous. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE

VERBE divin, Fils unique du Père, lumière du monde venue du ciel pour nous en montrer le chemin, ne permettez

pas que je ressemble à ce peuple infidèle qui a refusé de vous reconnaître pour le Messie. Ne souffrez pas que je tombe dans le même aveuglement que ces malheureux, qui ont mieux aimé devenir esclaves de Satan que d'avoir part à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu, que vous veniez leur procurer.

Verbe fait chair, je vous adore avec le respect le plus profond ; je mets toute ma confiance en vous seul, espérant fermement que, puisque vous êtes mon Dieu, et un Dieu qui s'est fait homme afin de sauver les hommes, vous m'accorderez les grâces nécessaires pour me sanctifier et vous posséder éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

PRIÈRES APRÈS LA MESSE
PRESCRITES PAR S. S. LÉON XIII (1)

Ave Maria (3 fois) ; *Salve Regina*, *p. 312*.

PRIONS

Deus, refugium nostrum et virtus, populum ad te clamantem	O Dieu, notre refuge et notre force, écoutez les instantes prières de vo-

(1) Par décret pontifical du 27 août 1886, Sa Sainteté Léon XIII accorde 300 jours d'indulgence à ceux qui récitent ces prières.

tre Eglise, et accordez-nous, par l'intercession de la glorieuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, du bienheureux Joseph, de vos bienheureux Apôtres Pierre et Paul, et de tous les Saints, de recevoir les secours que nous vous demandons humblement dans les nécessités présentes. Par le même Jésus-Christ, Notre Seigneur, ℟. Ainsi soit-il.

propitius respice; et intercedente gloriosa et Immaculata Virgine Dei Genitrice Maria, cum beato Josepho ejus sponso, ac beatis Apostolis tuis Petro et Paulo et omnibus Sanctis, quas pro conversione peccatorum, pro libertate et exaltatione sanctæ Matris Ecclesiæ, preces effundimus, misericors et benigne exaudi. Per Christum Dominum nostrum, ℟. Amen.

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon. Que Dieu exerce sur lui son empire, nous le demandons en suppliant; et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la vertu divine, Satan et les autres mauvais esprits, qui sont répandus dans le monde en vue de perdre les âmes. Ainsi soit-il.

ORDINAIRE DE LA MESSE

(Pour servir aux Messes chantées)

Le prêtre, au pied de l'autel, fait le signe de la Croix et dit

In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.

Introibo ad altare Dei, ℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je m'approcherai de l'autel de Dieu, ℟. Du Dieu, qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle.

PSAUME 42

(*On l'omet, ainsi que le* Gloria Patri, *aux Messes des défunts et pendant le temps de la Passion.*)

Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me, ℟. Quia tu es, Deus, fortitudo mea: quare me repulisti, et quare tristis ince-

Jugez-moi, Seigneur séparez ma cause de celle des impies : délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur, ℟. Car vous êtes ma force, ô mon Dieu : pourquoi m'avez-vous repoussé? et pourquoi me laissez-

vous dans la tristesse, et opprimé par mon ennemi?

Faites luire sur moi votre lumière et votre vérité : qu'elles me conduisent sur votre montagne sainte et dans vos tabernacles, ℟. Et je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle.

Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur mon Dieu : pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme, et pourquoi me troublez-vous? ℟. Espérez en Dieu, car je lui rendrai encore mes actions de grâces : il est mon Sauveur et mon Dieu.

Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit, ℟. Maintenant et toujours, comme dès le commencement, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

do dum affligit me inimicus?

Emitte lucem tuam et veritatem tuam : ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua, ℟. Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus : quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? ℟. Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, ℟. Sicut erat in principio, et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.

Introibo ad altare Dei, ℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Je m'approcherai de l'autel de Dieu, ℟. Du Dieu qui remplit mon âme d'une joie toujours nouvelle.

Adjutorium nostrum in nomine Domini, ℟. Qui fecit cœlum et terram.

Notre secours est dans le nom du Seigneur, ℟. Qui a fait le ciel et la terre.

Le prêtre dit le Confiteor, *et l'on répond*

MISEREATUR tui omnipotens Deus, et, dimissis peccatis tuis, perducat te ad vitam æternam, ℟. Amen.

QUE le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde, et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle, ℟. Ainsi soit-il.

CONFITEOR Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli Archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis Apostolis Petro et Paulo, omnibus Sanctis, et tibi, Pater, quia peccavi nimis, cogitatione, verbo et

JE me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les Saints et à vous, mon Père, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles

et par actions; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours vierge, saint Michel Archange, saint Jean-Baptiste, les Apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les Saints, et vous, mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

opere : mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Ideo precor beatam Mariam semper virginem, beatum Michaelem Archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos Apostolos Petrum et Paulum, omnes Sanctos, et te, Pater, orare pro me, ad Dominum Deum nostrum.

Le prêtre prie pour les assistants et pour lui-même

QUE le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde, et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle, ℟. Ainsi soit-il.

MISEREATUR vestri omnipotens Deus, et, dimissis peccatis vestris, perducat vos ad vitam æternam, ℟. Amen.

QUE le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos pé-

INDULGENTIAM, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et mi-

sericors Dominus, ℟. Amen.

℣. Deus, tu conversus vivificabis nos, ℟. Et plebs tua lætabitur in te.

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, ℟. Et salutare tuum da nobis.

℣. Domine, exaudi orationem meam, ℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

chés, ℟. Ainsi soit-il.

℣. O Dieu, vous vous tournerez vers nous, vous nous rendrez la vie, ℟. Et votre peuple se réjouira en vous.

℣. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, ℟. Et donnez-nous votre salut.

℣. Seigneur, écoutez ma prière, ℟. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.

QUAND LE PRÊTRE MONTE A L'AUTEL

ÉLOIGNEZ de nous, Seigneur, tout ce qui pourrait nous éloigner de votre sanctuaire. Quelque indignes que nous soyons d'y entrer, nous sommes pourtant les restes vivants des Saints dont les reliques précieuses reposent ici sur votre autel. Donnez à l'ardeur de leurs prières ce que vous devriez refuser à la tiédeur des nôtres, et accordez-nous le pardon que nos offenses ne sauraient mériter.

*Après l'*Introït, *on dit trois fois avec le prêtre*

SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
J.-C., ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.

KYRIE eleison.
Christe, eleison.
Kyrie, eleison.

Puis le prêtre ajoute, s'il doit le dire

GLOIRE à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons. Nous vous bénissons. Nous vous adorons. Nous vous glorifions. Nous vous rendons grâces à cause de votre gloire infinie : Seigneur Dieu, Roi du ciel, Dieu le Père tout-puissant. Seigneur Jésus-Christ, Fils unique : Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père, vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui ef-

GLORIA in excelsis Deo : et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Laudamus te. Benedicimus te. Adoramus te. Glorificamus te. Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam : Domine Deus, Rex cœlestis, Deus, Pater omnipotens. Domine, Fili unigenite, Jesu Christe : Domine Deus, Agnus Dei, Filius Patris : Qui tollis peccata mundi, miserere nobis. Qui tollis peccata

mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus Sanctus. Tu solus Dominus. Tu solus Altissimus. Jesu Christe, cum Sancto Spiritu, in gloria Dei Patris. Amen.
℣. Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

facez les péchés du monde, recevez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô J.-C., avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.
℣. Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.

PRIÈRE AVANT L'ÉVANGILE

Que le feu qui purifia les lèvres du saint Prophète Isaïe pour parler dignement de vous, purifie maintenant mes oreilles et mon cœur pour entendre la parole de vie; ne souffrez pas qu'au lieu de nous être une source de justice, votre Evangile puisse jamais servir à nous condamner.

Avant l'Evangile, le prêtre dit

Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.
Initium (*ou* sequentia) sancti Evangelii secundum *N.*

Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.
Commencement (*ou* suite) du saint Evangile selon *N.*

On répond en faisant le signe de la Croix sur le front, sur les lèvres et sur la poitrine :

Gloire à vous, Seigneur.	Gloria tibi, Domine.

Après l'Evangile on répond

Louange à vous, ô Jésus-Christ.	Laus tibi, Christe.

SYMBOLE DE NICÉE

JE crois en un seul Dieu, Père tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, et toutes les choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu ; qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père, et par qui toutes choses ont été faites ; qui, pour nous autres hommes et pour notre salut, est descendu

CREDO in unum Deum, Patrem omnipotentem; factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium. Et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum : Et ex Patre natum ante omnia sæcula : Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero : Genitum, non factum, consubstantialem Patri, per quem omnia facta sunt : Qui propter nos homi-

nes et propter nostram salutem descendit de cœlis : Et incarnatus est de Spiritu sancto, ex Maria Virgine, et HOMO FACTUS EST. Crucifixus etiam pro nobis, sub Pontio Pilato, passus et sepultus est : Et resurrexit tertia die, secundum Scripturas : Et ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris : Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos; cujus regni non erit finis. Et in Spiritum Sanctum, Dominum et vivificantem ; qui ex Patre Filioque procedit : Qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur ; qui locutus est per prophetas. Et Unam, Sanctam, Catholicam et

des cieux, et a pris chair dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, et A ÉTÉ FAIT HOMME ; qui a été aussi crucifié pour nous, a souffert sous Ponce-Pilate : et a été mis dans le tombeau ; qui est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures ; qui est monté au ciel, est assis à la droite du Père, et viendra de nouveau, plein de gloire, juger les vivants et les morts, et dont le règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils ; qui a parlé par les prophètes. Je crois l'Eglise, qui est Une, Sainte, Catholique et Apostolique. Je con-

fesse qu'il y a un baptême pour la rémission des péchés; et j'attends la résurrection des morts et la vie des siècles à venir. Ainsi soit-il.

Apostolicam Ecclesiam. Confiteor unum baptisma in remissionem peccatorum. Et expecto resurrectionem mortuorum : Et vitam venturi sæculi. Amen.

Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.

Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

OFFERTOIRE

PÈRE infiniment saint, Dieu tout-puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ, mon Sauveur, lorsqu'il institua ce sacrifice, et qu'il a encore au moment où il s'immole ici pour moi.

Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés, et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé.

Je vous l'offre enfin, mon Dieu, cet auguste sacrifice, afin d'obtenir de votre infinie bonté, pour moi, pour mes parents, pour mes bienfaiteurs, pour mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses du salut qui ne peuvent être accordées à un

pécheur qu'en vue des mérites de celui qui est le Juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour tous.

Mais en vous offrant cette adorable Victime, je vous recommande, ô mon Dieu, toute l'Eglise catholique, Notre S. Père le Pape, notre Evêque, tous les princes chrétiens et tous les peuples qui croient en vous.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des fidèles trépassés, et en considération des mérites de votre Fils, donnez-leur un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

N'oubliez pas, mon Dieu, vos ennemis et les miens; ayez pitié de tous les fidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs. Comblez de bénédictions ceux qui me persécutent, et pardonnez-moi mes péchés comme je leur pardonne tout le mal qu'ils me font ou qu'ils voudraient me faire. Ainsi soit-il.

Le prêtre se tourne vers les assistants :

ORATE, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem, ℟. Suscipiat Dominus sacrificium de manibus tuis, ad, laudem et gloriam nominis

PRIEZ, mes frères, que mon sacrifice, qui est le vôtre, soit agréable à Dieu le Père toutpuissant, ℟. Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre utilité et

pour celle de toute sa sainte Eglise.

sui, ad utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ.

Le prêtre dit tout bas l'Oraison que, pour cela, on nomme Secrète, *et termine à haute voix :*

DANS tous les siècles des siècles, ℟. Ainsi soit-il.

℣. Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit.

℣. Elevez vos cœurs, ℣. Nous les avons vers le Seigneur.

℣. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, ℟. Cela est juste et raisonnable.

PER omnia sæcula sæculorum, ℣. Amen.

℣. Dominus vobiscum, ℟. Et cum spiritu tuo.

℣. Sursum corda. ℟. Habemus ad Dominum.

℣. Gratias agamus Domino Deo nostro, ℟. Dignum et justum est.

PRÉFACE COMMUNE

IL est véritablement juste et raisonnable, il est équitable et salutaire de vous rendre grâces en tout temps et en tout lieu, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre Seigneur. † C'est par lui que les Anges louent votre Majesté, que les Dominations l'adorent, que les Puissances la révèrent en tremblant, et que les Cieux, les Vertus des cieux et les bienheureux Séraphins célè-

brent ensemble votre gloire avec des transports de joie. Nous vous prions de permettre que nous unissions nos voix à celles de ces esprits bienheureux, pour chanter avec eux humblement prosternés :

Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus sabaoth. Pleni sunt cœli et terra gloria tua : Hosanna in excelsis. Benedictus qui venit in nomine Domini : Hosanna in excelsis.

Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire. Hosanna au plus haut des cieux. Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna au plus haut des cieux.

PRIÈRES PENDANT LE CANON DE LA MESSE

Nous vous conjurons, au nom de J.-C. votre Fils et notre Seigneur, ô Père infiniment miséricordieux, d'avoir pour agréable et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de défendre et de gouverner votre sainte Eglise catholique, avec tous les membres qui la composent : le Pape, notre Evêque, et généralement tous ceux qui font profession de votre sainte foi.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice, et singulièrement *N.*

et *N*. Et afin, grand Dieu, que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la Mère de notre Dieu, toujours vierge, à tous les Apôtres, à tous les bienheureux Martyrs, et à tous les Saints, qui composent avec nous une même Église.

Que n'ai-je en ce moment, ô mon Dieu! les désirs enflammés avec lesquels les saints Patriarches souhaitaient la venue du Messie! Que n'ai-je leur foi et leur amour! Venez, Seigneur Jésus, venez, aimable réparateur du monde, venez accomplir un mystère qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient, cet Agneau de Dieu; voici l'adorable Victime par qui tous les péchés du monde sont effacés.

A L'ÉLÉVATION

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je crois que vous êtes ici présent; je vous y adore avec humilité, je vous aime de tout mon cœur, et comme vous y venez pour l'amour de moi, je me consacre entièrement à vous.

J'adore ce sang précieux que vous avez répandu pour tous les hommes, et j'espère, ô mon Dieu, que vous ne l'aurez pas versé inutilement pour moi. Faites-moi la grâce de m'en appliquer les mérites. Je vous offre le mien, aimable Jésus, en reconnaissance de cette charité infinie que vous avez eue de donner le vôtre pour l'amour de moi.

SUITE DU CANON

QUELLES seraient donc désormais ma malice et mon ingratitude, si, après avoir vu ce que je vois, je consentais à vous offenser! Non, mon Dieu, je n'oublierai jamais ce que vous me représentez par cette auguste cérémonie : les souffrances de votre Passion, la gloire de votre Résurrection, votre corps tout déchiré, votre sang répandu pour nous, réellement présents à mes yeux sur cet autel.

C'est maintenant, éternelle Majesté, que nous vous offrons de votre grâce, véritablement et proprement la Victime pure, sainte et sans tache, qu'il vous a plu de nous donner vous-même, et dont toutes les autres n'étaient que la figure. Oui, grand Dieu, nous osons vous le dire, il y a ici plus que tous les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, la seule Victime digne de votre autel, Notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, l'unique objet de vos éternelles complaisances.

Que tous ceux qui participent ici de la bouche ou du cœur à cette Victime sacrée, soient remplis de sa bénédiction.

Que cette bénédiction se répande, ô mon Dieu, sur les âmes des fidèles qui sont morts dans la paix de l'Eglise, et particulièrement sur l'âme de *N.* et de *N.* Accordez-leur, Seigneur, en vue de ce sacrifice, la délivrance entière de leurs peines.

Daignez nous accorder aussi un jour cette grâce à nous-mêmes, Père infiniment bon, et faites-nous entrer en société avec les saints apôtres, les saints martyrs et tous les saints, afin que nous puissions vous aimer et vous glorifier éternellement avec eux. Ainsi soit-il.

Dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PRIONS

AVERTIS par un commandement salutaire, et suivant la règle divine qui nous a été donnée, nous osons dire :

NOTRE Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié : que votre règne arrive : que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel : donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous lais-

Per omnia sæcula sæculorum, ℟. Amen.

OREMUS

PRÆCEPTIS salutaribus moniti, et divina institutione formati, audemus dicere :

PATER noster, qui es in cœlis : sanctificetur nomen tuum : adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra : panem nostrum quotidianum da nobis hodie : et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris : et ne nos

inducas in tentationem,

℟. Sed libera nos a malo. Amen.

sez pas succomber à la tentation,

℟. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Pendant que le prêtre met dans le calice une partie de la sainte hostie

Les vrais maux, Seigneur, sont ou nos péchés passés, ou nos vices présents, ou les peines de l'autre vie que nous avons tant de fois méritées. Touché de nos prières et de celles de vos Saints, délivrez-nous-en, Seigneur, et qu'aucun ne trouble jamais notre paix, ni la confiance que nous avons eue. Par Jésus-Christ N. S.

Que ces divines espèces, dont la séparation représente la mort de votre Fils, puissent, par leur réunion, représenter et opérer notre union présente et éternelle avec vous.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

PRIÈRE AVANT LA COMMUNION

Seigneur Jésus, qui supportez les péchés du monde, malgré l'abus de tant de grâces, fixez enfin par une paix durable l'œuvre de notre réconciliation. Et pourquoi nous l'avez-vous tant de fois offerte, cette paix précieuse, si ce n'est que vous seul pouvez nous la donner, et qu'elle est l'unique bien que vous ayez promis en cette misérable vie ?

Mais on ne peut l'avoir qu'en observant fidèlement vos commandements, et en ne se séparant jamais de vous ; donnez-nous donc cette attache intime à votre adorable personne, et cette affection invariable à vos saintes lois, qui est la fin et le fruit de votre mission divine.

Mais quel terrible oracle ! en participant à votre corps, on ne devrait trouver que la vie, et quelquefois on trouve la mort. Que ferai-je ? Je gémirai de n'être pas en état de le recevoir chaque jour, et chaque jour je travaillerai à me rendre plus digne et plus capable de le recevoir.

Le prêtre, avant de communier, dit trois fois en se frappant la poitrine

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ;

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum; sed tan-

tum dic verbo, et sanabitur anima mea.	mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

PRIÈRE PENDANT LA COMMUNION DU PRÊTRE

Que ce corps uni à la vie devienne la vie éternelle de nos âmes, et lorsque nous le recevrons, et lorsque nous désirerons le recevoir. Ainsi soit-il.

Sang précieux, soyez donc encore le sang et l'âme de nos âmes.

PRIÈRE APRÈS LA COMMUNION DU PRÊTRE

D'un présent temporel vous nous avez fait un remède éternel et durable ; qu'il opère en nous, ô mon Dieu, tout ce qu'a prétendu votre amour : et même quand vous vous serez retiré d'avec nous, que l'effet de votre présence passée ne cesse point de persévérer dans notre cœur.

Après la Postcommunion le prêtre dit

Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo. Ite, Missa est.	Le Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit. Allez, la Messe est dite.

Quand il n'a pas dit Gloria in excelsis

Benedicamus Domino, ℟. Deo gratias.	Bénissons le Seigneur, ℟. Rendons grâces à Dieu.

Aux Messes des défunts

QU'ILS reposent en paix, ℟. Ainsi soit-il.

REQUIESCANT in pace, ℟. Amen.

PRIÈRE AVANT LA BÉNÉDICTION DU PRÊTRE

SAINTE et adorable Trinité, c'est par vous que nous avons commencé ce sacrifice, c'est par vous que nous le finissons. Daignez le recevoir avec bonté; et puisque vous êtes un abîme de majesté, soyez aussi un abîme de miséricorde. Nous ne vous quitterons point que vous ne nous ayez bénis.

Le prêtre bénit les fidèles en disant

QUE le Dieu tout-puissant, Père, et Fils, et Saint-Esprit, vous bénisse, ℟. Ainsi soit-il.

BENEDICAT vos omnipotens Deus, Pater. et Filius, et Spiritus sanctus, ℟. Amen.

(On ne donne pas la bénédiction aux Messes des défunts.)

Le prêtre récite l'Evangile suivant

LE Seigneur soit avec vous, ℟. Et avec votre esprit. Commencement du saint Evangile selon saint Jean, ℟. Gloire à vous, Seigneur.

DOMINUS vobiscum. ℟. Et cum Spiritu tuo. Initium sancti Evangelii secundum Joannem, ℟. Gloria tibi, Domine.

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean; il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière; mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui est la lumière. Le Verbe est cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, et à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité : et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père, ℟. Rendons grâces à Dieu.

LE DIMANCHE A VÊPRES

Deus, in adjutorium meum intende, ℟. Domine, ad adjuvandum me festina.

Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, *etc.* Alleluia.

*Depuis la Septuagésime jusqu'au Jeudi saint, au lieu de l'*Alleluia, *on dit:* Laus tibi, Do[illegible]e, Rex æternæ gloriæ.

PSAUME 109

Dixit Dominus Domino meo: * Sede a dextris meis,

Donec ponam inimicos tuos * scabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion: * dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ in splendoribus Sanctorum: * ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus, et non pœnitebit eum: * Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Dominus a dextris tuis: * confregit in die iræ suæ reges.

Judicabit in nationibus, implebit ruinas: * conquassabit capita in terra multorum.

De torrente in via bibet: * propterea exaltabit caput.

Gloria Patri *et* Sicut erat.

(On termine tous les psaumes par Gloria Patri, *à moins d'indication contraire.)*

PSAUME 110

CONFITEBOR tibi, Domine, in toto corde meo, * in consilio justorum et congregatione.

Magna opera Domini, * exquisita in omnes voluntates ejus.

Confessio et magnificentia opus ejus : * et justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus : * escam dedit timentibus se.

Memor erit in sæculum testamenti sui : * virtutem operum suorum annuntiabit populo suo.

Ut det illis hæreditatem gentium : * opera manuum ejus veritas et judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in sæculum sæculi, facta in veritate et æquitate.

Redemptionem misit populo suo : * mandavit in æternum testamentum suum.

Sanctum et terribile nomen ejus : * initium sapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum :* laudatio ejus manet in sæculum sæculi.

PSAUME 111

BEATUS vir qui timet Dominum : * in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terra erit semen ejus : * generatio rectorum benedicetur.

Gloria et divitiæ in domo ejus : * et jus-

titia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis : * misericors et miserator, et justus.

Jucundus homo qui miseretur et commodat, disponet sermones suos in judicio : * quia in æternum non commovebitur.

In memoria æterna erit justus ; * ab auditione mala non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino ; confirmatum est cor ejus : * non commovebitur, donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus ; justitia ejus manet in sæculum sæculi ; * cornu ejus exaltabitur in gloria.

Peccator videbit, et irascetur ; dentibus suis fremet, et tabescet : * desiderium peccatorum peribit.

PSAUME 112

LAUDATE, pueri, Dominum : * laudate nomen Domini.

Sit nomen Domini benedictum, * ex hoc nunc et usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum, * laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus, * et super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster, qui in altis habitat, * et humilia respicit in cœlo et in terra ?

Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus, * cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo, * matrem filiorum lætantem.

PSAUME 113 (1)

In exitu Israel de Ægypto, * domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus, * Israel potestas ejus.

Mare vidit, et fugit : * Jordanis conversus est retrorsum.

Montes exsultaverunt ut arietes, * et colles sicut agni ovium.

Quid est tibi, mare, quod fugisti? * et tu, Jordanis, quia conversus esretrorsum?

Montes, exsultastis sicut arietes? * et, colles, sicut agni ovium?

A facie Domini mota est terra, * a facie Dei Jacob,

Qui convertit petram in stagna aquarum, * et rupem in fontes aquarum.

Nonnobis,Domine, non nobis; * sed nomini tuo da gloriam,

Super misericordia tua, et veritate tua : * nequando dicant gentes : * Ubi est Deus eorum?

Deus autem noster in cœlo : * omnia quæcumque voluit, fecit.

Simulacra gentium argentum et aurum, * opera manuum hominum.

Os habent, et non loquentur : * oculos habent, et non videbunt.

Aures habent, et non audient : * nares habent, et non odorabunt.

(1) Ce cinquième psaume varie suivant les fêtes.

Manus habent, et non palpabunt; pedes habent, et non ambulabunt; * non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea, * et omnes qui confidunt in eis.

Domus Israel speravit in Domino; * adjutor eorum et protector eorum est.

Domus Aaron speravit in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Qui timent Dominum, speraverunt in Domino : * adjutor eorum et protector eorum est.

Dominus memor fuit nostri, * et benedixit nobis.

Benedixit domui Israel, * benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum, * pusillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus super vos, * super vos, et super filios vestros.

Benedicti vos a Domino, * qui fecit cœlum et terram.

Cœlum cœli Domino, * terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine, * neque omnes qui descendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino, * ex hoc nunc, et usque in sæculum.

Capitule. Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui daigne nous consoler dans toutes nos afflictions et nos épreuves, ℟. Rendons grâces à Dieu.

HYMNE

Lucis Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ;
Mundi parans originem;
Qui mane junctum vesperi,
Diem vocari præcipis :
Illabitur tetrum chaos;
Audi preces cum fletibus.
Ne mens gravata crimine.
Vitæ sit exsul munere,
Dum nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.
Cœleste pulset ostium;
Vitale tollat præmium;
Vitemus omne noxium;
Purgemus omne pessimum.
† Præsta, Pater piissime,
Patrique compar Unice,
Cum Spiritu Paraclito,
Regnans per omne sæculum. Amen.

℣. Dirigatur, Domine, oratio mea, ℟. Sicut incensum in conspectu tuo.

CANTIQUE DE LA SAINTE VIERGE

Magnificat, * anima mea Dominum,

Et exsultavit spiritus meus * in Deo, salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : * ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est : * et sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus a progenie in progenies * timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo : * dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede, * et exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis, * et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum, * recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros, * Abraham, et semini ejus in sæcula.

ANTIENNES A LA SAINTE VIERGE

Pendant l'Avent

ALMA Redemptoris Mater, quæ pervia cœli porta manes; et stella maris, succurre cadenti, surgere qui curat populo; tu quæ genuisti, natura mirante, tuum sanctum Genitorem. Virgo prius ac posterius, Gabrielis ab ore sumens illud ave, peccatorum miserere.

℣. Angelus Domini nuntiavit Mariæ, ℟. Et concepit de Spiritu sancto.

Oraison. Daignez, Seigneur, répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'ayant connu par le ministère de l'Ange l'Incarnation de Jésus-Christ votre Fils, nous puissions, par les mérites de sa Passion et de sa Croix, parvenir à la gloire de sa Résurrection. Par. ℟. Ainsi soit-il.

De l'Avent à la Purification

Alma Redemptoris Mater, *ci-dessus*.

℣. Post partum Virgo, inviolata permansisti, ℟. Dei Genitrix, intercede pro nobis.

Oraison. O Dieu, qui par la virginité féconde de la bienheureuse Marie, avez assuré au genre humain le salut éternel, faites-nous éprouver, s'il vous plaît, combien est puissante auprès de vous l'intercession de celle par laquelle nous avons reçu l'auteur de la vie, N. S. Jésus-Christ.

De la Purification au Jeudi saint

AVE, Regina cœlorum; ave domina Angelorum; salve, radix, salve, porta, ex qua mundo lux est orta. Gaude, virgo gloriosa, super omnes speciosa; vale, o valde decora, et pro nobis Christum exora.

℣. Dignare me laudare te, Virgo sacrata, ℟. Da mihi virtutem contra hostes tuos.

Oraison. Dieu de bonté, accordez à notre faiblesse le secours de votre grâce, afin qu'honorant la mémoire de la sainte Mère de J.-C., nous puissions, aidés de son intercession, nous relever de nos iniquités. Par.

Pendant le temps pascal

REGINA cœli, lætare, *alleluia*. Quia quem meruisti portare, *allel.* Resurrexit sicut dixit, *alleluia.*

Ora pro nobis Deum, *alleluia.*
℣. Gaude, et lætare Virgo Maria, *allel.*,
℟. Quia surrexit Dominus vere.*allel.*

Oraison. O Dieu, qui avez daigné réjouir le monde par la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils, faites, s'il vous plaît, que par le secours de Marie, sa Mère toujours Vierge, nous obtenions les joies de la vie éternelle. Par N. S. J.-C.

De la Trinité à l'Avent

SALVE, Regina, Mater misericordiæ; vita, dulcedo et spes nostra, salve. Ad te clamamus exules, filii Evæ. Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Eia ergo, advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis, post hoc exilium, ostende. O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!

℣. Ora pro nobis, sancta Dei genitrix,
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oraison. Dieu tout-puissant et éternel, qui, par la coopération du S.-Esprit, avez préparé le corps et l'âme de la glorieuse Vierge Marie pour en faire une demeure digne de votre Fils, accordez-nous d'être délivrés des maux présents et de la mort éternelle, par l'intercession de celle dont nous célébrons la mémoire avec joie. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

TABLE

DE LA PAIX DE L'AME

Braine-le-Comte. — Imp. ZECH ET FILS

9

1

39
83
04
10

LS

